

Université de Montréal

*Un Nouveau Continent,*  
suivi de *La Difficile Condition de l'écrivain québécois*

par  
Jean-François Cloutier

Département d'études françaises  
Faculté des arts et des sciences

Mémoire présenté à la Faculté des études supérieures  
en vue de l'obtention du grade de maîtrise (M.A.)  
en études françaises  
option création littéraire

Juin 2004

« copyright », Jean-François Cloutier, 2004



PQ

35

U54

2004

v.039

**Direction des bibliothèques**

**AVIS**

L'auteur a autorisé l'Université de Montréal à reproduire et diffuser, en totalité ou en partie, par quelque moyen que ce soit et sur quelque support que ce soit, et exclusivement à des fins non lucratives d'enseignement et de recherche, des copies de ce mémoire ou de cette thèse.

L'auteur et les coauteurs le cas échéant conservent la propriété du droit d'auteur et des droits moraux qui protègent ce document. Ni la thèse ou le mémoire, ni des extraits substantiels de ce document, ne doivent être imprimés ou autrement reproduits sans l'autorisation de l'auteur.

Afin de se conformer à la Loi canadienne sur la protection des renseignements personnels, quelques formulaires secondaires, coordonnées ou signatures intégrées au texte ont pu être enlevés de ce document. Bien que cela ait pu affecter la pagination, il n'y a aucun contenu manquant.

**NOTICE**

The author of this thesis or dissertation has granted a nonexclusive license allowing Université de Montréal to reproduce and publish the document, in part or in whole, and in any format, solely for noncommercial educational and research purposes.

The author and co-authors if applicable retain copyright ownership and moral rights in this document. Neither the whole thesis or dissertation, nor substantial extracts from it, may be printed or otherwise reproduced without the author's permission.

In compliance with the Canadian Privacy Act some supporting forms, contact information or signatures may have been removed from the document. While this may affect the document page count, it does not represent any loss of content from the document.

Université de Montréal  
Faculté des études supérieures

Ce mémoire intitulé :

*Un Nouveau Continent,*  
suivi de *La Difficile Condition de l'écrivain québécois*

présenté par :

Jean-François Cloutier

a été évalué par un jury composé des personnes suivantes :

.....**François HEBERT**.....  
président-rapporteur

.....**Jean LAROSE**.....  
directeur de recherche

.....**Gilles DUPUIS**.....  
membre du jury

## RÉSUMÉ

*Un Nouveau Continent* est l'histoire à travers son journal d'un jeune professeur au cégep, Jérôme, qui part pour le Mexique un hiver en vue de se retrouver et d'écrire. C'est premièrement une grande déception : le Mexique n'est pas comme il l'avait imaginé; sans doute, aucune destination n'aurait pu vraiment le satisfaire. Néanmoins Jérôme fait bientôt la connaissance de Fabrice dans une auberge de Oaxaca, jeune Français dont la vie est aux antipodes de la sienne, qui lui fera un peu oublier son premier voyage. Avec lui, Jérôme partira bientôt pour Mexico. Il rencontrera là-bas Marie-Andrée : alors, c'est encore un nouveau voyage qui commencera...

*La Difficile Condition de l'écrivain québécois* traite du contexte difficile dans lequel le jeune littérateur d'ici se trouve quand il prend la plume : il appert que des ennuis visibles et indéniables cachent un mal plus profond.

Mots-clés : voyage, journal, déception, histoire, Mexique.

## ABSTRACTS

*Un Nouveau Continent* is the story of a young teacher who decides to leave Quebec during winter to go in Mexico. Jérôme wants to write and find the Truth. He has firstly a great deception when he arrives in Mexico : this is not as he thought it would be. A few days after his arrival, he meets Fabrice, a young barman from Marseille. Fabrice will introduce Jérôme to a new kind of life. They will go together to Mexico, and there, Jérôme will meet Marie-Andrée. That will be the beginning of a new travel...

*La Difficile Condition de l'écrivain québécois* is an essay about the conditions of writing for a young man in Quebec, in the years 2000. It talks about the empiric conditions of making literature in this part of America. Those miserable conditions hide a most important *malaise* about symbols and art.

## TABLE DES MATIÈRES

<i>Un Nouveau Continent</i>	p.1
<i>La Difficile Condition de l'écrivain québécois</i>	p.91

*À Stéphanie, que j'ai rencontrée  
quand je commençais ce travail,  
et qui en a accompagné toute  
la difficile réalisation*



## UN NOUVEAU CONTINENT

9 février

L'autocar glissait dans la nuit. Depuis combien de temps nous roulions, c'est ce que j'aurais été bien en peine de dire. Mes sommeils étaient fréquents, mes réveils n'étaient jamais certains; j'étais dans un étrange état entre la veille et le rêve.

À côté de moi, devant et derrière moi, je ne connaissais personne. Depuis longtemps même on ne parlait plus anglais. Il était impossible de me sentir moins à ma place.

Le car glissait dans la nuit opaque, silencieusement. Seuls quelques ronflements rythmaient le trajet.

Nous roulions je ne sais où toujours plus au sud. Mystérieux phénomène, le temps. Il me paraissait si long, j'aurais pu alors être dans le car depuis dix ans et maintenant tout cela n'est qu'un moment furtif.

Je me sentais seul. J'avais l'impression d'avoir troué la toile de ma vie. Mes amis, ma blonde, ma mère étaient demeurés où ils devaient être; moi seul m'étais embarqué sur cette route, alors que rien ne m'y poussait, seul. Que je me sentais seul! Ce que j'aurais donné pour pouvoir parler à quelqu'un, dans une langue que je comprenne!

Nous arrivions enfin quelque part; j'apercevais de la lumière. C'était un restaurant en bordure de la route. Quelle heure était-il? Il pouvait être trois ou quatre heures du matin. Je sortais. Il y avait longtemps que je ne sentais plus mes jambes à

force de les laisser inactives. Le chauffeur prenait un repas. Nous repartions peu après et c'était à nouveau la nuit opaque. Qu'aurait-ce été si nous avions eu une panne?

J'essayais de lire grâce à la petite lampe au-dessus de mon siège. Dans une lumière blafarde, je déchiffrais Garcia Lorca. Il parlait des moines. « Ces hommes de volonté ayant voulu tourner le dos aux passions du monde ne se sont pas aperçus que la solitude est encore un puissant aphrodisiaque. » Et plus loin il parlait de vastes tombeaux médiévaux qu'il avait découverts, par où on avait voulu vaincre la mort. C'était vanité, disait Lorca. Je fermais le livre. Je me sentais plus abattu. Je regardais ma montre : il était maintenant passé quatre heures; on voyait poindre l'aurore.

Quand serions-nous à Oaxaca? Depuis tant de jours que je roulais, j'avais cessé de me poser la question et néanmoins cette nuit-là, je m'apercevais que, si mes calculs étaient bons, nous arriverions demain. Enfin! me disais-je. Et je fermais l'œil, incapable de résister au sommeil que je n'avais pas trouvé de toute la nuit.

\*

Je me suis réveillé brusquement le lendemain. Le soleil plombait sur le car. Tous les passagers ramassaient leurs affaires : nous étions arrivés. Encore ivre de sommeil, j'ai pris mes affaires le plus vite que j'ai pu : le chauffeur n'attendait plus que moi pour pouvoir repartir. J'étais enfin à Oaxaca, je n'y croyais pas. Finie, la route, qui m'avait semblé éternelle! C'était une délivrance en même temps qu'une grande angoisse car j'avais attendu d'être ici pour vivre. Il faudrait recommencer ici mon existence. Je

devrais bien apprendre quelques mots d'espagnol. J'ai hélé un taxi qui m'a mené à une auberge de jeunesse.

\*

Oui, me voici parvenu là où j'attendais d'être pour vivre. Quelle entreprise! Partir dans le creux de l'hiver vers une terre du Sud. Je croyais que c'était le climat qui me tuait à Montréal. Je fuyais volontiers en plus ma blonde, ma vie – l'enseignement, une routine qui m'accablait. Suis-je maintenant dans le vrai lieu? Ma foi, il me semble que sont bien prosaïques les fluorescents de l'auberge et le dortoir où je couche. Les murs sont blancs; l'ensemble est miteux. C'est ici que je vais devoir rester car je n'ai pas beaucoup d'argent pour un si long voyage. Folie de mon départ! Partir, parce qu'on croit que ce sera mieux là-bas, même si on n'a pas d'argent, même si on ne connaît personne! Est-ce ici que je coucherai la grande œuvre dont je rêve, que je goûterai à ce temps si précieux où l'on est tout à fait à soi, ni ennuyé, ni débordé, uniquement concentré? Je me sens si loin de ce temps! Il faudrait pour le goûter que je me sente un peu chez moi, mais je ne rencontre ici que des gens qui me répugnent. L'auberge est pleine de voyageurs vulgaires venus au Mexique en quête de sensations fortes. C'est du Bob Marley qui passe sur la terrasse sur le toit de l'auberge. J'étais bien fou d'imaginer dans le Mexique une terre vierge et poétique. Ne savais-je pas déjà qu'il n'y a plus de voyage? Illusions donquichottesques, quand me quitterez-vous!

Oui, je me sens seul. Les voyageurs qui me répugnent, je leur parle. Au fond je suis heureux qu'ils soient ici. Que serais-je devenu dans une grande chambre luxueuse,

tout seul? Dieu merci qu'on parle anglais! La solitude en pays étranger est ce qu'il y a de pire. Mais peut-être en vérité, dira-t-on, *ne pouvais-je pas* trouver ici ce que j'attendais...

J'ai pris une douche. Je m'apprête à passer ma première nuit arrêté quelque part au Mexique. Je considère que mon aventure a vraiment commencé. La preuve : j'ai entamé ce soir le beau cahier que j'avais emporté pour y consigner ce que je verrais. Je m'étonne de le trouver déjà noirci sur deux pages. Puisse-t-il seulement dans quelques semaines être rempli de choses plus intéressantes!

10 février

Le temps de ce pays est sans surprise. Depuis cinq jours que je suis au Mexique, il a toujours fait soleil. C'est seulement aujourd'hui que je ne suis plus dans l'autocar que je m'aperçois de la chaleur accablante. À deux heures, je me sens dans un four. Je pars marcher malgré tout. Je suis seul dans les rues luisantes de soleil, à croire que l'asphalte va fondre. Près du centre de Oaxaca, je vois seulement quelques touristes comme moi ignorants des mœurs du pays et qui visitent comme s'ils devaient traverser une épreuve. J'aime cette langueur mexicaine. On a l'impression que le temps s'arrête. On se traîne les pieds. Tout ce dont on a envie, c'est de s'asseoir et de somnoler, nu. Comme je suis loin du froid! D'ici, il m'est difficile de l'imaginer; la sueur trempe mes vêtements. Pourtant je marche. Il y a si longtemps que je ne l'ai pas fait, que j'ai eu une journée à moi, pas tout entière occupée à me déplacer. Ce que je vois, c'est un bourg colonial assez tranquille, assez touristique aussi. Ce n'est pas ici la grande pauvreté que

je m'imaginai. Je marche dans les rues et personne ne me demande de l'argent. Personne ne semble mourir de faim, à moins qu'on ne me cache quelque chose. Certaines choses me sont familières. Certaines boutiques de souvenirs ou de cartes postales auraient aussi bien pu avoir pignon sur rue à Montréal. Les voitures sont les mêmes que chez moi. Bref, je ne suis pas si dépaysé, moi qui m'attendais en arrivant ici à faire la connaissance d'une autre espèce d'hommes.

Dois-je rappeler que si tôt arrivé, déjà, il y a de l'ennui? Rien ne m'attend. L'avenir est sans bornes. Je dois me rendre à l'évidence : je n'ai pas changé en changeant de pays. C'est sans enthousiasme maintenant que j'envisage de passer ici les prochaines semaines. Je me prends à penser, dans le café où j'écris, à ceux que j'ai laissés là-haut et que j'étais désireux de quitter. Je songe à Véronique surtout, que j'ai quittée quelques jours avant mon départ. Ai-je bien fait? Je ne serais pas malheureux de la retrouver aujourd'hui. Elle était si malheureuse que je m'en aille, et moi je le faisais gaiement, certain qu'avec mon départ tout ce que ma vie a de désagréable cesserait. Je suis bien payé ici, tout seul, sans rien ni personne pour me dire où aller. Je ne songe même pas à faire ce que je voulais faire en venant ici : prendre des notes pour un prochain livre, lire, peut-être même écrire sérieusement. Cela m'est impossible. Je suis entièrement tourné vers le dehors, pas si extraordinaire que ça, loin de là. Je me demande maintenant comment je ferai pour demander l'addition en espagnol.

\*

J'ai parlé avec quelques résidants de l'auberge en fin d'après-midi. Eux vivent évidemment leur voyage comme il se doit. Chacune de leur journée est occupée. Ils passeront ici deux ou trois jours tout au plus. Quant à moi, je viens d'arriver, je venais ici pour des mois, et déjà je m'ennuie. *Je n'avais rien prévu*, le croira-t-on? Je croyais vraiment qu'en arrivant ici tout irait de soi. Bon sang! Peut-on être aussi aveuglé? Tout ceci est ridicule.

N'ayant rien d'autre à faire, j'écris le soir à Véronique; une carte postale.

*Chère Véronique,*

*Tu seras contente de recevoir si tôt dans le voyage de mes nouvelles. Eh non! Tu le craignais mais je ne t'ai pas encore oubliée. J'ai même beaucoup pensé à toi aujourd'hui, alors que je marchais dans Oaxaca et que je me suis attablé à un café. Il fait très chaud où je suis. Je viens de m'installer, j'espère, pour quelque temps, car je ne te cacherai pas que je suis assez las. Soixante heures et même plus de route, ça use! Comme je t'avais dit, je suis passé par New York, j'ai vu la béance des deux tours phalliques, puis je suis descendu en Virginie, je me suis arrêté à Charlotte, à Atlanta, dans le Mississippi et l'Alabama, puis à la Nouvelle-Orléans, avant de traverser les dernières terres états-uniennes au Texas, où j'ai abouti au Mexique. C'est alors que j'ai pris un autre car qui m'a mené encore beaucoup plus au sud, à Oaxaca, que tu trouveras sur une carte. Hélas! je ne garde, déjà à cette heure, de tout ce périple qu'un souvenir vague, furtif. Ça n'a pas été le sol doré, la terre promise que j'avais espéré quand j'ai abouti au Mexique. Enfin... Nous verrons plus tard...*

*Et toi, comment vas-tu? Comment va le travail? Tu trouves peut-être la rupture difficile, mais ne restons-nous pas des amis? C'est sûr que nous allons nous revoir quand je vais revenir. Si tu veux savoir, tu me manques, ton corps, tes jambes, ton petit nez, ton ton de voix aussi. J'espère bien que tu voudras encore un peu de moi lorsque je serai revenu. Il ne faudrait pas que nous abandonnions tout à fait nos parties de plaisir... Allez, je te réécrirai plus tard. Je t'embrasse,*

*Jérôme*

Voilà où j'en suis. À écrire des phrases mielleuses de demi-repentir à une personne qu'il n'y pas une semaine j'étais trop content de quitter. Véronique, celle avec qui j'ai passé les quatre dernières années de ma vie dans un beau loft du Plateau Mont-Royal. N'ai-je pas raison de lui écrire après tout? Pendant quatre ans, nous avons partagé tant de choses, nous nous sommes transformés à un tel point au contact l'un de l'autre, peut-on tourner la page aussi vite sur une époque de sa vie? Il y a encore une semaine, j'étais avec elle; il y a encore trois semaines, je ne savais pas que je partirais en voyage et que je demanderais un congé. Ce que nous sommes parfois! Je veux bien croire que nous sommes souvent des êtres prévisibles, mais d'autres fois aussi, comme nous sommes changeants! Comme il n'y a rien de stable en ce bas monde! Et pourtant, maintenant que je suis ici, ne devrais-je pas aussi dire : comme il n'y a rien qui change!

11 février

Je dis que je ne connais personne ici. Ce n'est plus tout à fait vrai. J'ai rencontré tout à l'heure un Français et une Anglaise avec qui je me suis lié, Fabrice et Kate. Ce qui m'a fait leur parler, c'est qu'ils voyagent seuls comme moi. Fabrice arrive de Puerto Escondido, qui est sur la côte Ouest du Mexique, où il a assisté au mariage d'un de ses amis et il est seul pour les deux dernières semaines de son voyage. Quant à Kate, une amie doit la rejoindre dans deux jours pour aller au Chiapas.

Fabrice est un grand Français du Sud, plein de vigueur, maigre et aux cheveux longs noirs. Il vit à Marseille. Il est barman. Il parle beaucoup, fait de grands gestes. Tout le contraire de Kate, plus petite, plus réservée. Nous avons formé cet après-midi un étrange trio. Leur parler m'a fait du bien. Parler français surtout, car Kate le parle aussi, en plus de l'espagnol. Fabrice ne parle lui que le français, comme tous les Français. Je m'accroche à eux comme à une bouée. Avec eux seuls, je puis découvrir le Mexique. Il me semble que je redécouvre le langage après une semaine de quasi mutisme. Nous nous sommes entendus pour sortir ce soir. C'est le plus grand bien qui pouvait m'arriver. M'oublier un peu, oublier l'*œuvre* à faire, Véronique même, ce que ma vie peut avoir de misérable. Si des milliers de kilomètres ne m'ont pas permis de le faire, l'alcool, la société peut-être l'autoriseront un bref moment.

Il y a une terrasse comme j'ai déjà dit sur le toit de l'auberge, qui est en fait une grande maison qu'on a convertie, où nous nous sommes installés. Tous les trois, ai-je appris, nous avons nos raisons d'être ici. Pour Fabrice, c'était évidemment le mariage, mais il y a plus encore : il a donné sa démission du bar où il travaillait avant de partir



pour une raison que j'ai mal comprise et il n'est pas pressé de retourner en France. Il vit ici sur ses dernières économies, sans trop s'en faire, confiant comme moi qu'il trouvera toujours quelque chose pour échapper à la pauvreté absolue, qui nous paraît à tous les deux irréaliste. Kate a laissé son copain avant de partir. Je la sens fort malheureuse, elle est très pensif. Elle n'aime pas son emploi à Londres, c'est clair; elle a vingt-sept ans. Quand je lui demande quand elle doit repartir, elle me demande de ne pas lui en parler. Ainsi, tous les trois, si différents, quelque chose nous manque où nous sommes et ce voyage marque pour nous une rupture. Personne d'entre nous trois n'a hâte de rentrer.

Fabrice et Kate ont bien fini par me demander à mon tour ce qui m'amenait ici. Qui pourrait comprendre cette absurde soif de départ, si naïve, si irréaliste, je le vois maintenant? Il m'a fallu enjoliver, raconter dans les grandes lignes pour que tout n'apparaisse pas trop misérable. J'ai quand même dit que j'enseignais la littérature et que je voulais écrire – évidemment! quand je serais de retour à Montréal, après quelques semaines de *repos*...

Kate a été agréablement étonnée quand je lui ai dit cela. Elle aurait voulu elle aussi étudier la littérature, si elle n'avait pas été trop prudente il y a quelques années. Elle regrette d'avoir étudié plutôt les communications. En vérité, lui ai-je dit, on vit aisément d'avoir étudié la littérature. Dès que je suis sorti de l'Université, lui ai-je expliqué, j'ai eu mon poste au cégep. C'est écrire qui est plus difficile. Faut-il que je m'en souvienne encore, que toujours, mes projets ont avorté avant qu'ils n'aient été menés à terme? Kate m'a demandé pourquoi. J'ai parlé du courant de la vie quotidienne, d'une espèce de pernicieux découragement et pire encore, d'une sorte de volupté ou de

bien-être dans la paresse, dans la petite vie. Kate a eu au moins par ses questions le mérite de me rappeler pourquoi j'étais parti.

J'ai parlé des quelques livres que j'avais emportés ici, des auteurs que j'aimais. Fabrice connaissait les noms sans les avoir lus, Kate ne les connaissait pas. Qu'ont-ils tous les deux à voir avec ma quête et qu'est-ce qui fait que je m'accroche tant à eux? L'esprit ne m'est plus grand-chose au lieu même où je suis venu pour m'y consacrer. Je ne cherche à cette heure que des gens pas trop vulgaires capables de dialoguer et avec qui je puisse être. Je sais bien qu'ils n'entendraient rien à ce que je pourrais leur dire de profond. Ce que je suis est mis entre parenthèses.

\*

Ce soir il y aura la fête qui me permettra d'oublier un peu mes vicissitudes. Entre-temps, je ne vois que trop bien la nuit tomber sur Oaxaca, sans mystère, le soleil s'enfouir derrière les montagnes du toit de l'auberge. C'est étrange, je ne concevais le Mexique que dans un flot doré de soleil. Il me faut constater à cette heure que le ciel n'est pas si différent de celui de Montréal, qu'il est tout aussi nuageux et métallique par endroits. Une brise fraîche achève de me rappeler le Québec. Quelque chose de par trop concret et clair ne peut donc pas ne pas s'interposer entre moi et le monde.

La cathédrale datant de l'époque coloniale est encore l'édifice le plus imposant de la ville, tout illuminée dès la nuit tombée. La plupart des édifices du centre sont dans une même pierre jaune qui s'allie agréablement au soleil omniprésent durant le jour et aux montagnes environnantes, désertiques, à peine recouvertes par quelques touffes d'une

végétation d'un vert très foncé. Il n'y a pas à dire : le panorama est magnifique du toit de l'auberge, quand le soleil se couche. Il pourrait figurer sur une carte postale. Est-ce donc cela même qui m'agace : qu'il soit trop magnifique, et que la cathédrale le soir soit trop bien illuminée? On passe dans ville belle et propre, mais y reste-t-on? Y écrit-on? La vraie vie de Oaxaca, toute vraie vie n'est sans doute pas en accord avec ce panorama parfait. Quelque chose d'inauthentique est dans toutes ces façades restaurées et cependant sans vie, vouées au tourisme. C'est cependant à Oaxaca que j'ai choisi de m'établir; il serait idiot de repartir encore. Approfondissons à la fin. Connaissons des êtres humains surtout, sans lesquels, je le crains, il n'y a pas de salut possible.

Je m'étonne d'écrire cela, et si longuement. Mais c'est que je n'ai rien d'autre à faire ici sans inspiration, personne à qui parler à part Kate et Fabrice qui sont partis je ne sais où à cette heure. C'est peut-être aussi que je cherche encore désespérément à m'expliquer ma venue ici et à en faire quelque chose. En tout cas, cette chronique si prosaïque, si rationnelle, est la seule chose que je puisse écrire. Je ne me verrais nullement exprimer en d'autres termes le coucher de soleil auquel je viens d'assister. Je ne peux me dissimuler la petitesse de mon état. Encore, j'entends d'ici la musique reggae qui passe dans le petit bar de l'auberge, et les cris des voyageurs australiens. J'avais cru pourtant m'éloigner assez. Foule profane! Monde bruyant! Les rires de cette plèbe me font peur. Je suis dans une étrange situation : j'ai besoin des hommes, le silence me pèse, et en même temps je les méprise. Ah! j'en reviens au même problème : où trouver le temps pour penser et pour faire. Il ne peut pas se trouver ici, maintenant. Il faut connaître les hommes, il faut sortir.

12 février

Plusieurs auteurs ont eu le sentiment que le temps que nous vivons avaient peu à voir avec le temps passé. Aujourd'hui, disait l'un d'eux, dix années passent et on a l'impression que c'est un siècle. Qu'il soit fondé ou non, je partage ce sentiment. Ma jeunesse s'écoule et je peine à lui trouver un sens. Elle va partout, elle ne va nulle part.

J'ai trouvé l'absolu hier soir là où je m'y serais le moins attendu, dans l'alcool. Fabrice est un sacré fêtard. Il n'est pas de ceux qui regardent à la dépense. Il n'a pas cessé de commander des verres de mezcals, tant que nous n'avons pas été ivres morts. Toutes les tensions tombent, nous nous laissons aller à un délicieux sentiment de perte de maîtrise; le temps passe et nous l'éprouvons, la nuit forme un tout dont nous n'aurions pas idée de sortir. Je renouais avec l'ivresse de mes seize ans, je retrouvais l'enthousiasme des premières beuveries, mais plus purement, plus lucidement.

Tout a commencé tranquillement : quelques verres à onze heures, à la *Casa del Mezcal*, un endroit bien commun, sorte de bar américain où il y avait la même banale musique rock-pop que celle qu'on entend partout dans le monde puisqu'elle est le ciment de notre univers. Il fallait parler très fort pour s'entendre. Nous avons d'abord discuté de politique, je ne me souviens plus pourquoi, peut-être à cause de Kate qui est anglaise. Je me suis lancé dans une apologie en bonne et due forme du nationalisme québécois, qui aujourd'hui, quand je me la rappelle, m'apparaît ridicule et me fait honte. Je croyais pourtant à ce que je disais, tous ces projets grandioses que j'évoquais sans aucune ironie. J'ai parlé de De Gaulle, du rôle de la France dans le monde actuel, etc. Fabrice et Kate m'ont écouté, étonnés, ce qui est pire que s'ils avaient voulu vraiment me contredire.

Fabrice a seulement dit poliment que cela n'était pas possible, que la France n'en était plus à la constitution d'un empire, que tout le monde chez lui se foutait de ce que je voulais.

Passons là-dessus... Fabrice nous a ensuite conté sa vie. Filles, nuits de débauche, beuveries interminables, il ne semble pas y avoir de temps mort dans sa vie, toute en intensité. Il mange comme il peut, il dort rarement au même endroit deux jours de suite à Marseille. Il n'a rien qui lui appartienne. Sa vie est une aventure continue, tout le contraire de la mienne. Il n'arrive jamais à Fabrice, je l'ai compris, d'être seul, de n'avoir rien à faire chez lui. Nous sommes si différents l'un de l'autre! Je pourrais avoir dix ans de plus que lui, quand je ne pense pas en avoir plus de trois ou quatre.

Le soir, il travaillait jusqu'à il y a quelques semaines dans un bar de Marseille, un pub irlandais ou « Irish Pub », comme il l'appelle. C'était la fête tous les soirs. Tous les soirs, une nuit blanche. Tous les soirs, des verres et des verres d'alcool, jusqu'à en perdre la raison. J'aurais voulu être répugné hier soir d'une vie si évidemment creuse. D'où vient qu'elle m'a fasciné et que j'ai envié Fabrice? La vérité, c'est qu'il est heureux. Il n'y a pas à moraliser. On ne moralise d'ailleurs jamais tant que lorsqu'on est malheureux. Oui, Fabrice était heureux. Sa vie semblait vraiment amusante. Tous les soirs, le bar où il travaillait se peuplait de nouvelles personnes. Qu'on imagine l'excitation de voir chaque jour affluer un nouveau peuple, avec tout ce que l'inconnu contient de promesses. Il ne faisait pas que le servir, ce peuple; il y prenait les plus jolies filles. Il a un succès fou auprès des filles, il a plein d'amis...

Fabrice n'a jamais terminé le lycée. Il en avait plus qu'assez à la fin, m'a-t-il dit. Je ne doute pourtant pas qu'il aurait pu avoir son diplôme. Il est loin d'être idiot, sans

être un intellectuel. Il lit, je pense. Je ne saurais le blâmer de ne pas avoir obtenu son diplôme, quand moi je suis resté à l'Université si longtemps moins par intérêt véritable que par crainte de ce qui m'arriverait si j'en sortais sans diplôme.

Fabrice nous a raconté des choses incroyables. Je ne connais personne, ni de près ni de loin, qui ait une vie semblable à la sienne. Il a emmené des filles en Italie sur un coup de tête, dépensé tout ce qu'il avait en une nuit. Il a bu du champagne à huit heures du matin dans des restaurants et puis est parti sans payer. Il a déjà causé une bagarre sérieuse dans une grande discothèque.

Les filles qu'il a connues paraissent les plus jolies qui soient. Il a fait l'amour, nous a-t-il conté, avec l'une d'elles dans un buisson, lors d'une cérémonie de fin d'année au lycée, au milieu de tout le monde. Oh vie aventureuse! Que dire à Fabrice de moi? Ces dernières années, qu'ai-je donc été? J'y repense et il me semble que je n'ai pas du tout vécu. Comment lui parler de Véronique, si sérieuse, si contraire à lui? Que sont mes innocentes aventures à côté des siennes, de ses bains tourbillons avec des mannequins dans des appartements chics de Marseille? Devant lui j'ai été pantois. Ce que j'avais voulu faire en venant ici – cette espèce d'expérience mystique, ascétique – n'avait plus de sens; je n'arrivais plus même à me rappeler pourquoi j'avais voulu la faire.

Il y avait quelques Mexicaines au bar qui nous regardaient. Fabrice ne les jugeait pas assez intéressantes pour aller leur parler. Il a déjà connu du reste une Mexicaine. C'était dans le car, en venant ici. Ils sont allés faire l'amour en arrivant à Puerto Escondido, sur un rocher donnant sur l'océan. Mais déjà, il songe à la prochaine.

Nous sommes rentrés après la fermeture du bar. Kate était partie avant nous, soit que les aventures que Fabrice nous avait racontées avec complaisance et force détails ne

l'ait pas intéressée, soit que l'ivresse l'ait effrayée. Je crois pourtant lui avoir plu : c'est Fabrice qui l'a exaspérée. Tous les deux, ils sont si différents, Kate mélancolique, je le vois bien, Fabrice heureux et exubérant. Que nous étions ivres à trois heures! Nous marchions sans nous préoccuper de rien dans la nuit tiède, comme si nous avions été libérés d'un poids immense; il nous paraissait qu'un orage venait de tomber. Il ne nous semblait pas que la nuit devait finir jamais. Elle était presque opaque à l'heure qu'il était, dans les petites rues où nous passions, bien moins éclairées que les rues de nos villes.

Il me plaît bien, Fabrice, jeune et généreux. Nous avons fait un billard en revenant à l'auberge, presque à la belle étoile, sur le toit. Il restait à Fabrice de la bière qu'il avait achetée la veille et nous l'avons bue. Nous continuions à ne pas vouloir que la nuit finisse. Fabrice frappait les boules avec agilité, il était de toute évidence un habitué du billard. Il regrettait qu'il n'y ait pas aussi une table de baby-foot, à quoi, me disait-il, il était imbattable. Je le regardais, je le trouvais si naturel, si assuré. Lui ne se posait certainement pas de question. Sa présence me faisait du bien. Après tant d'interrogations ces derniers jours, n'était-il pas sain de me reposer avec lui en jouant à ce jeu facile, dont le but est clair? Il m'a battu plusieurs fois. Il y avait des années que je n'y avais pas joué. Je retrouvais bien l'adolescence. Tous les deux, je pense, nous nous sommes sentis bien. Nous nous sentions mieux, peut-être, depuis que Kate était partie et que nous pouvions parler entre hommes. Fabrice n'hésitait plus à me parler de ses conquêtes, de ce qu'ils avaient fait. C'était hallucinant. Enfin, ai-je pensé, j'avais trouvé de la compagnie dans ce grand pays brûlant! Je savais que je reverrais Fabrice demain et après-demain; j'avais trouvé un compagnon de route.

\*

J'ai essayé d'écrire cet après-midi (autre chose que ça), malgré un mal de tête atroce. Rien à faire. Je n'y arrive pas. Quelque chose en moi m'interdit la transposition, la grâce, le plan, la fiction. Tout ce que j'arrive à écrire, c'est ce journal, ma nuit d'hier avec Fabrice. Pourtant je ne me sens plus aussi mal qu'en arrivant. Je me sens dispersé. Levé à trois heures de l'après-midi, je vois à côté de mon lit les livres et les carnets qui gisent, épars, renversés sans doute par moi la nuit dernière, alors que j'essayais d'atteindre mon lit. Il en résulte un profond sentiment de découragement, de lassitude à encore devoir tout recommencer. J'aurai bientôt vingt-neuf ans, autant dire trente. Il faut reconnaître que je suis incapable d'effort.

J'envie Fabrice de ne pas éprouver ces remords et cette culpabilité. Il n'a pas ce que j'appelle *ma vraie vie* et qui ne commence que lorsque je me retrouve seul, devant une feuille ou devant un livre. Que fera-t-il plus tard? Aussi endurant qu'il soit, la vie qu'il mène finira par l'user, il aura moins de succès, et avant longtemps. À vingt-cinq ans (il m'a dit son âge), il ne voit rien de mieux que travailler dans un bar, mais que sera-ce dans cinq, dans dix ans? Je m'aperçois que je voudrais encore me convaincre qu'il a tort de vivre comme il fait. Pourquoi devrait-il regretter ces années? D'ailleurs, à vingt-cinq ans, il peut encore tout faire.

\*



Plus tard, Kate est venue me voir. Elle m'a proposé de découvrir Oaxaca avec elle. Elle était toute fraîche (elle a beaucoup moins bu que nous hier), elle venait de prendre sa douche, alors que j'étais accablé de fatigue et nauséux.

Kate m'a fait voir le zocalo. Zocalo, c'est le socle, c'est le centre de toute ville mexicaine. Il y a là des cireurs de chaussure, des vieillards qui passent leurs journées assis sur un banc. C'est un carré de verdure au centre duquel s'élève un énorme drapeau mexicain. Le dimanche, Kate m'a dit qu'il y avait un orchestre qui jouait et parfois des défilés militaires.

Quelques rues plus loin, elle m'a montré la cathédrale que j'avais vue de la terrasse. Elle se présente d'un côté d'une grande place toute en pierre jaune. J'ai aimé cette unité de la pierre, l'ampleur, l'aridité du lieu. J'ignorais quelle était l'architecture de la cathédrale et la date de sa construction; elle m'a parlé pourtant, je l'ai trouvée majestueuse. J'ai eu des rêveries. Elle m'a fait m'imaginer le Mexique d'il y a deux ou trois siècles. La nudité de la place, déserte à cette heure chaude de l'après-midi, me paraissait l'évoquer. Terre pauvre, pleine de périls, la vie matérielle comptait pour peu face au poids de l'Église et de l'Autre Monde. Il y avait tant de façons de mourir alors. Qu'est devenu cela, toutes ces promesses et toutes ces souffrances, alors qu'aujourd'hui la place de la cathédrale est entourée de boutiques de souvenirs, de crème glacée, de cartes postales?

Nous voyions au-dessus de la place le grand ciel bleu indifférent, toujours le même, seulement traversé par de rares petits nuages insignifiants. Le même ciel qu'il y a quatre siècles; c'est notre regard seulement qui a changé et qui ne voit aujourd'hui en lui qu'un plafond à l'atmosphère, et non plus le porche du Royaume. Est-ce la nudité ou le

fait que la place était déserte qui nous poussait, Kate et moi, à observer le silence? Pour rompre un silence qui devenait gênant – je n'étais pas encore intime avec Kate –, je lui ai demandé si l'Angleterre lui manquait. Non, m'a-t-elle répondu, pas du tout. Elle pensait quitter Londres à son retour. Elle m'a parlé de son copain qu'elle venait aussi de laisser, comme j'ai moi-même quitté Véronique. Pourquoi y a-t-il tant de séparations? ai-je demandé. Elle s'était embarquée, m'a-t-elle dit, dans la vie commune comme elle s'est mise à travailler, sans ardeur, parce que, malgré l'absence de normes, elle sentait qu'elle devait le faire. Kate vaut mieux que ce copain norvégien amoureux des sports et de la pêche. Au fond, si différentes qu'elles soient, nos situations se ressemblent. Je ne sais si c'était par un pur hasard que nous nous retrouvions tous les deux aujourd'hui, assis à un banc d'une grande place nue, à regarder sans le vouloir le ciel et la façade d'une vieille cathédrale, en observant le silence. Ce qui manque dans nos deux vies, n'est-ce pas le sens?

Mais Kate ne suscite chez moi aucun attrait physique. Ce n'est pas qu'elle soit laide, elle est d'une beauté moyenne (elle est petite, mince et elle a de jolis bras dont on voit distinctement les muscles), mais sa personnalité, que je trouve par endroits trop pareille à la mienne, m'éloigne d'elle. Non, je ne veux plus jamais aimer de femmes malheureuses et torturées. Dans ce genre, Véronique était l'archétype. Elle m'a stressé, elle m'a gâché de belles années. Je vois que c'est à partir d'elle que j'ai commencé à être malheureux. Que la prochaine femme que j'aime soit une femme gaie et légère, avec qui je puisse rire et faire de l'esprit dans l'insouciance. Fabrice me l'a fait sentir hier soir : je suis bien trop lourd, j'ai pris l'allure d'un vieillard.

Kate, je l'ai senti, aurait aimé que je lui prenne la main, que du moins je l'emmène boire un café. Je la sens si disponible. Elle pourrait tomber entre les mains d'un gourou. Il y a quelque chose d'insensé en elle qui veut se révéler. J'ai senti que je la décevais. Je lui avais plu, je l'avais bien vu, la première fois que nous nous étions rencontrés; tout ce que j'ai trouvé à dire aujourd'hui, ce sont des phrases banales sur le divorce et sur la solitude. Elle a bien senti que je ne lui livrais rien de moi. Quand nous sommes revenus, elle est allée tout de suite à son dortoir et j'en ai ressenti l'impression que j'avais commis une faute.

14 février

Une autre grande journée s'ouvre sur Oaxaca. Je suis remis aujourd'hui de ma nuit d'avant-hier. Je me suis même imposé de me lever tôt, pour goûter un peu de fraîcheur avant que la journée ne s'embrace. Ici encore, je bois le café du matin auquel je suis si attaché, bien qu'il soit à l'auberge d'un goût infect. Ce matin, particulièrement, je vois devant moi la longue journée qui se présente et je voudrais vraiment la connaître. Elle se montre à moi dans l'aube comme une promesse.

Je m'aperçois par hasard, en écrivant la date, que c'est aujourd'hui la Saint-Valentin. Les fêtes sont sur moi une glu qui ne prend pas. Elles ne parviennent pas à souder les saisons et l'année. Voici la première fois en quatre ans que je n'ai pas à fêter la Saint-Valentin. Je tire une satisfaction vive d'être à l'écart de la ronde infâme des fêtes sans fondement, sorte de prothèses à la consommation. C'est bien ce que je cherchais en venant ici : voir le temps dans toute sa nudité, hors des fêtes, hors des saisons, sous un

soleil inaltérable, chez un peuple où je n'aurais connu personne : but cependant, il est vrai, dont je me suis empressé de me détourner.

Véronique est là-haut à cette heure, dans les neiges quasi éternelles. Elle est peut-être en train de travailler. Je lui ai d'ailleurs parlé de son travail dans la lettre que je lui ai écrite. C'est que pour elle, cela a une telle importance. Véronique croit tellement en sa vie! Pour elle, toutes ces fêtes, Noël, la Saint-Valentin, tout le travail qu'elle fait si consciencieusement, cela est le réel même, elle ne le remet jamais en question, d'où le fait qu'elle a si mal compris la raison de ma rupture et moins encore celle de mon départ. Elle me croit seulement en vacances, elle croyait que je n'avais envie que de la tromper. (« Trompe-moi! Trompe-moi! » me disait-elle, comme si c'était ce qui sauverait notre couple.) C'est au fond ce qui m'a le plus exaspéré chez elle, le fait qu'elle considère la vie comme donnée par la société, à l'égal, il est vrai, de bien des femmes. Avec de tels sentiments, bienvenue au chien et à la maison de banlieue, et à la retraite quelques années plus tard, passées dans le plus pur néant de l'esprit. Elle avait beau lire Balzac ou Baudelaire, il ne lui venait pas à l'esprit qu'ils puissent avoir une incidence sur sa vie personnelle, comme d'ailleurs aucune idée.

Même quand nous faisons l'amour et que Véronique enlevait ses lunettes de chercheuse modèle, que toute cette mise en scène demeurait convenue! Je pense aux quatre années que nous avons vécues ensemble et, si proches que soit encore la rupture, il me semble qu'il n'en reste déjà plus grand-chose. Ai-je connu Véronique? Si oui, qu'ai-je connu d'elle?

... J'ai envie ce matin de *recommencer ma vie à zéro* (oh! je sais; quel énorme cliché! et pourtant...), plus personnellement, en faisant une part plus grande à *mon plaisir*

et à *mon* privilège d'homme d'esprit. Malgré l'individualisme, nos vies ne se passent-elles pas le plus souvent sans que *nous* ne soyons jamais présents? Après tout, je ne suis pas si mal parti : ce voyage n'était-il pas déjà un grand pas en avant pour me dépêtrer de la glu sociale, du ressentiment?

\*

Fabrice est venu me voir dans l'après-midi. Il m'a offert d'aller manger au restaurant. Là, il y avait deux jeunes Allemandes assises à côté de nous. Elles sont venues nous poser une question, voyant que nous étions touristes et que nous devions pour cela savoir l'anglais. La conversation a continué; Fabrice a fini par les inviter à notre table.

Elles s'appellent Lena et Brigitte, elles ont vingt-deux ou vingt-trois ans. Deux jeunes Allemandes souriantes, étudiant en sciences politiques. Lena est mince et fragile autant que Brigitte semble forte. Nous leur avons tenu compagnie assez longtemps. Elles nous ont appris qu'elles demeuraient près de notre auberge, dans une autre auberge en fait. Sans doute, elles ont été contentes de faire notre connaissance autant que nous l'avons été de faire la leur. Étrange idée du voyage aujourd'hui... Pourquoi partons-nous donc si c'est pour rechercher là-bas des gens qui nous ressemblent?

Lena intéresse Fabrice. Il compte bien la revoir dès ce soir : nous nous sommes entendus pour sortir à quatre. Je lui ai avoué qu'elle n'était pas du tout mon genre de fille : frêle, timide; elle a même les cheveux courts! C'est ce qui plaît à Fabrice, le dénuement, la simplicité... Son polo vert où on voyait poindre ses petits seins avait pour

lui le plus grand charme. Fabrice est avec elle en terrain favorable : aucun type de filles n'est plus disposé à se laisser séduire par un garçon sûr de lui. Il m'a demandé ce que je pensais de Brigitte. Vraiment, je n'y avais pas pensé. Elle m'a paru si jeune. Après coup, je me dis : pourquoi pas?

Nous avons passé l'après-midi pour sa plus grande partie au restaurant. Fabrice n'en finit plus de me conter ses aventures. Je l'écoute, étonné, intéressé presque malgré moi. Quel personnage il fait tout de même! Il doit être bien aise d'avoir trouvé ici un public tel que moi. C'est quelqu'un qui aime se montrer, et combien plus devant moi, qu'il sait écrire et qui suis plus vieux que lui. Il m'a dit d'ailleurs que ses amis étaient plus âgés que lui. Au fond je m'aperçois qu'il n'a pas de type de femmes en particulier. Il a tout connu : très jeunes filles, femmes mûres, bourgeoises, pauvres, timides, nymphomanes, etc.

Excités par notre rencontre et par la perspective de notre soirée, nous n'avons pas vu passer l'après-midi. Faut-il que je m'en plaigne? Plein d'idées hautes, je dois pourtant reconnaître qu'aujourd'hui l'ennui a été chassé à cause des Allemandes. Qu'aurais-je pu faire d'autre de ma journée? Je pense malgré moi à ce que m'a suggéré Fabrice : avoir Brigitte et lui Lena. Je ne l'ai pas trouvée laide. Quand je dis qu'elle est forte, c'est qu'elle est faite ainsi, mais elle a du charme. Elle n'est pas obèse, ni même grosse. J'ai aimé sa peau et la couleur de ses cheveux : blonds – châains plutôt. Elle a les yeux bleus si je me souviens bien. Du reste, je ne la connais pas du tout. Je ne lui ai pas adressé la parole directement une seule fois. Quand je repense à elle cet après-midi, il me paraît qu'elle était intelligente. Quant à savoir ce que qu'elle pense de moi, cela reste hypothétique, et Fabrice me suggérait sans doute d'aller avec elle plus par analogie

et parce qu'il souhaitait, lui, aller avec Lena. Je ne sais pas. Je ne suis pas si chaud après tout à l'idée de connaître une si jeune fille, et si peu de temps après avoir laissé Véronique. Je m'écarte décidément de ce que j'étais venu chercher ici. Mais n'y a-t-il rien d'autre?

Le soleil tombe derrière les montagnes tandis que j'écris ces lignes à la terrasse de l'auberge. Magnifique soleil, comme tu parles peu à l'homme qui était venu pour te contempler seulement, en attendant de toi je ne sais quelle *grâce*. Tout ce dont je me souviens jusqu'ici de mon voyage, c'est de ma nuit avec Fabrice et Kate. Le reste, le diurne, et même le trajet si long en autocar, je n'en retiens rien qu'un long bâillement.

15 février

Je viens de passer une nuit mouvementée.

Nous sommes sortis dans un bar branché. C'est Lena qui le connaissait. Il était en périphérie; comme l'auberge où je suis, établi dans une ancienne maison coloniale de la ville. La clientèle était composée de jeunes intellectuels à l'allure européenne. La lumière était tamisée, les murs couverts de livres et de tableaux. On entendait là de la musique industrielle, ce qui jurait avec le cadre littéraire, mais aussi qu'aurais-je été ce soir-là sans musique très forte et brutale pour couvrir mes silences et atténuer mes paroles ?

Je dois reconnaître que Lena était magnifique dans sa robe noire courte qui la présentait toute simple et cependant, par toute la peau qu'elle laissait voir, grandement désirable. Pour s'être habillée si bien, pouvait-elle ne pas être tombée déjà sous le

charme de Fabrice ? J'ai reconnu dès lors l'excellence de l'œil de Fabrice. À ma décharge, Brigitte n'était pas mal non plus. Elle portait une robe d'un bleu assez pâle qui soulignait ses formes plus généreuses que celles de son amie. Elle avait un beau teint hâlé que n'avait pas non plus Lena, sans toutefois que sa beauté en souffre. Je ne pense pas, cela dit, qu'elle avait voulu se mettre belle pour moi expressément, mais plutôt vaguement et comme pour suivre Lena. Elle, je voyais dans ses yeux qu'elle attendait que Fabrice l'aime. Sans que rien ne se soit dit encore, ils formaient un couple. Ils se sont assis l'un à côté de l'autre, et Brigitte et moi, nous étions comme les accoucheurs de leur liaison. Ils allaient bien ensemble : Fabrice, grand, consommé dans l'art d'aimer, méridional et fin, viril et féminin à la fois ; elle, plus petite, timide, délicate. Déjà tôt dans la soirée ils se parlaient presque seul à seul et ne laissaient planer aucun doute sur ce qui arriverait. Parfois seulement, Fabrice m'interrompait dans ma conversation avec Brigitte pour me demander tel mot anglais évident pour un Québécois. Il fallait bien qu'il ait une contrainte : il devait séduire Lena en lui parlant une langue rendue chez lui incompréhensible et tordante.

J'essayais de savoir ce que Brigitte pensait de moi. Me parlait-elle parce qu'elle y était obligée ou commençait-elle à m'accorder de l'intérêt ? Elle faisait un sourire énigmatique qui m'a fait penser, à tort sans doute, à celui de la Joconde. Elle avait de grosses joues luisantes qu'elle mettait en évidence sans le vouloir et dans lesquelles j'aurais eu envie de croquer. Ce que je voyais, c'est qu'elle était intelligente, plus peut-être que Lena parce qu'elle était moins irrésistible. Je m'imaginai qu'elle avait été grosse dans son enfance et pour cela dédaignée. Elle parlait un excellent anglais, meilleur que le mien. J'ai fait glisser la conversation sur la littérature, à partir des



différences dont nous parlions entre l'Allemagne et le Québec. J'ai été étonné de découvrir une jeune fille qui a lu. Elle connaît bien les plus grands auteurs allemands. Je lui ai dit comment j'imaginai son pays, dit mon admiration pour Hölderlin, Heidegger, Rilke. Je voyais du Québec l'Allemagne comme une grande forêt noire, le pays des poètes mystiques. Elle a ri. Évidemment, j'exagérais. Je ne veux plus me faire d'idées littéraires sur aucun pays depuis que j'ai connu le Mexique. Ce n'est certainement pas ainsi qu'est l'Allemagne contemporaine, me disait Brigitte, et pourtant, qu'elle, qui n'est qu'une simple étudiante au premier cycle, connaisse les auteurs dont je lui parlais, cela contribuait encore à faire durer en moi une illusion qui ne veut de toute évidence pas disparaître.

Je ne savais toujours pas ce que Brigitte pensait de moi. Les verres de mezcal s'accumulaient sur la table. Brigitte ne les refusait pas. L'atmosphère devenait plus brumeuse, éthylique. La musique me paraissait plus parlante ; j'entendais mieux ses rythmes lourds épousant mes pulsations cardiaques accélérées. J'ai jeté un œil sur Fabrice et Lena, assis dans un fauteuil à côté de nous. Ils nous avaient tout à fait oubliés, ils paraissaient avoir tout à se dire. Brigitte était gentille, sans être passionnée – est-ce moi qui voyais mal ? Qu'est-ce qui faisait que, même dans l'état d'ivresse avancée où je commençais à me trouver, je ne croyais pas que je puisse terminer la nuit avec elle ? Je sentais peut-être que j'avais perdu la main. Il y avait si longtemps que je n'avais pas songé à plaire. Depuis que j'ai connu Véronique, et, plus encore, depuis le début de mon professorat, j'ai cessé de remarquer comment je m'habille. Je me suis regardé hier soir : je portais une chemise à manches courtes carottée aux lignes vert pomme et au fond blanc. Sans être ridicule, elle n'avait rien d'élégant et, surtout, je ne la portais pas comme

si elle avait dû me représenter. Je me voyais bien vieux, hier : j'ai vingt-huit ans seulement ! Comme j'enviais Fabrice ! Sa tenue négligée, ses longs cheveux noirs qu'il ne faisait que repousser en arrière, sa petite chemise noire, son jean surtout, son vieux jean qu'il porte presque tous les jours, cela semblait être pour lui la seule tenue possible.

Combien de temps s'est-il passé avant que je me rapproche de Brigitte ? Il me semble que la nuit était bien avancée. Les jeunes intellectuels mexicains que j'avais remarqués au début de la soirée et qui m'avaient semblé brillants étaient maintenant très loin de moi. Peut-être étaient-ils partis. Le bar se vidait peu à peu. Combien nous avions bu ! Il me semble que c'était encore plus impressionnant que lors de la soirée d'il y a deux jours. Je tenais encore debout cependant, car l'alcool me faisait moins d'effet. L'atmosphère était plus qu'enfumée.

Fabrice et Lena se sont levés et ils nous ont dit qu'ils partaient, très vite, sans trop que nous sachions où ils allaient ou s'ils allaient revenir. Ils ne sont pas revenus. Brigitte et moi avons décidé de partir, car le bar fermait. Nous sommes sortis. Quel calme à cette heure tardive ! Oaxaca était une petite bourgade où tout le monde dormait. Il faisait très noir, plus noir que dans nos rues qui sont bien éclairées. Nous ne savions trop comment nous en retourner. Nous avons vu la cathédrale au loin qui brillait, seule, au centre de la ville. En y allant, nous saurions ensuite nous retrouver. J'étais abasourdi du calme qu'il y avait et qui contrastait tellement avec la musique de fin du monde que nous venions d'entendre. Mes oreilles me faisaient encore mal. De plus il faisait noir au point que je voyais mal où je marchais. Je me demandais, un peu revenu de mon ivresse, s'il n'y aurait pas un voleur qui sortirait d'une ruelle et qui nous demanderait nos portefeuilles. Nous avons marché assez longtemps. Ce qu'il y a de drôle, c'est que, tout ce temps où

nous marchions dans le noir, j'aurais pu naturellement prendre la main de Brigitte, mais une certaine inquiétude m'en empêchait. Ce n'est que quand j'eus aperçu que nous arrivions à la cathédrale et au centre de la ville, mieux éclairé, que j'ai pris, soudainement, la main de Brigitte. Elle n'a rien dit. Nous sommes arrivés peu après à la grande place déserte où j'étais venu avec Kate. Nous sommes allés d'un côté de la cathédrale et nous nous sommes embrassés longuement, comme si ce moment avait été longtemps reporté et contenu et qu'il pouvait maintenant advenir dans toute sa force. Nos baisers, notre long baiser gluant était confus. Après ce moment, le plus délicieux de la nuit, il y a eu ce que tous les amants font sans plus pouvoir s'arrêter ; nous l'avons fait davantage comme une chose convenue – cela était tentant mais fastidieux dans l'état où nous étions. Nous étions accotés sur la cathédrale ! Alors que nous nous rhabillions, un Mexicain a passé et il a ri. Nous sommes revenus, bras dessous, bras dessus, j'étais plein de tendresse et de générosité ; cela ne m'a pas empêché de m'endormir presque immédiatement, avec Brigitte à côté de moi, ce qui était interdit par l'auberge.

\*

Brigitte était partie ce matin quand je me suis réveillé. Elle m'avait laissé un petit mot. Elle partait aujourd'hui avec Lena pour Mexico ; elles repartent pour l'Allemagne. Je suis allé la voir à son auberge dès mon réveil – affreux réveil ; un mal de tête insupportable venu de ma déshydratation. Je l'ai vue. Elle aussi était très mal à cause de la nuit passée et elle devait cependant faire ses bagages. Lena était énervée. Fabrice était là, à ma grande surprise. Il avait couché à l'auberge de Lena. Brigitte était dépeignée,

encore discrète – je crois que c’est dans son caractère –, mais souriante et sincèrement contente de me voir. Elle m’a embrassé. Oui, il y avait eu quelque chose. Pourtant il me semblait que je la connaissais encore si peu. Malgré la tendresse des fêtards et l’amour, que lui avais-je vraiment dit de moi ? Et que savais-je d’elle ? Tout au long de la soirée, jusqu’à ce que nous nous prenions la main, notre conversation était demeurée remarquablement neutre. Maintenant elle me semblait intéressante et belle, et je voulais la connaître, et Lena ne m’était plus rien ; elle me semblait sotte et puérole, alors qu’elle faisait ses bagages en catastrophe.

Nous sommes allés reconduire les deux jeunes filles en courant et en portant leurs valises à la gare routière. Il y avait presque vingt-quatre heures entre leur départ de Oaxaca et le départ de leur avion à Mexico, mais il paraît qu’on n’est jamais trop prudent ici sur la durée des trajets et que tout pouvait arriver. Avec vingt-quatre heures néanmoins, elles devaient arriver à temps. L’autocar est parti presque comme le préposé déchirait leurs billets, prenait leurs bagages et les faisait entrer. Elles ont réussi à prendre le bon autocar.

Je n’ai même pas pu embrasser Brigitte à la gare. Tout ce que j’ai eu d’elle, c’est un signe d’au revoir à peine perceptible à travers la vitre teintée. J’ai encore d’elle un petit bout de papier où elle a écrit son e-mail. Mystérieuse jeune fille...

\*

Plus l’après-midi passe, plus je pense à elle et plus elle me fascine. Déjà son visage dans ma mémoire se disloque. Je me souviens d’une joue, grasse et luisante,

d'yeux bleus très beaux, assez grands et intelligents ; par-dessus tout, d'un sourire, content, distant en même temps, dont on ne sait trop s'il est d'une femme qui *sait*.

J'aurais vraiment aimé connaître qui elle était précisément, histoire de ne pas en rester à une rêverie, qui peut-être l'idéalise. Qu'elle soit allemande, que nous ayons parlé anglais renforce son mystère. Quand j'y pense maintenant, il me semble qu'elle était très belle et que c'était évident. J'en parle à Fabrice, il acquiesce à ce que je dis, mais je vois bien qu'il ne pense pas autre chose de Brigitte que ce qu'il en a d'abord pensé. En tout cas, la soirée d'hier m'a fait oublier l'ensemble de mes préoccupations. J'écris, je me repose cet après-midi avec bonheur, ayant l'impression d'avoir fait une grande action et de mériter ce calme. Il suffirait de peu pour que j'oublie que je suis au Mexique.

Fabrice aussi se repose. Comme toujours, il s'analyse moins que moi. Il ne lui viendrait pas à l'esprit de noter ses sentiments. Il boit un coke à la terrasse, contemplant la ville et la vallée de Oaxaca. J'essaie de voir à quoi il pense. Il ne pense à rien. Il a eu ce qu'il voulait hier soir avec Lena et maintenant il a le regard bovin de l'homme satisfait. Je ne suis même pas sûr qu'il remarque ce qu'il y a devant lui. Il m'a raconté ce qu'ils ont fait. Eux aussi, en sortant du bar, ne sachant pas comment s'en retourner à l'auberge, sont allés vers la cathédrale et là aussi ils se sont embrassés longuement dans l'ombre. Évidemment, Fabrice a pratiqué la scène avec plus d'art. L'amour a duré plus longtemps. Ils sont allés à l'auberge de Lena où ils ont continué dans la chambre d'une fille que Lena connaissait, une Américaine qui a accepté d'aller dormir ailleurs. C'était « génial », m'a dit Fabrice. Quand ils se sont endormis il faisait jour ; Lena n'a pas dormi ; elle était fondante pour lui. Fabrice est pourtant bien remis. Lena, comme j'ai

déjà dit, ce n'est qu'une parmi cent autres dans son carnet d'adresses, qu'il m'a montré.

Il a connu toute l'Europe.

... À l'instant même où j'écris ces lignes, il ouvre un livre : Alexandre Jardin.

Quelle journée! J'ai néanmoins, encore! un instant de mauvaise conscience quand je retourne tout à l'heure à ma chambre pour y chercher mon journal et que j'y revois mes livres par terre. Je me le répète sans cesse : je n'étais pas venu au Mexique pour aimer, mais pour écrire. Ah! écrirai-je jamais? En trouverai-je jamais la volonté? Ce monde est-il encore fait pour la littérature? Tous ces gens que je côtoie, qu'est-ce que ça leur fait donc que j'écrive?

J'ai bien regardé hier le ciel bleu. Il était sans mystère. Il me disait : Va fêter, je ne suis rien que des particules gazeuses, je ne te dirai rien d'autre. Ainsi, parvenu au porche du néant, je recule et je retourne à Fabrice et aux autres, quels qu'ils soient. Rien n'est plus effrayant que d'être seul dans un pays dont on ne connaît pas la langue. Et pourtant, si je quitte le calme, si je deviens normal, une angoisse ne tarde pas à me gagner qui me ramène là où je n'ai rien trouvé.

Je devrais écrire, si je suis mon raisonnement. Et pourtant, aujourd'hui encore, je songe à ce que je ferai ce soir plus qu'à mon œuvre. Je n'arrive pas ici à consigner autre chose que ce que ma vie a de plus immédiat. Oublie-toi un peu, Jérôme, relâche-toi, devrais-je sans doute me dire...

16 février

Nous avons visité un musée, plus par un sentiment de devoir de touriste – nous sommes à Oaxaca depuis quatre jours et nous n’y avons rien fait que boire et marcher – que par un intérêt profond pour l’histoire de la région. Pourtant le musée m’a intéressé. Comme la grande place de la cathédrale avait suscité en moi une rêverie vague sur le passé, le musée aussi, par les objets anciens qu’il y avait, me rendait présent un temps qui semble autrement n’avoir jamais été. On y parlait de massacres, de gouverneurs cruels et superbes de la Nouvelle-Espagne. Surtout, les objets m’impressionnaient, qui avaient une densité qui ne permettait pas de les remettre en doute. Grand crucifix d’argent, vases de terre cuite dont j’essayais de me figurer quel type d’homme étranger à nous avait pu le façonner, lit énorme dans un bois massif dont il était écrit qu’il avait été celui d’un grand seigneur dans les années 1600.

Nous sommes allés manger. Fabrice était curieux de savoir qui était Véronique. Je lui ai montré la petite photo que j’avais encore d’elle. Il l’a trouvée jolie. C’est vrai qu’elle l’était, j’ai été moi-même surpris de la trouver aussi attirante sur la photo que je n’avais plus regardée depuis longtemps. Elle avait encore à l’époque de la photo les cheveux noirs très longs et ses petites lunettes cerclées d’intellectuelle. – Ce regard sombre pourtant, cette difficulté à socialiser de Véronique. Je pense maintenant : comment avons-nous pu rester ensemble si longtemps? Aussi désespéré que je sois parfois, si assoiffé d’absolu, j’ai encore une joie de vivre. Véronique cependant est d’un sérieux monacal alors qu’elle s’en fait pour des vécilles. Vie et mort, mort de la littérature, cela n’évoque pas grand-chose pour elle, mais elle pouvait faire une scène

avec des larmes pour un retard que j'avais, un événement qui ne se passait pas comme elle l'avait prévu. C'était une bien petite âme, il me le semble aujourd'hui. Comme j'ai bien fait, somme toute, de la quitter. Ne suis-je pas mieux ici, avec Fabrice? Déjà, toutes choses étant égales, je me sens beaucoup mieux qu'aux premiers jours de mon arrivée; au néant des premiers jours a succédé quelque chose d'informe certes encore, mais qui donnera peut-être ses fruits.

Je ne voudrais plus concevoir rien pour une femme qui ne soit pas de l'amour ! Rien qui ne soit de cet amour dont Claudel dit qu'au-dessus de lui il n'y a même pas Dieu! Comme j'ai préféré Brigitte avant-hier à Véronique, dans le sourire énigmatique qu'elle m'a adressé et dans lequel j'ai vu une promesse de bonté ! Que j'étais content de notre embrassade contre la cathédrale, et que m'importait peu que le plaisir ait été bref ! Avec Véronique, quelle méfiance, quel malaise il y avait toujours!

Fabrice a été étonné de m'entendre lui raconter mes plates amours si longues avec Véronique. Lui qui a tant connu d'aventures éphémères, comment aurait-il pu s'approcher un peu du degré d'ennui que j'éprouvais à la fin avec Véronique? Sous cet aspect, j'aime Fabrice. Il a une santé, un naturel fort qui l'empêche d'errer dans le malaise. N'a-t-il pas de plaisir, il change la situation. Il ne restera jamais quelque part à se morfondre ou à souffrir. C'est sa limite en même temps que sa force. D'ailleurs il m'a avoué à la fin du repas qu'il en avait assez de Oaxaca. Il a vu le musée, les principaux lieux de la ville. Que faire de plus ici ? J'aurais pu y demeurer des mois, par une sorte de force d'inertie et goût secret du calme, mais cet après-midi j'ai aimé sa vigueur et sa réaction devant mes rapports avec Véronique, et j'ai eu envie de le suivre. « Pourquoi on ne va pas à Mexico ? » m'a-t-il demandé, et j'ai acquiescé à sa requête. Nous sommes



allés acheter des billets pour la capitale il y a une demi-heure et nous allons partir demain à la première heure.

17 février

Le car est glacial à cause de la climatisation. Un film débile – privilège de la première classe – vient de se terminer, où un serpent géant attaquait un village du Midwest. Une idiotie, rendue plus délirante encore de ce qu'elle était en espagnol. Nous avons seulement suivi le film avec les images et nous l'avons compris. Ainsi, c'est cela, parvenir : voyager à bord d'un car feutré et glacial ; regarder un film niais en pouvant tirer les rideaux pour mieux le suivre et pouvoir se dispenser d'un paysage lumineux.

Elle est belle, la vallée de Oaxaca quand on s'en éloigne. On s'aperçoit comme elle est au milieu de hautes montagnes arides et un lieu privilégié pour fonder une ville. Les montagnes à l'entour sont aussi impressionnantes qu'inhabitables, nombreuses, escarpées. Le soleil paraît les avoir brûlées ; une végétation vivace et sèche persiste à vouloir croître. Assurément, le soleil impressionne, seul dans le ciel, souverain de la terre ici. Il doit être brûlant à l'heure qu'il est bien que je ne le sente pas. Il paraît qu'il y a un site dans les environs montrant les ruines d'une des principales villes des Mayas. Comme je comprends que ceux-là, ici, aient adoré le soleil comme le plus grand dieu ! Tout de même, je suis chanceux d'être ici. J'ai gagné quelque chose en quittant le Québec.

Nous avons fait nos adieux à Kate hier soir. Elle était surprise que nous partions avant elle. Elle-même part demain pour le Chiapas. Comme d'habitude, en voyage, nous

nous sommes échangés nos e-mails, bouts de papier dont j'ignore s'ils serviront jamais à rien. Que dirais-je à Kate arrivé à Mexico que je n'aie pu lui dire ici, de vive voix ? Je ne l'ai pas connue quand il le fallait, non plus que Brigitte. Elles resteront des femmes énigmatiques, davantage des ébauches dans les relations que j'aurais pu avoir avec elles. Kate me laisse une impression de tristesse vague mais profonde. Certainement, nous aurions pu nous connaître longtemps. N'attendait-elle pas cela ? N'est-ce pas pour cela le premier soir qu'elle est sortie avec Fabrice et moi à la *Casa del Mezcal* ? J'avais bien senti l'intérêt que je suscitais chez elle, lors de la marche dans Oaxaca, où nous avons abouti à la cathédrale. Dans son regard, ce n'était qu'attente. De ma science, de mon art, de ma vie américaine qui lui paraissait étrangement plus intéressante que la sienne. Ils doivent donc être nombreux, les gens qui souffrent sans trop s'en rendre compte et surtout sans arriver à se l'expliquer, un peuple d'Occident fortuné, désireux d'une vie plus haute, parmi une foule par ailleurs innombrable de barbares. Pour Kate, j'étais celui qui aurait pu l'extraire de son milieu. Hélas ! je ne la désirais pas ! Je ne sais pas si elle a eu vent de mon aventure avec Brigitte, même pas plus belle qu'elle, seulement plus jeune et ayant l'âme moins douloureuse. C'est bien Brigitte que je désirais, et sa robe fleurie, et sa joie discrète. J'aimais sa santé comme j'aime celle un peu franche de Fabrice. J'aime pouvoir écrire dans le car et le savoir à côté de moi en train de dormir, insouciant de mes analyses. Tout à l'heure il se réveillera plein d'appétits nouveaux, émergeant de son sommeil sans rêves. J'ai hâte d'arriver avec lui à Mexico. La ville me paraît prometteuse. Fabrice est celui qui suscite l'aventure.

Nous passons maintenant dans une ville industrielle. Le car avance lentement ; la route est encombrée. Je ne sais pas quand nous arriverons. Je m'endors maintenant, après m'être levé si tôt et avoir veillé si longtemps.

\*

Comme quand je suis arrivé à Oaxaca, je me suis fait surprendre dans mon sommeil parvenu au cœur de Mexico. J'avais d'agréables rêveries de jeunes filles nues, avec lesquelles je goûtais à des plaisirs innocents et bucoliques dans une nature aquatique.

Le terminus où nous sommes sortis n'était pas comme je me l'avais imaginé. Il était entouré de verdure, ensoleillé à cette heure ; il y avait un calme là que je n'aurais pas cru possible dans une si grande ville. Nous avons pris un taxi et nous nous sommes rendus au centre-ville, près du zocalo et de l'énorme cathédrale de Mexico, où Fabrice connaissait un hôtel. Ce n'est pas comme à Oaxaca, c'est un vrai hôtel où chacun a sa chambre séparée. Nous avons même un balcon à nous, d'où nous voyons la grise ville, embrouillée par le smog, poussiéreuse, chaude et peuplée.

Nous sommes allés marcher dans les rues avoisinantes une fois installés. Ce qui m'a étonné, c'est le monde qu'il y a. Les rues sont larges, les immeubles sont hauts, et pourtant il y a des gens partout. Dans les rues, ils avancent lentement, comme ralentis par la chaleur. D'ailleurs d'innombrables vendeurs obstruent les rues, vendant n'importe quoi, présenté simplement à même le sol sur une couverture de laine. Il y a une force d'inertie dans la ville qui décourage l'empressement et l'action. On se croirait dans

quelque ville d'Orient, d'Inde peut-être, s'il n'y avait pas partout des panneaux-réclames de Coca-Cola et s'il n'y avait pas dans l'air quelque chose d'indéfinissable qui fait de Mexico une ville américaine. Peut-être ai-je cette impression parce que j'y suis parvenu, somme toute, par voie de terre.

Fabrice regardait ; moi aussi. Nous ne parlions pas, comme si la vie nouvelle et grouillante à assimiler autour de nous requérait toutes nos facultés. Tous nos sens étaient en émoi. Tout nous parlait sans que nous disions la moindre chose. Revenus un peu de notre première impression, nous avons acheté un jus d'orange frais pressé au coin d'une rue. Quel singulier duo nous devons faire dans la foule ! Fabrice, barman à Marseille, séduisant, maigre, que je n'aurais sans doute pas connu si je l'avais croisé chez lui ; moi, jeune professeur, quelque peu désincarné, évidemment intellectuel avec ma petite chemise et mes shorts de bon ton, mes petites lunettes et ma tête déjà pauvre en cheveux. Tous deux, nous buvions notre jus, en avançant sans nous parler parmi une foule innombrable qui paraissait ignorer notre présence.

Fabrice était étonné comme moi du spectacle. Le plus étonnant pour moi a peut-être été ces Indiens près de la vieille cathédrale de Mexico, bâtie au-dessus de l'ancien temple suprême de Tenochtitlan, dont on a depuis peu mis à jour les ruines souterraines. Une vieille femme était là, la bouche édentée, portant une robe bleue traditionnelle en laine, avec des motifs géométriques. Elle avait les jambes osseuses, le corps trapu. Elle m'a fait peur quand je l'ai regardée. Nos regards se sont croisés une fraction de seconde : dans quel monde étranger du mien elle vivait ! Fabrice m'a appris d'ailleurs que bien des Indiens au Mexique ont conservé les mœurs de leurs ancêtres. Leur christianisme en est un de façade. Ils continuent à adorer les vieilles divinités à travers le Christ et la Vierge.

Ils parcourent à pieds des distances impressionnantes, longeant les autoroutes comme ils empruntaient jadis les anciennes routes de terre, un sac de maïs sur le dos.

Nous avons terminé la journée dans un petit bar à côté de l'hôtel. La bière coulait dans notre gorge comme si venions de connaître une journée de travail ardu. Une autre fois, nous étions sortis de nous-mêmes.

18 février

Plus détendu, je me lève ce matin. Déjà le premier étonnement est passé et je peux rentrer en moi un tant soit peu. J'écris au bureau de la chambre. Fabrice dort encore. Même Mexico, à cette heure, est calme. Je fais un premier bilan de mon voyage. Voici onze jours que je suis parti. Jusqu'ici, j'ai dépensé beaucoup plus que j'avais prévu de le faire. Mes affaires ne vont quand même pas trop mal, même si j'ai dû renoncer à mon absurde premier dessein d'écrire ici. Je ne peux certes écrire que ceci, dont je verrai bien plus tard ce que je pourrai tirer. Véronique ne me manque plus ni mes étudiants que je n'ai jamais vraiment aimés cette année.

Fabrice est un garçon gentil sans lequel je serais bien perdu ici. Je sais qu'il part bientôt cependant. Que vais-je faire sans lui ? Il y a l'ami d'Olivier, à Cancun, dont j'ai pris l'adresse et le numéro de téléphone en partant sans vraiment croire l'utiliser puisque je ne le connais pas du tout. L'appellerai-je finalement ? Moi qui voulais connaître le Mexique authentique, qu'est-ce que je trouverai à Cancun, sinon une colonie américaine ? Mais au point où j'en suis, dois-je encore suivre la voie que je m'étais tracée ? N'ai-je pas vu que je ne pouvais pas être seul ? Je verrai bien au moment de

décider, mais il est vrai encore que quitter trop tôt le Mexique, ce ne pourrait être qu'un échec. Je n'ai pas demandé ce congé pour rester chez moi. Je dois aller au bout de mon expérience. – Qu'est-ce qu'il y a dans ce soleil qui ne dit rien ?

Je suis allé voir avec Fabrice si j'avais des messages dans un café Internet. Il n'y avait rien de Brigitte. J'étais moi-même gêné de lui écrire. Il fallait payer à la minute et surtout, Fabrice était à côté de moi et regardait ce que j'écrivais. Je lui écrirai plus tard si elle ne le fait pas. Déjà, ce qui a eu lieu entre nous est si lointain. Je ne saurais pas quel ton prendre en lui écrivant et, si je lui écris, ce sera une fois, ou rarement – une fois aux deux mois : nous ne sommes pas des amis ; nous avons été des amants muets.

Kate m'a envoyé un message, mais c'est un message neutre – je vois qu'elle m'a ajouté à la liste de ses correspondants – où elle ne dit rien de sérieux. Elle est au Chiapas, c'est en gros ce qu'elle rapporte. Je constate qu'elle vit toujours.

Il y avait un message de Véronique qui datait d'il y a déjà longtemps, où elle me souhaite un bon voyage. Elle me dit curieusement qu'elle me respecte. Elle termine son message ainsi : « Avec tout mon respect. » Elle me dit qu'elle s'est trouvé un appartement pour l'an prochain, façon de dire qu'elle fait son deuil de notre relation. Mais elle est blessée, c'est clair, et elle ne veut pas encore rompre. Au moindre mot que je lui écrirais, elle me répondrait le lendemain, j'en suis sûr. Elle m'aime encore, si tant est qu'elle m'ait jamais aimé et que dans ce sentiment il n'y ait pas eu beaucoup d'autres choses qui ne soient pas de l'amour, comme le besoin d'un autre père ou même, le besoin de compagnie, car Véronique a très peu d'amis. Je n'ai pas répondu à Véronique. Pourquoi faire des phrases ? Jusqu'ici dans ce voyage, je n'ai rien vécu qui me permette de revenir au Québec, même en mots.

C'était tous les messages que j'avais, en sus d'une pléthore de messages publicitaires. Je sais désormais ce qui m'attend au Québec : publicité, absence d'amis, relation torturée.

Fabrice avait nombre de messages, d'amis, de filles, de connaissances même. Il a pris une bonne demi-heure pour tous les lire et quinze autres minutes pour y répondre.

Nous avons bu un café qui était excellent. Fabrice avait ses mêmes longs cheveux et maintenant une petite barbe car il ne s'est pas rasé depuis notre arrivée à Mexico. Il a fumé quelques cigarettes, m'en a offert une. J'ai refusé. Je ne supporte pas le tabac.

Nous avons parlé de ce qu'il ferait à son retour. Il m'a parlé d'un endroit en Bretagne, « immense », une ferme convertie en temple de la fête où il pourrait aller travailler, pensait-il. Quant à moi, lui ai-je dit, je reviendrai et je serai encore en vacances jusqu'au mois de septembre. Fabrice m'a envié ce long temps de liberté mais la vérité est que je sais en faire peu de choses. Il y a longtemps, ai-je appris à Fabrice, que je ne sais plus ce qu'est une fête à Montréal. Ces dernières années, je n'ai assisté qu'à des soirées de professeurs d'une tristesse inouïe. Misère du professorat ! Quel enseignant de littérature en effet n'a pas son lot de ressentiment ? Après cela, il y en a qui deviennent tout à fait cyniques, d'autres, comme moi, qui abandonnent temporairement la profession ou lui cherchent un complément, par exemple l'écriture. Je ne suis pas le plus à plaindre. Mes premières années dans l'enseignement, j'écrivais, faut-il qu'il m'en souvienne, *L'Âme d'un homme*, un roman que je n'ai jamais fini, et à travers Simon Lacroix, mon héros, je passais mon dépit qui, par là même, se transformait en joie. Simon marchait dans la ville. Il questionnait les immeubles de cristal. Il se demandait ce que pensait la foule déambulant rue Sainte-Catherine, à laquelle il était parfaitement étranger. Roman

impossible, sur le rien; il aurait demandé des capacités d'écriture que je n'avais pas encore, pas encore du moins... Inachevé, il m'a permis, faute de mieux, d'éclaircir quelque peu ma personnalité. Il montrait certainement une nature aristocratique, ne comprenant rien aux idées de bonheur du plus grand nombre, de « démocratie », lorsque ce mot ne sert plus qu'à justifier l'absence d'aucune politique de grandeur, voire d'aucune politique. Simon avait parfois l'impression qu'il aurait pu disparaître et que personne, mis à part deux ou trois êtres, ne s'en serait formalisé. L'écriture de mon roman m'a apaisé, a eu le mérite de mettre au clair mon rapport avec la société. Il n'y a guère de professeurs de littérature au collégial qui n'affichent une morgue aristocratique. C'est que nous avons, si je ne m'abuse, comme les prêtres, partie liée avec l'aristocratie et que son renversement en Europe a lentement marqué, avec les prêtres, notre déclin, avec, il est vrai, de formidables couchers de soleil. Aujourd'hui, nous en sommes réduits pour l'essentiel à faire la cour à un peuple de mécaniciens mal dégrossis, à une classe moyenne, parquée dans des banlieues anhistoriques, dont le goût est immanquablement médiocre.

J'ai essayé de communiquer ces idées à Fabrice. Il va sans dire qu'il ne les reçoit pas, encore qu'il ne croie pas que le monde actuel soit merveilleux. Fabrice me parle seulement de « plus de justice, plus de solidarité »; pourtant, je ne sais pourquoi, ces mots n'évoquent rien pour moi. J'aimerais lui demander : Qu'arrivera-t-il le jour où tous les pays du monde seront industrialisés, *iront bien* pour aller vite. Ne sera-ce pas le triomphe désormais total de la bêtise ?

Fabrice m'a parlé d'être révolutionnaire sans avoir envie de tout casser. En gros, c'est Mai 68 pour lui. En vérité, lui ai-je dit, rien n'est moins révolutionnaire que cette



attitude : elle est celle de presque tout le monde aujourd'hui. Il s'en réjouit. Même s'il est critique envers le monde, il n'en conteste pas l'essentiel.

\*

Plus tard dans la journée je me souviens encore de ma vie avec Véronique, quand je marche dans Mexico et que j'aperçois des monuments d'un autre temps. Tout de même, elle a été singulière. Rares sont les ménages de trente ans à s'organiser des « soirées Wagner » le vendredi soir. Après quelques semaines cet hiver, nous avons parcouru le cycle des Nibelungen. J'ai écrit à Véronique ce soir une autre carte postale, revenant sur ma première intention de ne pas lui donner de nouvelles.

*Ma chère Véronique,*

*Je me trouve maintenant à Mexico. Figure-toi que j'ai rencontré un jeune Français à Oaxaca avec qui j'ai fait le voyage vers Mexico. Je fais, somme toute, un beau voyage, même s'il est très différent de ce que j'avais prévu. Je t'avais dit que je voulais écrire : tout ce à quoi je suis parvenu jusqu'ici, c'est à écrire un journal, dans lequel je relate au jour le jour ce qui m'arrive.*

*Quoi que tu dises dans ton dernier message, je crois toujours qu'il fallait nous laisser. Nos rapports, tu en conviendras, étaient devenus à la fin bien tordus. Mais réjouis-toi : il n'y a encore personne qui t'a remplacée. C'est tout juste si j'ai croisé une Allemande qui est repartie le lendemain de notre rencontre.*

*Tu me parles d'un appartement que tu as trouvé pour l'an prochain. Je me réjouis de cela. Je garderai pour ma part le grand loft. Il ne faut pas nous accrocher l'un à l'autre. Nous avons vécu ce que nous avons à vivre ensemble. Tu peux voler de tes propres ailes. Je serai ravi d'apprendre que tu as un chum.*

*Le Mexique est un très beau pays si tu veux savoir. Tantôt il est désertique, tantôt il est fertile et humide. N'est-il pas à l'image de notre amour ? Notre amour est devenu désertique. Pour moi, je marche encore dans ce désert, mais déjà je veux pressentir qu'il s'achève et que bientôt lui succéderont les meilleures terres grasses. Et je voudrais qu'il en soit ainsi pour toi.*

*Je t'embrasse,*

*Jérôme*

\*

Écrire, ce que c'est quand même... D'écrire seulement cela tous les jours, ce journal, m'en donne par moments la pleine sensation. N'est-ce pas comme l'amour ? Cela est d'abord violent quand on écrit une œuvre, on écrit à gros traits, on noircit des dizaines, voire des centaines de pages et alors on est épuisé. Un texte terminé, c'est un amour consommé.

La nuit est étonnamment calme ce soir à Mexico, de la chambre d'hôtel en tout cas. Fabrice lit un livre, couché sur le lit, pendant que j'écris au petit secrétaire comme j'en ai pris l'habitude. Il est toujours dans Alexandre Jardin, que je n'ai jamais lu et qui ne m'intéresse que fort peu.

19 février

Aujourd'hui nous avons décidé d'être de véritables touristes et d'aller visiter les ruines fameuses de Teotihuacan. En effet, parlant à la préposée de l'hôtel, j'apprends que je suis passé à Oaxaca à côté d'un des sites de ruines mayas les plus remarquables, Monte Alban. Je me suis souvenu trop tard (ma distraction est telle – et je me plains de ne rien apercevoir! –) de ce qu'Olivier m'en avait dit, lui qui y est déjà allé; j'y aurais eu, paraît-il, « une leçon de culte solaire », ce sont là ses mots. Quelle vaine dépense d'énergie que mon voyage!

Nous avons pris le car au *Terminal del Norte*. Teotihuacan n'était pas très éloigné : une demi-heure et nous étions arrivés. Pour moi cela n'est plus rien. Fidèle à ma manière impressionniste, je ne m'étais préparé en rien à ma visite. C'est sans doute à tort car je n'ai aperçu là que des pierres. Nous avons vu lentement au loin – le car nous avait laissés à une certaine distance du site – se profiler les pyramides. Elles étaient érigées au milieu de rien, sur un grand plateau comme en trouve quelques-uns dans la Sierra Madre. Si j'avais pu me figurer l'effort colossal qu'il avait fallu pour ériger les temples, le prix en vies humaines (alors, je suppose qu'une vie n'était presque rien), j'aurais peut-être mieux apprécié le site. J'ai tout de même été étonné d'apprendre que la plus grande pyramide n'abritait, lorsque la ville était vivante, personne, si ce n'est quelques prêtres. De même que les pyramides d'Égypte ne sont que des tombeaux, de même les plus grandes pyramides aztèques sont des temples. Quelle humanité religieuse! Dans ces temps les dieux n'étaient-ils pas tout, jusqu'à en déconsidérer toute vie

humaine? J'ai fait remarquer à Fabrice durant la visite que j'étais entré au mariage de ma cousine Lysianne dans l'église la plus laide que j'aie jamais vue : elle se démarquait à peine des bâtiments industriels qui l'entouraient. Tout en elle était précaire, passager, faux; il n'y avait qu'une façade de pierres, les colonnes de marbre à l'intérieur n'en étaient pas de vraies. N'était-elle pas le document d'une civilisation où l'Autre Monde n'a plus d'existence que ponctuelle, pour les cérémonies essentielles à la vie dont nous ne pratiquons que les résidus?

... C'étaient des choses auxquelles je pensais mais que je n'arrivais pas à concevoir pleinement (ces idées sur les dieux) ; c'étaient des idées intellectuelles et non pas sensibles. C'était un mystère que des hommes aient pu penser aussi différemment; je me suis dit qu'ils avaient dû être dans l'erreur. Ils avaient cru aux dieux alors qu'aujourd'hui il était évident que les dieux n'étaient pas et qu'ils s'étaient trompés. Sinon, n'est-ce pas? Teotihuacan ne serait pas devenu ce qu'il est : un site touristique, sans âme.

Si j'ai été peu ému, c'est peut-être parce que le site m'a paru faux. Toutes les pyramides semblaient dater d'hier; il ne leur manquait aucune pierre; la terre où nous marchions était meuble et plane. Chacune des pyramides était précédée d'un panneau d'information : le site avait quelque chose qui tenait du musée et qui le rendait inanimé. J'aurais été plus ému peut-être si je n'avais aperçu que des ruines poussiéreuses qui auraient mieux évoqué le temps qui a passé. Et que dire de l'incomparable population de visiteurs, des Canadiens et des Américains en shorts et en running-shoes, munis des meilleurs appareils photos, de caméras vidéo numériques, souriant, s'extasiant : « Gorgeous! » disaient-ils, le ton joyeux, optimiste, sans avoir une idée juste de ce que

signifiaient ces ruines et d'où résidait leur beauté. Je suis certain que, quoi qu'ils aient vu, sachant qu'ils étaient à Teotihuacan, ils auraient dit la même chose.

Il y avait une corde pour faciliter la montée au sommet de la plus haute pyramide; en effet l'escalier qui y menait était fort abrupt. Chacun son tour, on montait. Des enfants montaient, des vieillards. Parvenus au sommet, plusieurs personnes les applaudissaient : la pyramide suprême de Teotihuacan, l'une des plus grandes cités aztèques, était transformée en monticule à escalader! C'était renversant! Je m'étonnais surtout du sourire des gens qui se trouvaient là, dont je voyais du haut de la pyramide les cars luxueux qui les attendaient plus loin. Ils étaient venus faire une sortie culturelle, qui s'inscrivait dans un tour d'une semaine au Mexique, c'étaient des profanes, ils avaient des idées vagues sur la civilisation aztèque, cruelle sans doute, mais dont il était de bon ton, maintenant qu'elle était bien morte, de regretter la disparition et d'admirer la grandeur.

Fabrice et moi en avons eu assez après quelque temps passé à grimper les pyramides et à nous aventurer dans les recoins. Le site ne disait rien de plus. Je me demande maintenant si cela vaut la peine de descendre jusqu'ici pour apercevoir cela, qui de toute façon n'a plus grand rapport avec le site autrefois découvert. Ne vaudrait-il pas mieux organiser des visites virtuelles ou construire à certains endroits dans le monde des répliques? Car où était la réalité propre à ce lieu? Peut-être, c'est vrai, le paysage autour était-il irremplaçable. Je l'ai dit : c'étaient des montagnes, c'était un ciel sans nuages d'où le soleil brûlait, nous étions sur un très grand plateau : on aurait dit qu'un géant avait tranché la terre en cet endroit tant elle était plate et contrastait avec les montagnes.

Nous sommes allés prendre une crème glacée ensuite. Fabrice l'attendait depuis quelque temps : il avait eu faim durant la visite, m'a-t-il dit. Moi-même je savourais ce moment, non sans m'en vouloir : la crème glacée m'affectait plus que ce qu'un peuple avait fait de plus beau. J'ai regretté de ne pas en savoir plus sur les Aztèques et plus généralement sur le Mexique : peut-être n'y a-t-il rien que d'humain, peut-être la nature à elle seule et les plus belles œuvres de l'art, sans médiateur pour nous y faire entrer, sont-elles vouées à ne rien révéler.

Nous sommes revenus en fin d'après-midi, après avoir passé encore quelque temps à Teotihuacan, aux abords du site, à chercher un souvenir pour la sœur de Fabrice. C'est à ma grande honte que je le dis : je crois que nous avons passé là autant de temps qu'à l'intérieur du site lui-même.

\*

Revenus à Mexico, nous allons boire une bière au même petit bar, le bar *El Colonial*, où nous sommes déjà allés à notre arrivée. Pour la première fois depuis que nous sommes dans la ville, il y a de l'ennui. On dirait qu'après notre visite plus rien ne nous tente. Si nous avons vu sans grand intérêt Teotihuacan, qu'est-ce qui pourrait encore nous émouvoir ici? Nous regrettons que Brigitte et Lena soient parties si vite : on a coupé alors qu'elle était encore naissante une relation qui allait fleurir. Fabrice me dit qu'il ira voir Lena en Allemagne dès son retour. Puis il se rappelle les filles qui l'attendent à Marseille et qui lui ont écrit. L'une, Émilie, lui a dit qu'elle irait l'accueillir

à l'aéroport. Le bar où il travaille, je le sens, lui manque. Il est vrai que depuis quelques jours nous nous couchons tôt. Fabrice évoque son départ, qui est dans une semaine.

20 février

Pourtant, hier, à la fin de la soirée – nous sommes restés au bar de longues heures, nous ne voulions pas retourner à notre chambre –, un groupe de jeunes touristes est arrivé. Ils parlaient anglais, ils avaient les cheveux blonds, ils faisaient beaucoup de bruit. C'était, allais-je apprendre plus tard, un ensemble bigarré d'Européens du Nord : il y avait des Suédois, des Danois, des Anglais et un couple de Hollandais. Ils paraissaient avoir déjà beaucoup bu et nous-mêmes, depuis trois ou quatre heures que nous étions dans le bar, nous commençons à être éméchés. C'est pour ça que nous avons commencé à nous parler, et puis il faut bien dire qu'en voyage les contacts se font facilement : nous étions les seuls touristes dans le bar qui était, somme toute, fréquenté par des naturels. Le groupe nous a invités à nous joindre à lui. Je me suis trouvé assis à côté d'un grand Suédois, Ulf, qui m'a paru fort intelligent. C'était un étudiant en philosophie au doctorat. Il travaillait sur Spinoza, m'a-t-il appris. Il a été surpris de m'entendre lui dire que je le connaissais. Je lui ai dit que j'avais pour Spinoza le même rapport que Kierkegaard, que je l'admirais et qu'en même temps sa philosophie m'affligeait. Il avait été pour moi un moment dans l'éloignement de Dieu chez les hommes, et pourtant, comment condamner un homme si moral, sans doute le patron de tous les travailleurs de l'esprit? Ulf m'a posé des questions sur le Québec, dont il avait entendu parler. Comme il arrive souvent de l'étranger, il nous percevait avec méfiance. Les Québécois, associés au nationalisme,

semblait un peuple xénophobe et arriéré. Je lui ai dit : « Si cela était vrai ! » Mais les Québécois ne sont pas même cela, ils ne sont *même pas* intolérants. J'ai parlé de mon peuple comme d'un peuple exsangue qui ne se confondrait peut-être jamais avec les Anglo-Canadiens ou les Américains, mais qui diminuerait en nombre et qui finirait par devenir quelque chose de très marginal, faute d'avoir voulu, quand il en était encore temps, exercer sa volonté de puissance. Il ne fallait rien craindre de ce peuple avachi, qui avait le confort. Il faudrait un miracle pour le soulever, il faudrait un grand conducteur de peuple, qui éviterait d'être le valet du peuple-roi ou pis encore, du grand capital anglo-américain.

Ulf nous a ensuite présentés, Fabrice et moi, à Peter et Menke, le couple de Hollandais avec qui il s'était lié. Peter est un grand jeune homme, d'à peu près mon âge mais beaucoup plus en forme, le teint bronzé, qui vit à Amsterdam. Il vit avec Menke, jolie blonde aux yeux bleus avec un visage parsemé de taches de rousseur. Les deux auraient pu faire une publicité : c'est le jeune couple de l'avenir, social-démocrate, sain, ouvert. Qui plus est, il est entrepreneur. Peter m'a en effet dit qu'il comptait ouvrir d'ici quelques mois un « sportshop » à Amsterdam. Il avait remarqué tout de suite, m'a-t-il dit, les souliers que j'avais. Tous les trois, ai-je appris, habitent une auberge non loin d'où nous sommes. Apparemment, c'est l'une des plus grandes de Mexico. Ils nous ont invités à aller les y voir. Nous leur avons dit que nous ne savions que faire à Mexico, nous nous demandions où trouver des jeunes filles. Ulf m'a dit que chaque soir ou presque il y a à l'auberge une fête. Il y a un bar dans l'auberge où nous pouvons aller même si nous n'y couchons pas. Nous trouverons là de la compagnie. « D'ailleurs, m'a-t-il dit, il faut continuer notre discussion politique. » Et puis il a ajouté hier soir qu'il



avait vu quelques Québécois à l'auberge avec qui je pourrais sympathiser. Nous nous sommes entendus pour nous revoir au bar de l'auberge aujourd'hui, ce soir.

\*

Aujourd'hui, autre journée à Mexico, je ne sais plus laquelle. Je pense tout à coup à Olivier cet après-midi. Que fait-il? Je regrette bien de n'avoir pas pris son adresse électronique, par une absurde rébellion contre la technologie car j'ai du reste les adresses de personnes beaucoup moins importantes pour moi. Olivier est au Japon. Je suppose, il ne me l'a jamais dit clairement, qu'il est parti pour les mêmes raisons que moi au Mexique, moins pour connaître le pays que pour connaître la vérité. J'ai hâte de le revoir. Nos parcours sont si semblables, c'est dans une certaine mesure un frère. Il faudrait que je m'informe auprès de Michel à Cancun pour savoir comment il passe son année d'enseignement chez ce peuple jaune. D'ailleurs, plus le temps passe, plus je pense que j'irai à Cancun. Ne pas y aller serait mutiler mon voyage : je reviendrais beaucoup trop tôt. N'est-ce pas la mer, avant tout, qui m'a d'abord poussé à venir ici? Je voyais un grand soleil rouge se noyant dans le golfe du Mexique. C'était une image, elle m'a mû jusqu'ici, j'ai cru que je ferais devant elle un poème. Et je n'ai même pas vu enfin la mer! Je me suis arrêté à Oaxaca sur ma route, j'ai cru que ce serait assez loin. J'irai à Cancun quand Fabrice sera parti; c'est décidé.

\*

Nous passons aujourd'hui la journée à errer dans les rues. Nous allons où nos pas nous mènent. Fabrice fume. Souvent je bois un coke en marchant, c'est une habitude que j'ai prise ici; les Mexicains sont de grands consommateurs de cette boisson. J'y prends goût avec la nourriture très piquante. J'ai l'impression qu'elle stimule mes neurones. Nous marchions cet après-midi quand tout à coup, sans le vouloir, nous avons abouti à un immense marché en plein air. On aurait en vain voulu voir tous les étals. Les marchands criaient. Dès que nous approchions d'eux, ils redoublaient d'ardeur, sans doute parce que nous étions touristes. Ils nous croyaient riches, ce qui n'est pas complètement faux. Les étals étaient remplis, il y avait toute sorte de fruits et de légumes, de grosses tomates bien rouges, de grosses mangues bien juteuses, des avocats comme je n'en avais jamais vus.

Nous ne soupçonnions pas encore ce qu'il y avait plus loin. Nous avons trouvé le secteur de la viande, encore bien plus impressionnant. C'étaient des têtes de cochon accrochées à des chaînes, des lambeaux de je ne sais quelle partie de l'animal. Il y avait des coqs vivants qu'on pouvait acheter ou encore des coqs où il ne manquait que la tête et qui n'avaient pas été déplumés. Telle est donc l'apparence première de cette viande que nous mangeons chez nous sans en avoir aucune idée. Une odeur se dégageait des étals, assez peu attirante. Elle n'éloignait pas les Mexicains qui étaient nombreux à faire la file. Certains repartaient avec des tripes, d'autres avec deux poulets encore plumés. On se promenait dans le marché comme dans une fourmilière. Partout il fallait bousculer pour passer, les vendeurs enchérissaient sans cesse les uns contre les autres; parmi la foule il y avait des animaux, des chats, des chiens errants, que je ne serais pas surpris de retrouver

un jour dans les stands à tacos qui bordent la plupart des rues de Mexico. Le tableau avait quelque chose de carnavalesque.

Le plus surprenant était peut-être encore pour nous ces femmes que nous voyions passer, la plupart autochtones, avec un grand panier dans les bras. Nous nous sommes demandé ce qu'il contenait : c'était des *chapulines*, des sauterelles grillées. Une des vendeuses, une vieille femme, en a mangé quelques-unes devant nous, prenant bien soin de les croquer. Je n'ai pu m'y résoudre ni Fabrice; nous lui avons donné quelques pesos pour son effort. Le marché semblait ne pas avoir de fin; c'était un labyrinthe, c'était un lieu de folie, tout le monde criait, tout le monde pensait à lui seul, les vendeurs à vendre le plus possible, les acheteurs à faire les meilleurs achats. Fabrice et moi paraissions être les seuls à nous étonner de ce spectacle, plus étonnant encore pour nous parce qu'il était en espagnol.

Nous sommes finalement ressortis du marché par l'autre côté, ayant été plus repoussés par la foule que libres de nos mouvements pour le faire. L'organisme quasi vivant du marché nous avait rejetés : nous n'étions pas de son économie. Nous étions quelque peu étourdis une fois sortis. Nous avons retrouvé tant bien que mal notre chemin jusqu'à l'hôtel. Nous avons vérifié nos poches. Fort heureusement, nos portefeuilles y étaient encore. Peter et Menke en effet hier nous ont raconté ce qui était arrivé à deux de leurs amis : ils se sont fait voler leur argent dans le métro tout juste avant de partir. Les voleurs ici sont partout; peut-être faudrait-il être plus prudents. Mais Fabrice ne s'en fait pas, il me dit qu'à Marseille c'est encore pire et qu'il a l'habitude.

J'achève ma rédaction quotidienne; je m'apprête à sortir...

21 février

C'était la première fois que nous voyions autant de jeunes touristes rassemblés; l'auberge où nous avons été était immense. Nous sommes arrivés hier soir vers dix heures. Tout l'Occident et ses satellites paraissaient s'être donné rendez-vous dans cette auberge de l'est de Mexico. Il y avait le groupe d'Européens que nous avions vu hier, puis des Français, des Japonais, des Allemands, quelques Argentins. Fabrice est allé parler aux Français. Ils venaient comme lui du sud de la France. Ç'a été une explosion de joie. Ils avaient avec eux une bouteille de Ricard, qu'ils s'étaient procurée ici je ne sais où; ils en ont offert à Fabrice. Fabrice a raconté ce qu'il avait vu jusqu'ici au Mexique; je ne l'avais jamais vu parler d'une façon aussi enthousiaste et imagée. Ensemble ils se remémoraient aussi des souvenirs de la France, j'étais étranger à beaucoup de leurs références. D'ailleurs je ne suis pas resté avec eux longtemps. Je devais les laisser entre Français. Je suis allé voir Ulf, qui m'a accueilli avec plaisir. Il ne pensait pas que nous viendrions. C'était mal connaître notre isolement et notre oisiveté.

Où que je regarde, j'apercevais des groupes, certains assis à des tables, d'autres debout, d'autres calés dans des divans qu'on trouvait au fond de la salle. Énervé d'arriver dans tant de bruit, parmi tant de personnes, je distinguais confusément une grande quantité de jeunes filles qui me paraissaient toutes très désirables. Partout c'était des couleurs, des rires; je me suis senti dans une mine d'or. Le bar était impressionnant de possibles. Il faisait bon de penser que je pourrais, si je le voulais, aller parler à toutes les personnes. Ç'a été un rare moment où j'ai vu le monde comme abordable. J'étais en voyage; cela me permettait, on aurait dit, d'agir différemment.

Ulf a voulu me présenter les Québécois dont il m'avait parlé la veille. Je ne pouvais demander mieux, j'avais une telle soif de parler, plus encore dans ma langue maternelle, le français du Québec, distinct en mille points du français continental. J'ai vu arriver deux grandes jeunes femmes, l'une blonde, l'autre brune; elles pouvaient avoir vingt-cinq ou vingt-six ans. Nous avons fait connaissance. Elles étaient heureuses de rencontrer un Québécois comme elles. Je leur ai appris qu'elles étaient les premières que je rencontrais au Mexique; elles m'ont dit qu'il y en avait d'autres au Mexique, qu'au contraire il paraissait qu'il y en avait beaucoup. Je leur ai demandé si elles voyageaient ensemble. Elles m'ont appris qu'elles venaient de se rencontrer. L'une, la blonde, Marie-Andrée, n'était arrivée au Mexique qu'il y a deux jours. L'autre, Geneviève, terminait son voyage avec Mexico. Elle était partie, m'a-t-elle appris, avec un de ses meilleurs amis, mais ils s'étaient brouillés pendant le voyage et maintenant elle était seule. Elle avait rencontré Marie-Andrée hier, qui était venue seule. C'est ce qui explique qu'elles étaient si différentes. J'ai trouvé Geneviève beaucoup plus commune que Marie-Andrée. Marie-Andrée avait l'air douce, elle avait une sorte d'accent. Je lui ai demandé ce qu'elle faisait au Québec. Elle m'a dit qu'elle était professeur, qu'elle venait prendre une semaine de congé au Mexique. Je me suis rendu compte que c'était en effet la relâche. Comme j'ai été surpris de trouver ici une collègue! j'ai d'abord trouvé cela incroyable. Elle aussi, quand je lui ai dit que j'étais professeur, a sursauté. Il m'a fallu expliquer pourquoi j'étais au Mexique depuis si longtemps; j'ai dû expliquer le congé que j'avais pris; ce sont des détails où je n'aurais pas voulu descendre si tôt. Geneviève travaillait pour sa part à contrat, dans le monde de la télévision : c'est ce qui a suffi à m'éloigner presque irrémédiablement d'elle et je me suis étonné que Marie-

Andrée, que j'ai trouvée si noble, se soit liée avec elle. Comme elles étaient différentes toutes les deux! Geneviève parlant fort, vulgaire, banlieusarde; Marie-Andrée réservée, s'exprimant bien, urbaine. Il se trouvait qu'elles venaient toutes les deux de Québec. Marie-Andrée habitait seule un appartement du quartier Montcalm; Geneviève demeurait à Sainte-Foy.

On l'aura compris, c'est Marie-Andrée qui a suscité mon attention. Elle n'était pas d'une beauté si éclatante. Ses formes n'étaient pas si épanouies; elle avait quelque chose de sobre. Ses cheveux blonds ne reluisaient pas, ils étaient comme cendrés. Sa peau était pâle. Elle avait de petits yeux presque bridés, d'un bleu pâle, comme délavé. On aurait dit que tout son corps avait craint d'effrayer ou de heurter celui qui le regarde par trop d'éclat. C'est peut-être ce qui m'a donné l'impression de sa noblesse, cette beauté discrète, délicate, toute en petites touches. Rien en elle ne dépassait la mesure, ni le ton de sa voix, ni sa taille, ni ses formes. Ses yeux me donnaient l'impression d'être de petites pierres précieuses qui tout d'abord passent inaperçues mais qu'un connaisseur reconnaît comme telles et qui valent en réalité des millions. Aujourd'hui que je repense à Marie-Andrée, il me semble qu'elle pourrait être une Russe, une femme d'Asie centrale, croisement entre le Nord, l'Est et l'Ouest. Bien sûr, nous nous sommes entendus pour nous revoir. Ce soir, je vais retourner à son auberge.

Hier, nous avons beaucoup parlé. Moi qui tout d'abord avais vu dans le bar un grand champ de possibles à exploiter, j'ai passé presque toute la soirée avec les deux Québécoises seules. À un moment, un couple d'autres Québécois s'est joint à nous. Il était plus jeune et assez différent. C'était deux étudiants de premier cycle en anthropologie, férus des populations précolombiennes et qui pensaient descendre après

leur séjour à Mexico au Guatemala. Je ne leur ai pas porté attention : n'ai-je pas assez de mes étudiants comme êtres naïfs à éduquer? Toute la jeunesse, tellement prévisible, m'ennuie profondément. Je regrette de ne pas avoir davantage parlé à Ulf hier; j'espère que je le reverrai.

J'ai parlé surtout à Marie-Andrée, et accessoirement à Geneviève, qui a dû s'adapter à notre conversation de professeurs. Mon Dieu! Qu'il est rare que ce soit les professeurs qui imposent les sujets à discuter! Nous avons parlé de nos collègues respectifs, moi celui du Vieux-Montréal, où je cadre si peu dans la population de « babas », comme dit Fabrice, Marie-Andrée le collègue François-Xavier-Garneau, que je ne connais pas; de nos étudiants : Marie-Andrée de sa déception devant leur peu d'entrain à connaître (il n'y a qu'un an qu'elle enseigne). Nous avons échangé sur la littérature. Marie-Andrée m'a dit ses goûts, elle a fait sa maîtrise sur Marcel Proust, ce qui, ai-je trouvé, lui convient tout à fait. Je lui ai dit que la mienne avait porté sur Chateaubriand, ce qui, elle non plus, ne semble pas l'avoir étonnée.

J'ai commencé à être ivre à un moment donné. J'étais dans un état d'énervement qui faisait que je buvais sans arrêt. J'ai bu hier soir de la bière. Je ne sais combien de Corona de format dit *familiar* (« familial ») j'ai pu caler. J'étais ravi de la rencontre de Marie-Andrée, je faisais tout pour lui plaire. Je lui ai demandé ce qu'elle faisait le lendemain. Geneviève et elle avaient prévu d'aller visiter Teotihuacan. Je leur avais déjà dit que j'y étais allé le jour même. Je ne pouvais pas les accompagner; ç'aurait été leur montrer trop d'intérêt. Nous avons parlé du Mexique en général. Marie-Andrée ne le connaissait pas encore, elle en avait une idée vague. Elle était venue plus pour le soleil, comme tant de Québécois. Et puis ça lui paraissait mieux que la République dominicaine

ou autres colonies balnéaires sans grand intérêt. Elle avait une sainte horreur des concepts décadents de notre époque, où l'esprit n'a aucune place. Elle aimerait, m'a-t-elle dit, apprendre sur le Mexique. Si j'avais été plus familier avec elle, je lui aurais dit que moi j'avais voulu apprendre sur le monde tout court. Geneviève a dit qu'elle avait trouvé les Mexicains bourrus. Elle n'avait pas aimé le pays. Elle avait préféré le Costa Rica, qu'elle avait visité l'hiver dernier. Je n'ai jamais visité de pays quant à moi en voulant y trouver des peuples gentils : j'ai cherché plutôt dans mes différents pays des peuples virils, non amollis, uniques.

Fabrice est venu nous voir à un moment en compagnie de ses nouveaux amis français, qui peut-être commençaient entre hommes à s'ennuyer : c'étaient trois jeunes hommes que Fabrice avait rencontrés. Comme ils me paraissaient plus vieux que moi, bien qu'ils aient probablement le même âge. Ils avaient le teint bronzé comme Fabrice. Ils riaient fort. Ils semblaient sûrs d'eux. J'ai vu combien nous les Québécois nous sommes peu loquaces à côté des Français, peu sûrs de nous, peu sociaux, tristes. On dirait que depuis la Conquête un nuage a rembruni notre humeur.

Le tout s'est quand même terminé dans la concorde. Ils nous ont offert de leur Ricard. Les Québécois leur étaient bien sympathiques. Il s'est même passé quelque chose, je crois, entre Geneviève et un Français, Arnaud, à la fin de la soirée. Fabrice et moi avons dû partir avant que la fête ne s'achève car il y avait un couvre-feu à notre hôtel. Nous avons parcouru assez périlleusement dans la nuit les rues de Mexico pour retourner y coucher.



J'ai bien sûr laissé mon adresse à Marie-Andrée. J'ai trouvé que nous nous ressemblions beaucoup : tous deux nous sommes curieux, seuls. Nous ne ressemblions d'un certain côté ni à Geneviève, Pierre-Luc et Julie (les deux étudiants), ni aux Français; nous appartenions à une autre famille, les « littéraires » si je puis dire. On dirait que dès que j'ai parlé à Marie-Andrée je me suis senti près d'elle. Alors qu'il y a des gens qu'on voit pendant des années et auxquels on reste étranger finalement. C'était une même compréhension, une même sensibilité. Que j'ai aimé la douceur de Marie-Andrée! Je l'ai trouvée féminine, riante, gaie, et en même temps intelligente. C'est ce qui est tellement rare. Je ne l'ai sentie aucunement revendicatrice. Et sa beauté, que dire de sa beauté! Je repense toujours aujourd'hui à ses yeux, deux pierres précieuses dans un écrin bridé. Sa peau est douce, sans aspérités, elle est d'un blanc crémeux qui donne une impression de noblesse et de santé. Je me demande ce qu'un tel être pouvait faire dans une telle auberge, dans une telle ville. Elle était en tout cas si différente de Geneviève, avec qui elle doit être présentement en train de visiter Teotihuacan, dont je ne lui ai pas dit ma déception. Je ne sais ce qu'elle a pensé de moi. Sans doute je l'ai fait rire, je l'ai intéressée par mon roman (je lui ai parlé brièvement de mon projet), mais on dirait qu'on doute toujours de soi quand quelqu'un nous intéresse. Quand je pense qu'elle est professeur! Elle n'a pas toute ma suffisance pour être indifférente aux jeunes gens. J'espère que cela ne la gênera jamais.

Aujourd'hui, Fabrice et moi, nous nous sommes levés tard. Nous nous sommes aventurés dans un secteur de la ville où nous n'avions jamais été. Fabrice voit se rapprocher tous les jours le moment de son retour en France. La rencontre de ses

compatriotes hier l'a poussé plus encore vers ce départ. Nous avons trouvé un café Internet où il a voulu relever ses messages. Il a écrit à Émilie pour lui dire l'heure précise de son arrivée, samedi. Il lui a dit ce qu'ils pourraient faire ensemble les jours d'après. Il ne voit plus le Mexique on dirait. Il m'aime bien, c'est sûr, mais nous sommes différents et la vie trépidante l'attend en France. Il en a assez de l'ennui américain. Je ne peux pas ne pas le comprendre. Moi le Québec ne me manque pas et c'est anormal. Je sais que quand j'y reviendrai j'y trouverai le même ennui qu'ici. Je serai le même étranger dans la ville. Et pourquoi partir? N'y a-t-il pas ici ce que le Québec fait de mieux? J'espère seulement que Marie-Andrée ne repartira pas trop tôt.

J'ai relevé mes messages moi aussi. Il n'y en avait aucun de nouveau. Pourtant Véronique doit avoir reçu mes lettres, du moins la première. Elle veut peut-être se venger de moi. Peut-être change-t-elle. Je n'ai encore voulu écrire à personne d'autre qu'elle, comme s'il était trop tôt pour tirer aucun bilan. J'ai tout de même pensé à envoyer une carte postale à ma mère et à mon père; ma pauvre mère qui est à Varennes, seule; et mon pauvre père à Montréal, lui que je vois si rarement. Que pensent-ils de moi vraiment? Sont-ils fiers de leur fils qui était promis aux meilleures places et qui a préféré emprunter une voie obscure, au nom de je ne sais quelle priorité ontologique? Au fond je sais qu'ils m'appuient. Tous, dans notre famille, nous sommes de cette race fière et indépendante qui préfère la liberté et l'honneur à la richesse, comme la famille de Chateaubriand. Et nous avons tous cette intime conviction d'être au-dessus de tout le monde.

Le quartier où nous sommes allés était le quartier des affaires de Mexico. C'est un nouveau pays que nous avons trouvé. Les hommes en complet étaient nombreux à

marcher en parlant au téléphone portable. C'était plus propre, plus calme. Ça rappelait beaucoup Montréal l'été, ou New York, mis à part que les hommes avaient tous le teint basané et les cheveux noirs. J'ai pensé que je devais connaître bien peu de choses du Mexique, en restant toujours aux mêmes endroits. Tant de choses insoupçonnées, souvent juste à côté de nous!

J'ai parlé à Fabrice de Marie-Andrée. Je lui ai dit combien je l'avais trouvée belle après coup. Il m'a dit qu'il l'avait remarquée lui aussi. « Sans être si jolie, m'a-t-il dit, il y a quelque chose qu'elle dégage. » J'ai souligné la beauté de ses yeux, une beauté froide mais lumineuse. « Marie-Andrée, ai-je dit, a quelque chose du chat et d'asiatique. » Mon analyse a bien fait rire Fabrice. « En plus c'est un professeur », a-t-il ajouté, comme si c'était quelque chose d'extraordinaire, ce qui n'était pas tout à fait faux. Car qui lit aujourd'hui, hormis les professeurs? Qui pense? Nous avons parlé de la rencontre entre Français et Québécois : Fabrice ne voyait pas toutes les différences que j'avais voulu voir. Il a seulement dit que nous avions un accent très drôle. Dans l'ensemble, disait-il, nous faisons une bonne impression aux Français. Oui, mais était-ce autrement que comme une curiosité? Je suis revenu avec mon idée d'alliance franco-québécoise dont j'avais parlé si ridiculement le premier soir où nous étions sortis. J'ai parlé du général de Gaulle, que j'admire presque autant que Napoléon. Fabrice m'a écouté sérieusement cette fois-ci mais il n'y croyait pas. La France n'en est plus là. Oh! si elle pouvait se relever! Dans tout Québécois, il y a le ressentiment d'avoir été abandonné par les Français et presque en même temps il y a le souhait que les Français reviennent. Cinquante ans après la Conquête, les femmes disaient encore : « Et pourtant nos bons gens reviendront. » Tout l'effort québécois n'a-t-il pas été jusqu'à peu de ne rien

changer, afin, on dirait, que lorsque l'émigré serait revenu, il puisse se sentir encore chez lui?

C'est ce que j'expliquais à Fabrice tandis que nous marchions. Cela sonnait étrangement dans le Mexico prospère, « américain » où nous étions, peu différent de Montréal. N'était-ce pas une erreur de parler ainsi du peuple, de souhaiter une grande politique? Pourquoi cela sonnait-il faux? On aurait dit que là plus rien n'avait de sens. Il y avait la richesse, un certain bonheur individuel qui faisait du lieu le tombeau de n'importe quelle vérité supérieure. Évoquer l'histoire c'était comme faire appel à une mythologie, c'était abstrait, vague. Il y avait là un présent qui semblait perpétuel. On ne pouvait pas penser. J'ai songé que peut-être un jour tout le Mexique, toute la terre deviendrait comme le quartier de Polanco. Cesseraient-ils tous de se poser des questions, certains dès le début de ne trouver aucune réponse? Renonceraient-ils à toute quête de transcendance? À vrai dire il n'y aurait eu rien là de douloureux. Au contraire, c'est plus l'esprit conçoit, plus les croyances sont fortes, plus la grandeur est évidente que les fléaux sont nombreux, les guerres, les tragédies. Une humanité très intelligente ne sera jamais paisible.

Nous sommes revenus à l'hôtel. Après toutes ces pensées il y avait encore en moi Marie-Andrée. Fabrice a continué de préparer ses affaires. Il part dans deux jours.

22 février

C'était soir de fête hier une fois de plus à l'auberge N... La soirée revêtait un caractère tout particulier pour ceux qui connaissent Fabrice : il partait le lendemain. Il

fêtait au Mexique pour la dernière fois et peut-être n'y reviendrait-il jamais. C'était le même grand nombre de personnes, la même impression de possibles que la première fois que j'étais venu. Fabrice et moi avons regretté de n'avoir pas connu l'auberge plus tôt. Cela nous aurait évité de longs jours d'ennui. Mais l'essentiel n'est-il pas que j'aie rencontré Marie-Andrée?

Fabrice et moi avons été accueillis par elle, les Français, Peter, Menke et Ulf. Aussi ténus que soient les liens qui nous unissaient, ils se trouvaient tous là, heureux de boire au départ de Fabrice. Sur une table, il y avait quatre énormes bouteilles de tequila de marques différentes. « Pour tout le monde », ont dit Peter et Menke. J'ai vite compris que la soirée serait une autre beuverie mémorable. Quelque chose de chaud dans l'air, on aurait dit, nous y incitait. Jamais autant je ne me suis senti loin du Québec, de l'hiver... C'était un mardi, ç'aurait pu être n'importe quel jour : le seul temps qui tenait encore, c'était l'heure du départ de Fabrice le lendemain. J'étais un homme délié de tout autre préoccupation.

La tequila, comme le mezcal, affecte sans qu'on s'en rende trop compte au début. Et soudainement, on s'aperçoit qu'on est violemment ivre. C'est ce qui m'est arrivé, comme si je ne m'étais pas encore habitué à boire, depuis le temps que je suis au Mexique avec Fabrice, ou qu'inconsciemment je ne l'aie pas voulu.

Il y avait hier une étrange joie frénétique. Nous tous, les Français, Peter et Menke, Ulf, Geneviève et Marie-Andrée, qui nous connaissions encore peu, somme toute, nous étions plein de bons sentiments les uns pour les autres. Chacun invitait à aller le visiter n'importe quand dans son pays. Il était maintenant clair que Geneviève vivait

une idylle avec Arnaud; ils s'embrassaient sans gêne; à pleine bouche, eux mêlaient leurs langues; en dansant, Arnaud empoignait les fesses de Geneviève.

Il me faut maintenant le dire. C'est pendant cette soirée si folle que je me suis déclaré à Marie-Andrée. Oui, il a fallu l'alcool, la musique pour le faire. C'était évident que je le ferais; dès mon arrivée à l'auberge j'ai été près d'elle et je ne l'ai plus quittée. Oh! la joie des passions naissantes! Je n'étais pas hier avec Marie-Andrée comme avec Brigitte. Je la connaissais déjà un peu, Québécoise qui me ressemblait. J'étais bien avec elle et tous deux nous ne guettions que le moment où il serait possible de nous rapprocher encore plus. L'anxiété avait disparu.

Je la trouvais magnifique, plus belle encore que les autres fois. Elle s'était faite belle. Ses cheveux, d'habitude plats, avaient été rendus, je ne sais comment, bouffants. Ils paraissaient remarquablement soyeux. Il se dégageait d'elle une incroyable impression de fraîcheur. Est-ce le parfum qu'elle avait, cette odeur de crème sur sa peau? J'aurais voulu mordre dans un de ses bras comme dans un fruit tant ils me semblaient parfaits. Ils étaient longs et délicats, aux petits biceps à peine visibles. Plus encore que ses bras, je voyais pour la première fois clairement la poitrine de Marie-Andrée. Deux pommets rondes fort hautes et fermes! Que je trouvais beaux ses seins! Et c'était le mélange chez elle de la femme littéraire et de la femme-fruit qui faisait que Marie-Andrée était si désirable. Elle n'avait pas renoncé à sa féminité pour lire! Je m'imaginai le bonheur extrême qu'il y aurait à la voir jouir, à assister à l'ouverture des vannes, au réchauffement de son être, pour ainsi dire : au déploiement de tous ses possibles! Après quelque temps et quelques verres c'était fait : nous étions ensemble. Comme Geneviève et Arnaud nous pouvions nous embrasser et, je le crains, j'ai

embrassé hier Marie-Andrée sans me préoccuper du regard des autres. Je l'embrassais avec passion, avec violence. Le corps de Marie-Andrée si délicat, je m'en saisissais brutalement, comme avec Véronique quelquefois. Mais combien ma violence était-elle dans un autre esprit! J'aimais maintenant mesurer sa taille si fine au-dessus de ses hanches, et la voir légèrement hausser les pieds pour être plus à mon niveau et m'embrasser. Oh! Marie-Andrée! Si nos étudiants nous avaient vus! Nous n'étions plus ici des professeurs! Tu pouvais être une femme.

La joie que j'avais malgré tout contenue jusqu'ici d'être avec elle, maintenant je la lui disais. Elle aussi me disait comme elle était heureuse de m'avoir rencontré. Il y avait encore l'alcool qui rendait plus emphatique et plus lyrique l'expression de nos sentiments. D'ailleurs, comme j'ai dit, les sentiments généreux étaient étrangement partagés hier soir. On aurait dit que le départ de Fabrice avait été le prétexte à une dernière soirée, où tout le monde se réconcilierait. Peter et Menke ne cessaient pas de remplir nos verres de la meilleure tequila. Une musique que je ne distinguais pas nous englobait, produisant un bruit de fond qui nous permettait de tout nous dire. Quelle fête étrange! Je ne sais si c'est parce que j'ai embrassé hier Marie-Andrée, il me semble n'en avoir jamais connu d'autres d'un tel esprit. La nuit se dilatait toujours plus, nous ne voulions pas qu'elle ait jamais de fin. Étrange fête de voyageurs occidentaux dans une auberge de jeunesse d'une des plus grandes villes du monde!

Tard dans la nuit je me suis retiré avec Marie-Andrée. J'ai dit à Fabrice que j'irais le rejoindre demain à l'hôtel avant son départ. J'irais avec lui à l'aéroport. Je suis allé dans un coin du bar, caché par une colonne. J'ai aimé Marie-Andrée. Alors les baisers n'avaient plus de restriction, ils étaient en même temps plus doux et plus

passionnés. J'ai dit à Marie-Andrée ce que jusqu'ici j'avais gardé pour moi parce qu'il m'avait paru trop fou. Je lui ai dit : « Viens avec moi à Cancun. Tu ne peux pas partir dans quatre jours. Tu dois prolonger ton voyage. Marie-Andrée, si tu ne fais pas ça, qu'est-ce que tu vas faire jamais dans ta vie? Tu vas devenir une morte vivante. Tu dois me suivre. Et en plus je connais quelqu'un là-bas qui pourra nous héberger. » Marie-Andrée me disait que c'était impossible et moi je la suppliais toujours, et elle, elle souriait, elle me résistait mais je sentais bien que je finissais par la tenter. Elle me disait qu'elle avait des travaux à corriger, que déjà ce voyage, au beau milieu du trimestre, était une folie. Oh habitudes! Oh vie bourgeoise! Le Christ mourrait-il aujourd'hui que je crois que personne n'aurait le temps d'aller le voir. Mais Marie-Andrée n'était pas si ancrée dans la réalité qu'elle refusât de voir ce que je lui proposais. À la fin de mes supplications, elle m'a dit qu'elle penserait à ma proposition et qu'elle s'informerait le lendemain pour savoir si elle pouvait reporter la date de son retour. Je lui ai fait remarquer que c'est ce que Fabrice avait fait avant elle. « On verra, m'a-t-elle dit. Je n'avais vraiment pas prévu ça », et dans cette dernière phrase il y avait déjà l'aveu contenu que ce serait oui.

Après quelque temps d'un amour presque déjà consommé (j'avais vu les seins de Marie-Andrée), nous sommes retournés à la fête. Malgré l'heure avancée (il était peut-être deux heures), personne ne montrait de signes de fatigue et nous étions encore au cœur de la fête. Personne n'était fatigué mais tout le monde était chaud. Ulf est venu à moi. « Hé! Jérôme! m'a-t-il dit. Comment ça va? » C'était la seule phrase qu'il savait en français. Nous avons parlé de sa thèse quelque temps, mais il était difficile dans notre état d'être logique. Il m'a parlé de la Suède. J'ai eu l'impression que le pays ressemblait



beaucoup au Québec : c'était un modèle de progressisme où les femmes dominaient, m'a dit Ulf. J'ai d'abord voulu lui présenter Marie-Andrée en oubliant qu'il la connaissait et même que c'était lui qui me l'avait fait rencontrer. Il a constaté que nous étions maintenant ensemble. J'aurais aimé parler davantage à Ulf mais la soirée ne prêtait à aucune conversation soutenue. J'ai dit à Ulf qu'il faudrait que nous nous revoyions le lendemain mais il m'a appris qu'il partait pour le Chiapas en après-midi. Quel dommage! En d'autres circonstances j'aurais mieux connu Ulf.

Il fallait aussi aller voir Fabrice. Je ne m'en rendais pas bien compte : je fêtais avec lui pour la dernière fois. Il avait bu énormément, comme d'habitude. Quand je l'ai retrouvé vers deux heures, il était avec une petite Mexicaine, plutôt jolie je dois dire. C'était la sœur du garçon qui travaillait au bar. Fabrice flirtait avec elle; elle avait l'air naïve et chaude; elle correspondait à l'idée qu'on se fait souvent de la petite latina. Fabrice m'a accueilli avec une grande joie. Il a constaté que j'étais désormais avec Marie-Andrée. Nous avons échangé un regard complice : il savait que c'était ce que j'attendais de la soirée. Fabrice a voulu m'obliger à aller lui rendre visite à Marseille dans l'état où il était. Et il proposait à Marie-Andrée de m'accompagner. Je lui ai dit qu'il devrait aussi venir à Montréal, encore que je doute qu'il s'y plaise. Lui m'avait déjà dit qu'il me présenterait en France à toutes les filles que je voudrais. Je me suis étonné hier soir que nous ayons été amis depuis Oaxaca. N'étions-nous pas après tout très différents? Fabrice a cinq ans de moins que moi. Rien n'est plus éloigné de ma vie à Montréal que la vie qu'il mène à Marseille. Et pourtant nous nous sommes entendus... Évidemment, il fallait les circonstances : si je l'avais vu à Marseille, je ne doute pas que je ne l'aurais jamais connu. Sans Fabrice, qu'aurait été mon séjour?

\*

J'ai pensé aujourd'hui, quand j'ai vu Fabrice nous dire adieu pour entrer dans le secteur de l'aéroport réservé aux passagers, à ce que notre amitié deviendrait. Irai-je un jour voir Fabrice? Nous écrivons-nous régulièrement? Si j'en crois ce qui est arrivé avec les autres personnes que j'ai connues ici, non. Est-ce que Fabrice ne redeviendra pas assez vite un étranger, comme le sont redevenues déjà Brigitte, Kate? Mais cela serait-il si grave? Fabrice ne m'a-t-il pas déjà assez influencé? Est-ce que je ne le contiens pas maintenant pour toujours? Je crois que quoi qu'il arrive, je ne l'oublierai jamais.

La fête s'est terminée vers trois heures, moins par extinction naturelle que parce que le bar a fermé. Fabrice et moi sommes revenus une dernière fois à pied à l'hôtel. Une dernière fois nous avons mis nos vies en jeu.

Nous nous sommes levés tard ce matin. Fabrice partait en milieu d'après-midi. Nous avons quitté définitivement l'hôtel à midi (je suis allé m'installer à l'auberge de Marie-Andrée), nous sommes allés déjeuner, puis en métro à l'aéroport Benito-Juarez. Il est situé presque en plein centre de la ville. « Eh bien, c'est ici que ça se termine. J'ai été très heureux de faire ta connaissance », ai-je dit assez banalement à Fabrice. Nous ne savions pas comment nous dire adieu. Nos cultures sont si incertaines. Fallait-il nous embrasser? C'est en tout cas ce que j'ai fait, gauchement il est vrai. Fabrice m'a rappelé ce qu'il m'avait dit la veille, d'aller le voir à Marseille. Nous avons échangé nos adresses. Curieusement, j'avais peu à dire. Nous nous étions déjà parlé la veille. Je lui ai souhaité bonne chance avec Émilie; il m'a dit que c'était déjà dans la poche. Je lui ai

demandé qu'il m'informe au sujet de Lena et, peut-être, par là, de Brigitte. Je l'ai taquiné sur Alexandre Jardin, lui promettant que je le lirais. Il m'a promis de lire Tite-Live (qu'il m'a vu lire l'autre fois). « Un jeune homme aussi énergique que toi, ai-je dit, ne peut qu'apprécier l'histoire romaine. » Il a ri mais c'était vrai. Fabrice, en d'autres temps, aurait été un valeureux guerrier, ou un Catilina. J'ai voulu lui dire à la fin toute ma gratitude, que sa joie et son énergie étaient rares dans le monde actuel et que je comptais bien m'en inspirer. Ce furent mes dernières paroles. Nous nous sommes salués, et il est disparu.

\*

Ça y est : Fabrice n'est plus là. Je ne cacherai pas qu'il y a un vide. Nous avons passé les derniers temps continuellement ensemble. Ce soir où j'écris, il n'est plus là pour, si je puis dire, me permettre d'écrire en me rappelant que je ne suis pas seul. Je ne saurais plus être absolument seul. Heureusement, il y a Marie-Andrée. Nous avons pris deux lits l'un à côté de l'autre dans le dortoir, qui à mon grand bonheur est mixte. N'est-ce pas un tout nouveau voyage qui s'amorce avec elle? Mon accent a changé depuis que je suis avec elle. Je suis redevenu d'une certaine façon le Québécois que j'étais avant de partir; d'une autre façon, je suis plus différent encore qu'avec Fabrice. Geneviève doit partir demain. Aux Français, il reste deux jours. Ulf est parti cet après-midi. Je ne sais pas où sont Peter et Menke. Pour tout le monde, l'heure est aux départs après la fête.

Marie-Andrée m'a dit qu'elle avait appelé la compagnie d'avions et qu'elle pouvait partir trois jours plus tard. Pour aller à Cancun, nous pourrions prendre l'autocar,

moins cher que l'avion. Marie-Andrée a accepté. Elle a dit : « Mais c'est parce que c'est toi », en souriant. Cette remarque m'a rempli de joie; je l'ai embrassée. J'ai rappelé Michel ce soir même pour lui dire que je partais demain et que je serais accompagné d'une jeune et jolie personne. Ça ne lui posait pas de problèmes; il m'a laissé entendre qu'il s'ennuyait un peu à la station balnéaire. Nous sommes allés nous informer de l'horaire des départs pour demain. Nous avons vu qu'il y avait un car qui partait en matinée pour Palenque, d'où, nous a-t-on dit, il était possible de repartir pour Cancun. Il valait mieux couper le trajet en deux puisque entre Mexico et Cancun il faut compter vingt-quatre heures. Marie-Andrée a été effrayée en entendant cela. J'ai voulu la rassurer en lui laissant entendre que la route devait être belle et variée et qu'il nous serait possible à Palenque d'aller visiter un célèbre site de ruines mayas. Marie-Andrée s'est laissé prendre à la magie du car et de l'aventure. Elle a paru soudainement gagnée à toutes mes folies.

Nous allons donc partir demain matin. Oh! joie du départ! encore! Tous ces départs ne sont pas vains, je veux le croire.

25 février

Je me retrouve à nouveau dans mon élément après un temps à Mexico employé à cueillir une fille. Comment ne pas voir ce qu'il y a de marin à errer dans les terres étendues de l'Amérique? Au Mexique, à bord d'un car, l'impression est plus forte encore d'être sur une étendue étrangère, mystérieuse et hostile, parce qu'entre les villes souvent la nature est restée vierge. Sur certaines routes, on rapporte que des bandits se cachent

dans les montagnes et viennent la nuit tombée dévaliser les autocars. Ne sont-ils pas semblables à des pirates? Paradoxalement, le port est pour moi le bout de la terre, là où la mer commence. Ma destination est Cancun. Je navigue sur une mer terrestre et intérieure. Quel est le continent, quelle est l'Amérique que je trouverai au bout de la terre américaine? Je ne sais. Mais l'eau m'attire encore puissamment. Je vais à Cancun et on dirait que je l'ignore; je ne pense qu'à la grande étendue d'eau et à Marie-Andrée.

Nous sommes passés à travers une suite interminable de bidonvilles pour sortir de Mexico et gagner le large si je puis dire. Je ne les avais pas remarqués à mon arrivée dans la ville, alors je dormais. Je me souviens, j'avais même des rêveries érotiques. Ainsi, toute une humanité vit pauvrement. Comment vit l'homme que j'ai aperçu, qui transportait des briques? À tous égards il est le descendant des esclaves de l'Antiquité. Que pense-t-il? Quels sont ses bonheurs, ses peines? Quelle est sa sensibilité? Je ne sais. Cette classe ne parle pas. Est-il malheureux? Je sais trop qu'au-delà d'un certain seuil où les besoins vitaux sont comblés, le bonheur est quelque chose d'insaisissable qu'on trouvera aussi bien dans un bidonville que dans une villa des hauteurs de Los Angeles. Les habitations des bidonvilles étaient faites de bois, de briques, les rues étaient de terre; le tout était sans harmonie. Au-dessus des habitations, on voyait de-ci, de-là des annonces de Coca-Cola, de rhum ou de Corona, montrant aux automobilistes le rêve, motivation pour le travail, promesse illusoire de bonheur. L'étape après le bidonville, n'était-ce pas de rouler sur l'autoroute en contemplant les panneaux, de faire partie de la nouvelle classe des esclaves-consommateurs? À tout compter, la pauvreté honnête et crue du bidonville, pour autant qu'elle ne s'accompagne pas de trop de souffrances physiques, ne vaut-elle pas mieux encore que l'hypnose consumériste?

Heureusement, nous eûmes bientôt quitté la ville pour ondoyer dans les plateaux de la Sierra Madre. Les paysages sont solaires, arides, magnifiques. Il se dégage d'eux je ne sais quelle parole minérale, à quoi on ne sent plus le besoin de rien ajouter. On dirait qu'ils ont été dévastés avant la venue de l'homme par une force démiurgique. Ils ont quelque chose de lunaire et de lumineux à la fois. Il paraît d'ailleurs que le golfe du Mexique a été creusé par un énorme météore. Marie-Andrée est charmée par ce qu'elle voit. Elle me remercie de lui avoir fait découvrir ce qu'elle n'aurait pas connu si elle était restée dans la grisaille de Mexico. Tant de choses insoupçonnées qui sont pourtant à proximité de nous! Ne suffit-il pas quelquefois d'un autre regard?

Nous devrions arriver à Palenque vers les quatre ou cinq heures. Marie-Andrée et moi avons pu nous asseoir l'un à côté de l'autre dans le car qui est bondé. Je me réjouis que le car soit cette fois trop vétuste pour qu'on nous fasse passer un film. Tant je préfère le silence aux dialogues de je ne sais quel navet.

Il est bon d'être avec Marie-Andrée. Les débuts de l'amour sont ce qu'il y a de mieux. On découvre le corps de l'autre, ses réactions. Comme l'inconnu nous fascine! Je pense à la nuit que je passerai à Palenque avec Marie-Andrée, sans doute. Une excitation m'anime pendant que j'écris ces lignes. Oh départs! Oh promesses! Est-ce cela le bonheur et l'amour? Je ne me suis jamais senti aussi bien en tout cas depuis que je suis parti du Québec. Marie-Andrée non plus je pense ne s'attendait pas à un tel voyage. Elle m'a fait remarquer tout à l'heure : Comme elle se sent loin du trimestre, de la grisaille de février!

\*

Quelques heures ont passé. Nous roulons toujours en direction de Palenque. Marie-Andrée a un guide que j'ai consulté. J'y ai trouvé quelques informations sur Palenque, ville assez artificielle, construite pour abriter les voyageurs venus visiter les ruines de l'ancienne cité maya. J'ai identifié un hôtel non loin de la gare où nous pourrions nous établir.

Nous avons changé de paysage. Nous ne sommes plus dans la Sierre Madre. Nous avons atteint, je crois, la forêt équatoriale, nous sommes près de la côte. Des deux côtés de la route ce sont maintenant de grands champs qui semblent très fertiles. Le ciel a aussi changé : ce n'est plus le ciel bleu des montagnes, mais un ciel blanchi par l'humidité, où le soleil filtre néanmoins. Il n'est pas possible de savoir s'il fait chaud dehors, le car étant malgré sa vétusté climatisé fort efficacement. Marie-Andrée, délicate, s'est même mis un gros chandail de laine parce qu'elle avait froid.

Elle m'a parlé de la vie qu'elle mène à Québec. Ce n'est que tout récemment, m'a-t-elle appris, qu'elle a renoncé aux bars, quand elle a craint d'y rencontrer de ses étudiants. Maintenant, m'a-t-elle dit, elle est plus sage. Elle va prendre des cafés le samedi au Café Krieghoff de la rue Cartier, établissement bien connu paraît-il de la Vieille Capitale. Elle mène « une vie de sauvageonne », ce sont ses mots. Elle m'a dit qu'elle avait appris à être seule. Une ou deux bonnes amies, tout au plus. Néanmoins je vois que perce chez elle le désir d'une vie plus trépidante. Il lui arrive de s'ennuyer. Comment ne la comprendrais-je pas? Moi-même n'ai-je pas été d'abord subjugué par Fabrice? La vérité est que nous n'avons pas choisi notre ourserie. Ma sévérité n'est pas de moi. Notre ennui vient d'un monde où nous n'avons pas notre place, un monde

bruyant, les discothèques, ai-je essayé d'expliquer à Marie-Andrée. Les gens ne veulent pas des penseurs ni des vrais artistes. Pire que la haine, il y a l'indifférence et le refus de considérer. Et il y a aussi le malentendu venant de ce que de faux artistes et de faux penseurs occupent toute la place, permettant de masquer la béance du trou. « C'est la "culture populaire" qui a tout faussé! » ai-je lancé un peu nerveusement.

J'ai avoué à Marie-Andrée que souvent dans ma vie et même durant ce voyage j'ai été tenté de renoncer à tout, à la littérature, à l'« œuvre » si difficile à faire, à l'obscurité. Adolescent, j'étais promis aux meilleures places si je m'en donnais la peine. Et je n'ai rien fait; j'ai étudié la littérature, j'ai marché dans la ville ou dans la forêt, sans jamais me préoccuper de plaire. *Pour quoi tout cela, finalement?* Le jeu en valait-il la chandelle? Mais c'est une fausse question : je n'avais pas d'autre choix. Sans doute je n'aurais jamais pu entrer aux HEC ou à la faculté de droit, car je ne crois pas assez à la vie qu'on nous propose! « On ne peut pas renoncer à soi-même », ai-je dit à Marie-Andrée. « Je sais, a-t-elle répondu, c'est une fatalité : la littérature nous éloigne... » Oui, il y a ce soleil là-haut qui ne dit rien, mais dont on pressent quand même un secret rayonnement; et il y a la mer là-bas qui nous attend, immense...

Pendant que nous parlons dans le car, je touche sans cesse Marie-Andrée, sa taille si fine, sa peau hydratée. Sa douceur me fait un tel bien! Avec elle, combien passe plus vite le trajet! Combien sont atténuées les peines quand on a à côté de soi un être de satin! J'ai remarqué que Marie-Andrée était un peu coquette, ce qui n'est pas sans me plaire. En elle luttent sans cesse deux personnes : la lectrice, le professeur, et la femme encore toute jeune, désireuse de plaire et d'avoir du plaisir. Heureusement Marie-Andrée concilie le plus souvent les deux aspects. Nous nous sommes beaucoup embrassés. Les



Mexicains nous observent; ils nous sont sympathiques. Peut-être pensent-ils que nous sommes en voyage de noces.

\*

Trois autres heures ont passé. Nous ne devrions plus être loin de Palenque. Nous nous sommes arrêtés quelques instants il y a une heure, pour manger. Dehors c'est maintenant la jungle. Quelle humidité quand je suis sorti! C'était écrasant, très différent de la chaleur de Mexico ou de Oaxaca. Une moiteur a tout de suite mouillé ma chemise. Le sol est plat, nous sommes au niveau de la mer. C'est ici, paraît-il, le pays de ce qu'il y a encore d'authentiquement indien au Mexique. Nous sommes à quelques kilomètres du Chiapas.

Marie-Andrée est lasse d'être assise. Ce n'est pas une nature endurente comme moi. « J'ai hâte d'arriver », m'a-t-elle dit il y a quelques instants. Maintenant elle lit et moi je griffonne mon journal. Cela la fait bien rire, la manie que j'ai de tout noter, à tout moment. Elle voudrait lire mais je le lui refuse. Je n'écrirais pas la même chose si je savais que quelqu'un me lira. Ces notes sont pour moi seul. Après seulement, je verrai ce que je pourrai en faire. Je suis à mes deux amours, Marie-Andrée et l'écriture.

Mais je crois que ça y est : nous touchons enfin à Palenque.

26 février

J'ai parlé de la chaleur moite : ce n'était rien comparé à celle de Palenque, où l'humidité était telle qu'on pouvait presque la palper. Il devait être quatre heures : nous sommes descendus dans un bain de soleil. Nous étions au cœur de la jungle si j'en croyais la végétation abondante et les grands arbres présents même dans la ville, moins pour embellir que, aurait-on dit, comme si l'on n'avait pas été capable de les extirper entièrement. J'ai eu l'impression d'un poste d'observation dans un endroit reculé : seule la rue principale était pavée. Les constructions, mis à part quelques édifices hauts et modernes, paraissent dater d'hier et être provisoires.

Nous avons repéré un hôtel, dans la rue principale à quelques minutes de la gare. Nous avons porté nos gros sacs – dans la rue principale, occupée par des boutiques s'étendant souvent au trottoir. Il a fallu nous frayer un chemin, par un temps si accablant, parmi les piétons. Cela rappelait le marché de Mexico. Les commerçants nous harcelaient. Ils voulaient que nous achetions leur nourriture ou leurs appareils électroniques, abondants au cœur de la jungle. Il y avait des téléphones portables, des jeux vidéo, des chaînes stéréo : j'ignorais d'où tout cela provenait. Tout était sale et paraissait de piètre qualité, tant la marchandise que la devanture des commerces. J'ai espéré que notre hôtel soit différent.

Hélas! c'était un des édifices modernes plus hauts que les autres constructions que j'avais aperçus de la gare routière, mais pour paraître plus solide, il était évident qu'il n'était guère entretenu et qu'il avait déjà beaucoup vieilli. C'était un immeuble de cinq ou six étages faits en briques blanches, dans les années quatre-vingt peut-être. Il aurait

pu rappeler un vieil Holiday Inn s'il avait été repeint. Il me semble que ç'avait d'abord été là le projet, de faire un hôtel luxueux (toutes les chambres avaient un balcon, l'hôtel était au « centre-ville »), visiblement abandonné depuis. Marie-Andrée et moi nous sommes regardés. Valait-il la peine de chercher un autre hôtel? Ne demeurant à Palenque qu'une nuit, devions-nous chercher autre chose qu'un lit? Nous sommes entrés. Nous sommes passés à côté d'un groupe de voyageurs, qui fumaient des cigarettes, sur un banc. Sans eux, nous aurions pu croire que l'hôtel n'était pas habité. On ne saurait imaginer un hall d'hôtel plus nu : aucun meuble, de peur sans doute de se les faire voler, il n'y avait même pas de réceptionniste. Nous sommes allés interroger les gens dehors : ils nous ont dit de sonner. Finalement, une femme est arrivée. C'était sans doute la seule employée. Habillée comme elle était, je l'aurais prise pour une femme de chambre, mais il paraît qu'elle s'occupe de tout. C'est elle qui nous a loué la chambre : on ne pouvait espérer un prix plus modique.

Quelle chambre, par contre! Il y avait un grand ventilateur qui fouettait l'air de toute sa force quand nous y sommes entrés. J'ai cru qu'il allait bientôt s'arracher au plafond et fracasser la vitre de la fenêtre, car il tournait en diagonale. Il y avait quelque chose d'absurde à ce qu'il tourne si vite, dans le climat si moite où tout le monde allait au ralenti. Surtout, je pensais à l'absurdité qu'il ait tourné si longtemps pour personne. Le dernier occupant de la chambre avait dû le laisser tourner en s'en allant. En effet, la femme de chambre nous a dit qu'elle devait préparer la chambre pour nous. Au fond de la chambre, au-dessus du lit, j'ai distingué plus tard un tableau tout jauni. Il contrastait avec le reste de la chambre, sans aucune décoration, où les murs avaient été peints en blanc. Nous étions mal préparés à distinguer ses subtilités. Il paraissait que c'était un

tableau du début du siècle. Des vivants y côtoyaient des morts dans une facture naïve rappelant Frida Kahlo. Un Christ sanguinolent était à l'arrière-plan, comme oublié de tous les autres personnages.

Quand la chambre fut faite, Marie-Andrée et moi avons pris une douche, évidemment nécessaire mais dont le bénéfice a été de courte durée. Nous nous sommes étendus sur le lit, puisque fatigués nous venions de passer dix heures immobiles dans le car. Comment n'aurions-nous pas été tentés de faire l'amour? Oui, c'est à Palenque que pour la première fois j'ai aimé Marie-Andrée. Du coup nous avons tout oublié, le ventilateur qui vacillait, la moiteur accablante (à vrai dire, elle ajoutait à notre amour, en lui donnant je ne sais quoi d'africain et de tribal), le fait que nous étions au cœur d'une jungle à peine débroussaillée. Quelle émotion de voir pour la première fois le corps nu d'une femme! Qui se fatiguerait d'une telle vision? Marie-Andrée était là dans toute son éclatante blancheur, son corps était comme un halo de lumière. C'est si émouvant, la vulnérabilité du corps nu d'une femme!

Jusqu'ici, nous avons consommé des bouts de notre amour. Maintenant il était possible d'en jouir à volonté. Notre situation dans la chambre m'a paru vraiment merveilleuse. J'ai découvert une Marie-Andrée passionnée, réceptive, douce. Au contraire de Véronique, il n'y avait rien en elle de déréglé ou de fou, elle jouissait « sainement » si je peux dire. Cette première étreinte a été merveilleuse. Elle nous a laissés en sueur. J'ai senti, pendant que Marie-Andrée prenait une autre douche, le bonheur qu'il y avait à me trouver ici, au cœur de la jungle, quasiment isolé du monde, avec Marie-Andrée. N'étais-je pas déjà infiniment plus près de l'état de recueillement et de joie sereine auquel j'avais voulu atteindre en venant au Mexique? Ne le touchais-je

pas déjà un peu, ce bonheur qui précède l'œuvre? Dans mon union si intime avec Marie-Andrée, je voudrais dire qu'il y avait enfin l'espace pour la sainte solitude! J'ai eu envie d'écrire après avoir aimé Marie-Andrée, je veux dire sérieusement, mais j'ai encore tout reporté à plus tard. Et pourtant je sens que le travail n'est plus loin et qu'il devient possible. Je ferai une autre œuvre finalement. Oh! il faudra qu'elle soit bien différente de *L'Âme d'un homme* et qu'elle montre la vérité, qui est la grâce, après l'interminable errance. Mais n'en ai-je pas déjà toutes les prémisses dans mon journal? Il n'y a plus longtemps avant que je ne me mette à écrire.

Marie-Andrée est ressortie de la douche. Ses cheveux mouillés m'attendrissaient, et son grand corps délicat, dont on voyait aux extrémités les os poindre un peu plus qu'il n'aurait fallu. Il n'était couvert que par une serviette. J'ai demandé à Marie-Andrée si elle n'avait pas une cigarette, tant je tenais à fêter le moment de joie que nous venions d'avoir. Je suis sorti sur le balcon. C'était bien la jungle tout autour. Le soleil commençait à décliner mais il faisait encore une chaleur étouffante. Le soleil descendait dans une mer d'arbres. J'ai demandé à Marie-Andrée quelques instants pour écrire ceci. Elle souriait. Ai-je bien entendu, qu'elle m'aime?

\*

Le soir, nous sommes sortis voir Palenque. Nous n'avons pas tardé à nous rendre compte qu'au-delà de la rue principale il y a peu de choses. L'autre endroit digne d'intérêt était le zocalo. Il avait été fait dans le même mauvais goût que toute la ville, et qui semble avoir été celui de toute une époque. Il est entièrement bétonné. Du « socle »

à proprement parler, les bancs sont vert lime, peut-être pour rappeler la jungle environnante. Quelques arbres ont poussé je ne sais comment au travers du béton. Pourtant le zocalo était animé. Un orchestre jouait. Des couples de Mexicains dans la quarantaine dansaient sur des airs folkloriques. Ils n'étaient pas si beaux mais ils étaient joyeux. Il y avait quelque chose de profondément humain à les voir s'amuser ainsi au cœur de la jungle, sur le béton. J'ai pensé que nos parents avaient eu eux aussi leurs traditions, mais que, moins chanceux que les Mexicains, ils les avaient perdues. Aujourd'hui, ils allaient dans des bars affreux de la banlieue pour soigner leur misère sexuelle.

Au zocalo, nous avons rencontré à notre grande surprise un Québécois. C'est heureux qu'il soit venu nous parler car autrement nous ne l'aurions jamais reconnu. Il était assis sur le sol, il avait de longs cheveux épais; il n'avait pas dû se raser depuis quelques jours. Il vendait des chandails de laine comme il s'en vend partout au Mexique et qui sont confectionnés par des Indiens. « Québec? » nous a-t-il demandé, et nous lui répondant que oui il nous a serré la pince. Il s'appelle Pierre. Il voyage seul. Il vient de la Côte-Nord. Comme il n'a plus d'argent, il a eu l'idée de rapporter quelques chandails du Guatemala, et de les revendre au Mexique. Il semble s'être fait accepter des autres vendeurs, tous des Indiens. Il a échangé avec eux quelques mots et ils nous ont souri de loin; il venait de leur apprendre qu'il avait rencontré des gens de son pays. « Tu parles espagnol? » ai-je demandé un peu bêtement. Il nous a dit qu'il l'avait appris en chemin, « sur le tas ». Il a voulu nous montrer des photos de son voyage. On le voyait dans les forêts, dans les montagnes, en compagnie d'Indiens, de Mexicains, de Guatémaltèques. Il n'avait pas voulu rencontrer de touristes. « Pourquoi je serais parti tout seul si c'est ça

que j'avais voulu? » a-t-il demandé. Il avait un accent très fort mais qui n'était pas sans charme : ce n'était pas l'accent de Montréal-Est. Il nous a présenté aux Indiens. J'étais quelque peu mal à l'aise, mais ils nous étaient sympathiques. Pierre est ici depuis l'automne; il compte retourner au Québec en juin. Il ne travaille pas l'hiver. Il a une compagnie qui organise des expéditions en kayak dans le golfe du Saint-Laurent. Il a, me semble-t-il, tout du coureur des bois. Y avait-il rien de plus québécois que lui, avec son langage haut en couleurs, et parlant toutes les langues, le français, l'anglais, l'espagnol, peut-être même un peu des dialectes indiens? Il a la peau tannée par le soleil. Il se dégage de lui je ne sais quelle énergie sauvage, plus virile peut-être que celle qui émanait de Fabrice. C'est un rustre noble. Ainsi, après tant de catastrophes, il s'était transmis jusqu'à nous un représentant des premiers temps de l'Empire français d'Amérique, quand les Canadiens n'étaient pas encore un peuple triste et inoffensif, mais qu'ils parcouraient toute l'Amérique, amis des Indiens. D'ailleurs moi-même, ai-je pensé, n'y avait-il pas encore en moi du coureur des bois, oh! bien sûr, d'une façon défigurée, pour que j'aie eu envie de partir seul au milieu de l'hiver, en autocar, à la recherche de je ne sais quoi? Les Québécois ne sont pas comme les autres voyageurs.

Nous avons dû quitter Pierre à un moment. Il se faisait tard; nous nous endormions. Je lui ai acheté un chandail. Je lui ai souhaité bonne chance pour le reste de son voyage. J'ai pris quelques informations auprès de lui au sujet des ruines de Palenque que nous irons, Marie-Andrée et moi, visiter demain.

27 février

Il fallait prendre une navette. Le site se trouve dans la jungle, à quelques kilomètres de la ville. Une route de terre relie les deux endroits, le long de laquelle nous avons aperçu de nombreux campings abritant leur lot de hippies et où il est, paraît-il, très facile de se procurer différentes drogues du pays, comme les champignons magiques et peut-être même le peyotl. De ce que nous voyions de la route, les campings paraissaient grands et peuplés. Une autre fois je suis donc passé à côté du lieu où « ça se passe » pour préférer un endroit insignifiant, à proximité de la gare. Je suis voué à être un marginal. N'aurais-je pas gagné à essayer la drogue mexicaine? Combien d'écrivains ne l'ont-ils pas fait? Oh, et puis non! j'aspire à quelque chose de plus durable. Les extases qu'on a sur commande sont d'une piètre qualité. Comme mes nuits d'ivresse, qu'en serait-il resté? C'est alors qu'on croit toucher au vrai mais c'est un leurre, on s'en aperçoit ensuite amèrement. Après de telles nuits, où trouver la force de faire une œuvre longue et lucide? Quoi de plus commun que la drogue? Les drogués veulent fuir la réalité pour une réalité plus belle, alors que moi je veux m'enfoncer dans la réalité et trouver la beauté là même. Je ne supporterais pas de n'avoir pas tout mon esprit. Je n'aime pas la folie.

Si j'avais été drogué, je n'aurais pas visité les ruines de Palenque avec le même intérêt, qui m'a permis enfin de comprendre quelque chose aux civilisations précolombiennes.

C'étaient des ruines mayas, enfouies dans la jungle tropicale la plus touffue. Nous entendions des bruits en provenance de celle-ci : ce pouvait être les cris de singe ou



de je ne sais quel autre animal exotique. Marie-Andrée a eu l'idée que nous prenions un guide. Du coup le site s'est animé, il prenait un sens, je n'avais plus devant moi un assemblage aléatoire de pierres, mais un corps cohérent, laissant pressentir un autre monde invisible beaucoup plus vaste. C'était la civilisation maya pieuse que j'entrevois, dont la dépouille ressuscitait grâce au récit du guide. Un peuple avait vécu à Palenque, connaissant bien avant la venue de l'homme blanc des déchirements, des catastrophes et des réussites. Quelle vie différente de la nôtre avaient connue les Mayas! Pour eux, les dieux étaient tout. Le centre du monde était Palenque. Je me suis essayé à considérer les environs selon leur point de vue. Ce que je voyais à l'horizon, quand au sommet d'une pyramide je m'élevais au-dessus de la forêt, c'était l'inconnu, un monde sans contours définis. Le monde alors était tout enchanté : ils n'avaient pas fait table rase de toutes les illusions! Des guerres, comme chez les anciens Romains, pouvaient être décidées ou arrêtées par un certain augure. Les peines, les sacrifices avaient quelque chose pour nous de terrifiant. Il y a un grand puits à l'extrémité du site où on jetait régulièrement des victimes, en expiation de certaines fautes, quand il y avait des sécheresses. On leur fracassait le crâne. Contrairement à ce que faisaient les Aztèques, on n'allait pas jusqu'à leur arracher le cœur tandis qu'il battait encore et à tuer lors d'une cérémonie mille, peut-être même dix mille personnes. Les Mayas, nous a dit le guide, étaient d'une façon générale plus doux que les Aztèques, qu'ils percevaient comme des barbares du Nord, sortes de Huns américains.

Il y avait donc eu ici un monde, se suffisant à lui-même, et qui si ce n'avait été de l'homme blanc aurait continué à évoluer d'une manière originale et imprévisible. Qu'aurait-il pu encore se produire? L'histoire est impossible à deviner. Les Mayas ou un

autre peuple américain n'aurait-il pas pu imposer une hégémonie, tout d'abord au Mexique, ensuite en débordant dans les deux Amériques? Ou ce monde se serait-il assoupi pour trois mille ans comme la Chine, après une période d'expansion brillante? Déjà avant la venue de l'homme blanc, nous a dit le guide, les Mayas étaient en déclin. Certaines de leurs villes étaient déjà mortes. Fallait-il absolument que ce soit les Européens qui triomphent? Oh, il y a tant de possibles! Pourquoi donc le monde actuel me paraît-il fatalement entraîné dans une direction?

Après quelques heures de visite, nous sommes ressortis du site. À l'inverse de celles de Teotihuacan, les ruines de Palenque avaient attiré toute mon attention, parce qu'enfin j'avais le texte accompagnant les images. Marie-Andrée et moi sommes repartis songeurs, après avoir salué le guide, un petit Mexicain dans la quarantaine, gras et bavard. J'ai pensé sur le chemin du retour, en repassant le long des campings pour voyageurs granos, que le monde maya pourtant était bien mort aujourd'hui. Il avait eu beau me séduire, il était impossible pour toujours d'y retourner. Il fallait s'inspirer de ce monde plus noble, mais pour faire autre chose. Ce monde, en tant que montrant d'autres possibles, comme une leçon plus que comme un exemple. On ne peut sortir de l'Occident, il faut en prendre son parti. Il ne faut pas refuser notre monde dans la drogue ou je ne sais quoi, en allant s'établir dans des campings retirés, mais le changer lui-même. Il faut vouloir se retirer, mais non pas fuir pour toujours. L'Être ne se retrouvera jamais qu'au cœur du monde le plus superficiel.

J'éprouvais un grand bonheur à avoir Marie-Andrée près de moi. Elle avait aimé la visite, elle était intelligente. On ne peut pas être seul sans doute, ou plutôt pour l'être il ne faut pas l'être complètement.

\*

Nous avons repris le car à six heures. Nous filons désormais vers notre destination finale; Palenque n'aura été qu'un intermède, un poste d'où j'ai pu contempler la jungle, avant d'arriver devant l'Océan. Il fait nuit, à nouveau. Le car glisse. Aller plus loin, encore, mais enfin je vois que cela a un terme. Je vais atteindre le bout de la terre, du pays que je m'étais proposé de découvrir. Où irais-je ensuite? Cancun sera ma dernière étape. N'y serai-je pas déjà revenu dans une Amérique que je connais mieux? À vrai dire, je suis bien mieux depuis que je suis avec Marie-Andrée. Je n'envisage plus de m'étaler éternellement, mais enfin de me fixer et de me mettre à travailler. Mon lieu n'est pas ailleurs qu'au Québec, dans une chambre. Il m'a fallu un voyage pour m'en assurer. Il me faudra ramasser mes notes, les trier, en éliminer, pour en tirer quelque chose, l'« œuvre » espérée de mon voyage si l'on veut. Et après? Ah! Après ce seront des œuvres toujours meilleures, toujours plus profondes et plus pures, car j'ai compris le secret de l'art à force de m'en détourner. Il y a ce monde mais derrière lui il y a l'esprit, beaucoup plus vrai et sans lequel à vrai dire le monde concret n'est rien. C'est lui qui l'illumine, c'est lui qui nous le fait voir même! Le monde sans texte n'est pas; Dieu s'est révélé jadis à nous dans les Écritures.

Le car file. La situation ressemble fort à celle de mon arrivée à Oaxaca. Des Mexicains ronflent. Nous ne voyons rien. Je parie que tout à l'heure le chauffeur s'arrêtera pour prendre un repas ou se faire remplacer. Marie-Andrée pourtant lit *À l'ombre des jeunes filles en fleur* à côté de moi, l'air de ne pas savoir que je pense à elle.

Tout à l'heure elle m'a souri; elle a hâte d'arriver à Cancun, comme elle avait hâte d'arriver à Palenque. Il n'y a que moi qui goûte les moments de transition. Il n'y en a plus pour longtemps. À huit heures demain nous devrions être arrivés. Nous rencontrerons Michel. Il y aura le soleil et la mer.

28 février

Nous sommes arrivés à Cancun. Nous étions à demi endormis quand le car a finalement stoppé. Nous avons aperçu la gare routière de Cancun, bien différente de toutes les autres gares que j'ai aperçues jusqu'ici au Mexique. Elle est moderne, neuve, elle est envahie de publicités, en anglais et en espagnol. De jolies jeunes filles s'y promènent, en tenue de vacances; des Américaines, sûrement. Oui, Cancun est une colonie américaine. Il se dégage le même optimisme irritant que j'ai senti à Teotihuacan, à la vue des touristes. Le soleil filtre dans la gare à huit heures du matin, mais il ne fait pas trop chaud parce que la gare est climatisée. Partout, ce sont des corps sains qui, pour être pressés de prendre tel car ou l'autre, n'en gardent pas moins le sourire : ne sont-ils pas en vacances? C'est l'idée que tout peut s'arranger chez les humains, qu'on viendra un jour à bout de la misère et qu'on peut éviter le tragique de l'existence humaine, qui est en filigrane. J'ai assisté à une scène d'entraide. Une jeune fille cédait sa place à un vieil homme. Oh bons sentiments! Oh naïveté! Tel était l'esprit de Cancun à mon arrivée. Plus tard dans la journée j'ai vu son versant plus lubrique, ces corps parfaits sur la plage, arrogants et avant tout amoureux d'eux-mêmes, cette demi-pornographie constante si peu satisfaisante et aseptisée.

Que nous importe d'ailleurs à nous, Marie-Andrée et moi, cet esprit? Nous sommes arrivés, nous ne nous sommes pas faits prier pour quitter la gare. Nous avons pris le premier autobus qui a passé, qui devait nous mener à la mer que nous étions impatients de voir.

L'autobus allait sur le boulevard Kukulkan, principale artère de Cancun, qui longe la côte où sont établis tous les grands hôtels. Nous sommes descendus aussitôt. Tout le long du boulevard se dressent les hôtels les plus exubérants, sans qu'il n'y ait eu visiblement le moindre souci de créer un ensemble. C'est semblable à Las Vegas, pour ce que j'en sais. Un hôtel est inspiré de l'architecture maya. C'est une grande pyramide dans laquelle il y avait des milliers de chambres. Quelques pyramides plus petites se trouvent à côté, en plus d'un terrain de golf. Il y a un autre complexe qui ressemble à une ruche. Un autre s'est visiblement inspiré de la Grèce puisqu'il est fait de nombreuses habitations carrées, toutes blanches. Tout cela se côtoie. On a un aperçu de différentes civilisations, sans pour autant, je n'en doute pas, que les techniques de construction aient été si différentes et que les chambres soient si particulières. Il y a là quelque chose d'évidemment faux, d'autant que nous voyions bien les noms des hôtels; ce sont toutes des chaînes américaines : Ritz, Marriott, Holiday Inn, Hilton, d'autres moins connues mais dans le même goût (fussent-elles françaises, espagnoles, canadiennes...). Les hôtels se dressent sous un ciel sans nuages. Ils expriment la vulgarité du monde démocratique et son ouverture évidente à toutes les traditions, pour autant qu'elles servent au commerce. J'ai trouvé déplorable que le nom du principal boulevard de Cancun ait été celui de Kukulkan, grand chef guerrier autrefois. Y a-t-il là un hommage?

Et puis nous l'avons vue... C'est la mer. Elle s'est livrée soudain à nous, quand nous sommes passés de l'autre côté des hôtels. C'est la baie de Cancun. La mer est turquoise, les vagues ne sont pas très fortes. À l'heure qu'il était, la plage était presque déserte. Elle est d'un sable blanc et fin. Marie-Andrée n'a pas pu s'empêcher de dire : « Wow! » En effet c'est une vision qu'on aurait pu qualifier de paradisiaque, c'est celle que les agents de voyage nous donnent pour nous décider à partir. Un calme étonnant se fait sentir. Plus tard, en après-midi, je verrais à quoi peut ressembler Cancun quand il est animé, et combien il est opposé à ce calme quasi cosmique, à cause des vagues qui s'échouent régulièrement, comme si la mer avait respiré, et qui est le seul bruit. Au-dessus de la mer s'étend un ciel incroyablement bleu, mais qui blanchit tout au loin, où il y a des nuages très hauts qui se confondent les uns aux autres, donnant l'impression d'être la fumée d'une quelconque cheminée dans le ciel. C'est donc là que j'*arrive*, devant la mer tranquille et s'étendant à perte de vue. Elle donne vraiment l'impression d'avoir été là de tout temps. Sans qu'elle vive, je ne saurais dire pourquoi, il me semble qu'elle est animée. Sa présence est si évidente!

Marie-Andrée et moi nous sommes pris la main. Nous n'avons pas pu résister à la tentation d'aller nous tremper les pieds, à défaut de pouvoir nous baigner entièrement. L'eau est tiède. Nous nous sommes embrassés. « Regrettes-tu d'être venue? » ai-je demandé à Marie-Andrée, certain qu'elle me dirait non et voulant goûter le succès de mon audace. Et nous nous mouillons sans le vouloir, mais cela n'a pas une grande importance.

Peu à peu la plage s'est peuplée. Nous y sommes restés jusqu'à dix heures. À cette heure les clients des hôtels étaient sortis. Certains déjeunaient sur la terrasse,

d'autres s'étaient mis dès le lever en maillot et dégustaient du melon sur la plage dans des chaises pliantes. Il me fait mal d'entendre à nouveau l'anglais des Américains. Comme je préfère l'espagnol, qu'au moins je ne comprends pas et qui ne réveille pas un grand nombre de sentiments désagréables. Ça me rappelle Montréal : la langue omniprésente des conquérants, parlée par eux sans aucune gêne, à voix très haute, comme si cette langue était la seule au monde, comprise de tous. « Peuple de porcs! » me suis-je surpris à penser. Je hais la puissance anglo-saxonne qui a dressé ici tous les hôtels, contre laquelle il est impossible de combattre, qui charme toujours plus de mes compatriotes plus faibles. Je me suis habitué au Mexique. Maintenant je parle suffisamment espagnol pour me faire comprendre. Je saurais apprendre tout à fait cette langue. L'anglais n'est plus pour moi ici une langue que j'aime entendre parce que je la comprends, d'autant que je suis avec Marie-Andrée. Il me faut m'y faire : l'anglais s'immisce partout. À Montréal, comment ne pas sentir sa présence dominatrice, malgré toutes les lois que l'on peut faire! Oh français, langue faiblissante à laquelle je me raccroche comme si tu étais la clé de voûte de toute mon existence et de mes traditions!

J'ai parlé à Marie-Andrée de mon irritation. Je ne sais pas si elle partage tous mes sentiments. Il paraît qu'à Québec on vit beaucoup moins dans la haine de l'anglais, puisqu'il n'est pas présent. Québec est une ville fédéraliste, m'apprend-elle. C'est Sillery, le quartier riche, qui y donne le ton. Il a d'abord été habité par des Anglais; aujourd'hui ce sont des Québécois qui en ont pris les mœurs qui y habitent. Ils continuent leur œuvre. Oh race infâme de Québécois collaborateurs! Non, ce ne sera jamais pour me réfugier dans aucune intimité que je vais écrire. Jamais l'art n'a eu la tâche de nous divertir seulement. Un art qui n'inquiète pas, qui n'influence personne,

est-ce encore un art? L'art n'est pas un ornement; il est la vérité. Oh pâle conception! Comme si agir dans l'esprit devait ne pas avoir d'incidence dans les faits! Non, pour moi ce ne sera jamais cela, penser et écrire!

Je suis allé appeler Michel à dix heures. Je craignais de le réveiller, et puis le moment à la plage n'était pas si ennuyant. Il fallait prendre un taxi pour aller chez lui. Il habite en retrait de la côte, là où les habitations sont moins chères. Le taxi nous a menés devant un humble bungalow. Il appartient à sa grand-mère, allais-je apprendre. Michel nous attendait, assis sur une chaise de patio. Petit homme aux cheveux noirs qui porte des lunettes. Il souriait. À sa vue, on devinait que c'était un intellectuel; il avait une allure chétive et peu virile. Tels sont souvent, je l'ai remarqué, les amis d'Olivier. Nous nous sommes serrés la main. Il a fait la bise à Marie-Andrée, qui est plus grande que lui. « Entrez », nous a-t-il dit.

Le bungalow où il habite était celui, je l'ai déjà dit, de sa grand-mère, qui a passé les hivers à Cancun pendant plusieurs années, jusqu'à ce que son mari meure et qu'elle entre dans un foyer pour personnes âgées au Québec. Du coup, le bungalow est devenu vacant, il y a deux ans, et Michel a demandé à sa grand-mère si elle pouvait le lui prêter cet hiver. Michel a eu la même idée que moi; il avait droit à une année sabbatique. Il est au Mexique depuis novembre. Que fait-il ici? Il écrit, il lit, il s'amuse. Il m'a parlé d'une Mexicaine qu'il connaissait ici. Il travaille sur un livre, m'a-t-il appris, un recueil d'essais sur la culture québécoise. Il m'a expliqué qu'il avait besoin pour le faire du recul que lui donnait le Mexique.

Le bungalow se ressentait de la présence antérieure de sa grand-mère. Michel n'a vraiment investi que la chambre, où il a installé son bureau. Le reste est demeuré



inchangé depuis son arrivée, soit par fidélité à sa grand-mère, soit tout simplement par paresse de sa part. J'ai souvent remarqué le peu de goût des hommes d'esprit à aménager leur intérieur. Le bungalow est rempli de vieilles photographies datant d'une époque qui semble déjà lointaine, les années cinquante, soixante, soixante-dix même. Le monde n'était-il pas plus simple alors? Il n'y avait pas, en tout cas, de Québécois à Cancun. Les grand-parents de Michel étaient encore des gens religieux, davantage des Canadiens-français que des Québécois. La grand-mère allait encore tous les dimanches à l'église au Québec. Dieu! que nous avons changé! Et pourtant peut-être pas tant que cela...

Nous avons pris un repas le soir ensemble. Michel avait invité Conchita la Mexicaine, assez jolie. Nous avons parlé d'Olivier. Michel en a reçu quelques lettres, toujours brèves, profondément méditatives. De toute évidence, disait Michel, le Japon agit sur lui. Je me demandais si le Mexique avait agi sur lui. Il m'a répondu qu'il n'est venu ici que pour écrire. Son recueil avance, me disait-il. Cancun lui plaît parce qu'il lui semble que c'est un concentré de l'essence même du monde actuel. C'est un peu en retrait de ce monde, dans un bungalow, qu'il peut écrire. « Oui, il vaut mieux oublier les idées de retraite complète, m'a-t-il dit. S'il y a encore des moines et des écrivains demain, il faudra qu'ils écrivent à la ville, c'est-à-dire à Cancun. » Plus tard j'ai parlé avec Michel de mes idées nationalistes. Il a avoué que pour sa part il se sent très loin de cela, moins cependant après un examen approfondi que par un sentiment naturel. Mais il était séduit par mes idées – il a toujours cru pour sa part que la question nationale était chose du passé. « Il faudrait que tu m'en reparles, m'a-t-il dit. Moi je ne sais rien là-dessus. Je n'ai rien lu. » Michel est intéressant. Ses idées sur la culture québécoise et la culture en général étaient sombres. Il s'interroge sur l'avenir de la démocratie : tandis

qu'elle a gagné partout, Michel prédisait qu'elle se détruirait de l'intérieur et qu'elle deviendrait démagogie et despotisme marchand. Nous vivons, disait-il, dans l'ignorance la plus complète de ce qui se décide. Il y aurait de moins en moins de vie privée, si tant est qu'il y en ait encore.

Et moi Jérôme je regardais cela. J'ai eu l'impression d'avoir devant moi l'état du monde. Le ciel noir de Cancun, obscurci par les feux de la ville, ne laissait voir hier soir aucun Dieu. Aucune des étoiles, que j'avais pu observer pendant que nous faisons route vers ici, n'était visible. Ce n'étaient que les néons de discothèques gigantesques; nous commençons à entendre le bruit de « boum boum » de système de sons hyper-puissants, cœur dopé de la ville. C'était cela, l'humanité allait aux plaisirs. J'entendais les cris hystériques de jeunes Américaines dans la nuit qui criaient je ne sais pourquoi. J'étais devant Cancun comme devant le monde entier. Je reviendrais à Montréal et je retrouverais cet esprit. Qu'étais-je, moi, devant ce monde, écrivain, professeur, pauvre, presque seul? Il faudrait pourtant revenir dans ce monde, je le savais maintenant, tout voyage ne serait jamais que transitoire. Moi et mon art balbutiant, moi et mes lectures, voilà tout ce que j'ai. Il y aura des combats, il y aura des ravissements, il y aura des désespoirs; dans ce monde inculte haïssant la liberté et la personnalité propres, rester vivant, pensais-je, sera la chose difficile, pour saboter ce monde, pour le dérégler, écraser la démagogie, atteindre à Dieu et permettre le Silence, la Splendeur et la Vérité. Nous marchions vers Cancun, allant y faire je ne sais quoi, et je serrais la main de Marie-Andrée très fort comme si je craignais que son départ ne me laisse absolument seul. J'avais déterminé et en même temps effrayé d'avoir à affronter un tel monstre, presque seul. J'entendais une voix qui me disait d'avancer.

## LA DIFFICILE CONDITION DE L'ÉCRIVAIN QUÉBÉCOIS

Écrire assurément n'a jamais été facile. C'est à tort qu'on pleure les époques passées, sous prétexte qu'elles accueillait mieux l'art. Les poètes et les écrivains ont de tout de temps eu du mal à vivre et ont toujours été d'une façon ou d'une autre en retrait de la « bonne société ». La description même de l'écrivain est le « noir monsieur », jamais tout à fait dans le coup. On raconte par exemple que même Homère à la fin de sa vie marchait de cité en cité sans être reçu d'aucune d'elles et en étant raillé. Plus près de nous, un Balzac même ne s'est vraiment fait reconnaître qu'à sa mort et a écrit *La Comédie humaine* alors qu'il était criblé de dettes et enfermé dans sa maison de Passy en banlieue parisienne. L'Arioste s'étonnait au XVIe siècle que l'Italie si riche ne daigne pas même lui verser une pension, lui le chantre de *Roland furieux*. Mallarmé, à la fin du XIXe siècle, se plaignait encore de devoir consacrer le meilleur de son temps matinal à l'enseignement de l'anglais au secondaire; les autorités n'avaient pas cru bon de le libérer un peu pour qu'il puisse terminer *Hérodiade*. Nos plaintes d'auteurs de la modernité avancée ne recourent-elles pas souvent notre peu de goût pour l'effort? La reconnaissance, nous avons tendance à l'oublier en ce temps de très courtes échéances, ne vient-elle pas la plupart du temps qu'après la mort? N'est-elle pas la récompense d'une vie entière de labeur? Et puis, si aujourd'hui les livres paraissent dans l'indifférence, autrefois ne pouvaient-ils pas vous mener au bûcher?... Sans doute ce discours a-t-il beaucoup de vrai. C'est pourtant un peu facilement qu'on nous le sert aujourd'hui, lorsque, certes, on ne brûle plus les livres, mais qu'on ne les lit plus guère et qu'ils n'ont jamais eu aussi peu d'importance même chez les élites. Derrière notre complaisance

envers toutes les audaces, notre facilité à recevoir les transgressions, nos subventions à l'art le plus pornographique et nos éditions de Sade sur papier bible, ne se cache-t-il pas un rejet de la littérature « soft » autrement plus grave pourtant que l'énergique rejet des temps passés? Il faudrait également voir pourquoi les écrivains aujourd'hui se plaignent plus qu'avant du sort qu'on leur fait, après tout matériellement endurable : tous ces éléments ne sont-ils pas les symptômes d'une crise spirituelle autrement profonde que connaît la littérature, qui plus que la misère d'autrefois menace son existence? Voilà ce que nous chercherons à déterminer ici, en étudiant d'une part les conditions objectives de l'écriture au Québec, en cherchant ensuite à en établir les raisons essentielles.

### **Misère de la littérature**

Malgré tout ce qu'on peut dire, qui ne voudrait pas reconnaître aujourd'hui la place misérable accordée à la littérature et, dans une plus large mesure, à l'art, dans notre société québécoise, signalant dirait-on d'une façon plus criante, en l'absence ici d'aucune grande tradition artistique, une situation prévalant partout en Occident par ailleurs, et qui faisait écrire à Pascal Quignard dans *Les Ombres errantes*, prix Goncourt 2002 (à propos des lecteurs) : « Dans le coin, c'est-à-dire *in angulo*, c'est-à-dire dans l'ombre, dans le secret, ils se repassent, à l'égal des photos pornographiques, plutôt que des tracts sectaires, ou publicitaires, ou nationaux (c'est-à-dire plutôt que des billets de banque), des œuvres publiées à neuf exemplaires, ou des souvenirs de livres, ou des reprographies des livres anciens qui, parmi toutes les marchandises, ne marchandent rien du tout.<sup>1</sup> » Les résultats d'une étude récente, parus dans *Le Devoir*, indiquait, chose peu croyable,

---

<sup>1</sup> Pascal Quignard, *Les Ombres errantes*, Paris, Grasset, 2002, p. 97.

que le temps alloué à la lecture (à la seule *lecture*, donc, peut-on supposer, à la lecture essentiellement non-littéraire) au Québec au cours des dix dernières années avait encore généralement baissé, faisant dire au journaliste Stéphane Baillargeon : « Le mal s’amplifie (...); le Québec actuel (...) atteint (...) un nouveau seuil dans la fange culturelle<sup>2</sup>. » On y rapportait que 50% de gens ne lisaient jamais. Parmi les lecteurs, rares, certains ne lisaient qu’une revue. Pour une large frange de nos contemporains, il faut bien le reconnaître, la littérature *n’existe pas*. Ou quand elle existe, c’est en tant que divertissement, à mettre au même rang que le sport, l’écoute d’un film hollywoodien ou une promenade bucolique dans la nature le dimanche. N’est-ce pas d’ailleurs comme telle qu’on la promeut lors de campagnes publicitaires, seul moyen trouvé – bien pragmatique et bien petit – pour pallier son abandon, à l’égal de ces campagnes qu’on fait pour endiguer une pandémie de suicides, laquelle aurait demandé une vue des problèmes autrement large? « *Plaisir de lire* », disait il y a quelque temps une émission qui n’a pas été remplacée. C’est le slogan de la plupart des salons du livre depuis qu’ils ont lieu. La littérature n’a plus guère, comme d’ailleurs aucun art, le statut vénérable qu’elle avait autrefois et qui faisait que tout universitaire qui se respecte se devait d’avoir dans sa bibliothèque les œuvres de Racine ou de Shakespeare, non seulement de façon qu’elles lui plaisent, mais qu’elles l’instruisent. Elle n’est plus considérée généralement comme un moyen de connaissance, mais comme un loisir, dont presque tout le monde se détourne au profit de loisirs plus sophistiqués, comme la « navigation » sur Internet, tenue bizarrement par ailleurs pour valable en soi.

---

<sup>1</sup> Pascal Quignard, *Les Ombres errantes*, Paris, Grasset, 2002, p. 97.

<sup>2</sup> Stéphane Baillargeon, « Vous êtes pas tannés de ne pas lire, bande de caves! », *Le Devoir*, 6 mars 2004, « Livres », p. F1.

Dans un tel contexte, l'inculture n'est plus une honte. Même les disciplines traditionnellement liées aux lettres, comme le droit ou le journalisme, ne ressentent plus aucun besoin de se ressourcer dans les lettres, quand il ne s'agirait que d'y apprendre quelques fondements de rhétorique. Quels plaideurs, quels hommes politiques, mis à part les plus vieux à qui il ne reste plus que quelques années, tels Bernard Landry, sentent le besoin de lire les grands textes pour nourrir leur pratique? Verra-t-on un jour à nouveau un chef politique aller chercher dans Démosthène des raisons et même des formules pour convaincre la population dont il a le soin de la nécessité de la guerre, comme Churchill fit durant la Seconde Guerre mondiale? Le journalisme, jadis l'état des littérateurs ratés, auquel pour accéder il n'aurait jamais su être question d'aucune formation spécifique – on demandait seulement de savoir écrire –, le journalisme a acquis une sorte de noblesse, qui fait qu'il est aujourd'hui beaucoup mieux vu que la littérature. Le journalisme a maintenant ses écoles, desquelles l'enseignement de la littérature est exclu. Et il suffit de la lecture de quelques journaux pour s'apercevoir que la culture générale, voire même la connaissance des bases et de l'histoire de la langue, n'est pas un « pré-requis » pour y écrire. Celui qui donne son opinion toutes les semaines, par exemple, dans le premier journal gratuit prétendument dédié à la culture à Montréal, *Voix*, a-t-il lu dans sa vie beaucoup plus que deux ou trois livres? Sait-il seulement écrire? Il y a même une glorification dans l'inculture, sinon une « innocence » de l'inculture, qui a donné lieu à un texte de Jean Larose contre Pierre Foglia il y a quelques années<sup>3</sup>. Mais si dans ces professions mêmes qui étaient tributaires d'elles, les lettres déclinent, que penser du statut de la littérature pour le commun des mortels? La vérité est celle-ci : lire de la grande littérature d'une façon *désintéressée* apparaît aujourd'hui comme une singularité, au sens

---

<sup>3</sup> Jean Larose, *La Souveraineté rampante*, Montréal, Boréal, 1994.

où les physiciens emploient ce terme pour désigner quelque comportement de la matière sans commune mesure avec celui qu'elle a d'habitude.

L'éducation a emboîté le pas à ce nouvel ordre des choses. Il faut désormais attendre le cégep pour recevoir quelque enseignement de la littérature. Si le fameux « cours classique » avait bien des défauts et qu'on aurait tort dans une certaine mesure de le regretter, ne peut-on reconnaître qu'il avait le mérite de transmettre, à *une certaine frange de la population, certains textes particuliers*? Ne donnait-il pas en outre à beaucoup de ceux qui en bénéficiaient le goût d'aller en lire d'autres? C'est peut-être à tort qu'on se targue aujourd'hui d'un enseignement plus démocratique, du moins en ce qui concerne la littérature. Car c'est en priver une part non négligeable de la population québécoise pour toujours que de l'enseigner uniquement au cégep (dans trois petits cours<sup>4</sup>), puisque de nombreux jeunes auront abandonné les études avant ce moment. L'épreuve uniforme de français en cinquième secondaire, instaurée pour s'assurer d'un niveau minimal commun de maîtrise du français à la sortie du secondaire, montre bien la situation de marginalisation dans laquelle on tient la littérature. Les élèves ont à écrire un texte d'opinion. Pour ce faire, ils doivent s'appuyer sur un cahier de lecture : ce cahier ne renferme qu'un texte littéraire, placé à sa fin, dont ils n'ont pas à se servir, dont ils ne se servent quasiment jamais et que, quand ils s'en servent, ils sont souvent incapables de lire et emploient à mauvais escient, insensibles qu'ils sont aux nuances du style, à l'ironie et au *second degré* partout. Les autres textes sont des articles de journaux factuels, ou certains textes d'opinion mal écrits, du genre de ceux de Foglia : l'enseignement du français au secondaire se fait à peu de choses près sans aucune littérature. Il faut

---

<sup>4</sup> Le quatrième cours de français au collégial n'est pas un cours de littérature. C'est un cours d'expression orale dont les meilleurs étudiants dans plusieurs cégeps peuvent se dispenser en allant donner des heures au centre d'aide en français pour les étudiants en difficulté.

assurément dans tout cela imputer en partie le tort au système lui-même : lorsqu'on regarde la formation même des professeurs de français au secondaire, on s'aperçoit qu'eux-mêmes n'ont pas reçu l'enseignement qu'on voudrait qu'ils transmettent. Mais même les maîtres de bonne volonté et de grande culture doivent eux aussi, semble-t-il, revoir leurs exigences à la baisse et il y a sans doute un peu de vrai dans le discours voulant qu'il importe aux jeunes professeurs aujourd'hui d'*apprendre* la pédagogie. C'est toute une société qui est rébarbative aux lettres et à la culture : l'école seule ne saurait s'opposer à un mouvement véhiculé dans les médias, transmis par les parents, aggravée par la crise de l'autorité dans nos sociétés d'Occident.

Une nouvelle discipline a même vu le jour dans le naufrage des arts et des lettres dont nous prenons acte : c'est la *communication* (et avec elle ses dérivés : relations publiques, industrielles, marketing, etc.). Elle s'enseigne à l'Université. C'est de ce nouveau département que sortiront les futurs animateurs de radio, relationnistes, conseillers dans les cabinets de partis politiques, publicitaires peut-être. On leur aura enseigné comment construire un message efficace, préférablement avec des mots simples, des phrases courtes. (Il convient de mentionner que pour une telle science, la langue à proprement parler n'est qu'un élément parmi bien d'autres pour passer un message : nous reviendrons plus loin sur ce relatif déclin de la langue.) C'est une sorte de nouvelle sophistique, ou rhétorique sans lettres, sans histoire, sans culture, sans aucun *fond*. La science de transmettre un message, quel qu'il soit. Une science de la communication pour l'« ère du vide ». Parions que c'est des départements de cette discipline que sortiront les prochains animateurs à la Chaîne dite « culturelle » de Radio-Canada, après que, s'étant nouvellement donné ce nom, elle eut chassé de ses ondes tout ce qu'il y avait



encore de pensée intéressante, héritière de Platon plutôt que des Sophistes du III<sup>e</sup> siècle, dans le flot de niaiseries et d'informations impertinentes qu'elle donnait le reste du temps à entendre<sup>5</sup>. Il n'y a plus au Québec que des radios dites « d'accompagnement ».

Comme il est loin, pensons-nous, lorsque nous prenons acte de la création d'une telle discipline, qui n'est après tout qu'un autre épisode dans une suite d'infortunes innombrables pour la littérature et l'art, le temps où un *poète*, Homère, pouvait façonner vraiment une nation! Ah! dans ce temps-là, on ne faisait pas que regarder l'image du poète, comme nous faisons de Nelligan, mais on lisait ses vers et on les apprenait par cœur! Comme il est loin le temps où Auguste, pour retenir les paysans à la campagne, ne trouvait rien de mieux à faire que de commander à Virgile un grand poème qui exalterait leur vie! Quel ministre penserait en effet aujourd'hui à faire des artistes la pierre d'assise de sa politique de valorisation des régions? Cela n'apparaîtrait-il pas par trop grotesque? Et pourtant, un territoire existe-t-il qu'il n'ait été chanté? Encore même à propos du XIV<sup>e</sup> siècle, Chateaubriand pouvait s'exclamer avec nostalgie : « Siècle fécond, jeune, sensible, dont l'admiration remuait les entrailles; siècle qui obéissait à la lyre d'un grand poète, comme à la loi d'un législateur! C'est à Pétrarque que nous devons le retour du souverain pontife au Vatican; c'est sa voix qui a fait naître Raphaël et sortir de terre le dôme de Michel-Ange »<sup>6</sup>. Oh! Quel terrible *déclin!*

Une société généralement illettrée, culturellement pauvre, fondamentalement ignorante, voilà notre société, malgré tous ses efforts pour *se dire*, contre toute évidence, amie de la culture, amoureuse de la culture même. Notre époque démocratique n'a aucun

---

<sup>5</sup> L'impression de ce texte n'était pas achevée que déjà notre diagnostic apparaissait insuffisant. En effet, on apprenait récemment que la Chaîne culturelle bannissait toute parole de ses ondes pour devenir une chaîne entièrement musicale.

<sup>6</sup> François de Chateaubriand, *Mémoires d'outre-tombe*, t. 2, Garnier, Paris, éd. Jean-Claude Berchet, 1989.

besoin d'art – telle est la vérité. Gardons-nous de croire que parce qu'elle organise des festivals, parce que les musées organisent sans cesse de grandes rétrospectives et commémorations, parce que tous ont le mot culture à la bouche pour tout et pour rien (devant eux nous pensons parfois à avoir le mot de Goebbels à ce propos : « Quand j'entends le mot culture, je sors mon revolver »...), notre société aime vraiment la culture et s'y trempe. En vérité, c'est plutôt le contraire qui se produit : il semble que plus nous parlons de culture, moins nous nous en nourrissons, de même que plus nous parlons de sexe, moins nous le pratiquons (il est notoire en effet qu'un nombre grandissant d'individus aujourd'hui abjurent la sexualité physique pour lui préférer des images). Dans un texte paru dans *Art Press*, Philippe Muray a pu aller jusqu'à se demander : « Pourquoi des artistes en temps de culture? »<sup>7</sup> signalant bien par là la dichotomie qu'on trouve entre ces deux notions. Ce que nous appelons aujourd'hui « Culture », fait-il remarquer, s'apparente à une grande kermesse où la révolte des artistes modernes a été récupérée pour devenir la révolte bénigne et convenue de tous, laquelle légitime précisément le monde affreux contre lequel ils s'étaient insurgés et dans lequel nous vivons toujours. C'est aussi ce qu'André Major, dans une critique de l'orientation donnée à la chaîne culturelle de Radio-Canada, appelait la « brunch-culture », c'est-à-dire quelque chose d'éminemment superficiel, où sous le couvert de l'ouverture et de la révolte, règnent dans les faits des dogmes indiscutables, ceux de l'« Empire du Bien », dont Philippe Muray n'hésitait pas à dire qu'ils nous reporteraient peut-être un jour, contre toute attente, à la censure qui prévalait au XVIIe siècle. Ne nous illusionnons pas : on ne lit pas dans ce temps de culture, on n'approfondit rien, on ne remet rien en question.

---

<sup>7</sup> Philippe Muray, *Désaccord parfait*, Paris, Gallimard, « Tel », 1995, p. 128.

Il faut remarquer une dernière chose à propos de notre temps : c'est combien facilement l'humanité se passe, et sans en ressentir la grande perte, de l'art. Ce manque même la sert. Dans *Humain, trop humain*, Nietzsche a montré combien superficiel était le besoin d'art de la masse, comblé instantanément par la première opérette venue. À rebours de ce que souhaite entendre un temps démocratique, Nietzsche s'exclame : « Soyez donc francs ! Ceux qui ont besoin d'art sont les hommes d'exception ». C'est là une grande vérité ! L'effort pour faire exister la création dans la société des hommes s'apparente à une *guerre*, et Philippe Sollers a pu intituler à juste titre un de ses livres *La Guerre du goût*. Dans un temps où les grandes masses indifférentes sont divinisées et où on leur voue un culte dans des émissions de télé-réalité comme *Loft Story* ou *Star Académie*, dans ce temps où l'intérêt général prime partout sur l'intérêt privé, lequel lui est presque toujours opposé, l'individu peine à être lui-même, différent du consommateur *soi-disant* libre qu'on voudrait qu'il soit, mais qui dans les faits est semblable à des millions d'autres. L'artiste véritable ne trouve aujourd'hui rien qui s'adresse à lui dans son milieu. La société américaine qui plus ou moins s'est répandue partout quant à l'« esprit », est la société de la médiocrité au sens profond : l'homme qui y occupe le sommet ressemble encore à l'homme de la base, malgré tous les millions qu'il a pu engranger. Faisons bien remarquer qu'une telle société, malgré tout ce qu'elle peut dire, *n'a aucun intérêt* à voir s'élever en elle des individus vraiment libres, refusant le credo consumériste et l'idéal petit-bourgeois qui conviennent à 99% de ses éléments. De telles personnes, non seulement ne lui seraient pas utiles, mais encore lui *nuiraient* : les chefs-d'œuvres se sont toujours faits *au détriment* d'un bonheur communautaire moyen. Tout est donc fait aujourd'hui pour que nous nous élevions à une certaine hauteur mais que

nous ne la dépassions jamais. Ainsi le boutiquier n'est pas troublé, mais il n'y a pas non plus de Michel-Ange.

Si, comme le prétend Gide, il ne peut y avoir d'art sans communion, force est de reconnaître que la communion autour d'un seul texte, d'un seul ensemble de mêmes référents artistiques, n'est aujourd'hui rien moins que l'évidence. À celui qui, pour une raison ou pour une autre, est entré un jour en contact avec la littérature et l'a aimée, il sera donné de devoir chercher longtemps ses semblables dans le désert. Il sera donné de connaître la soif et le sentiment de l'absurdité de son travail. Jean Larose, dans *La Souveraineté rampante*, s'interroge : « Mais... j'en fais trop... Pour qui est-ce que je collige cela, à l'intention de qui, ces belles et profondes pensées d'écrivains et de philosophes? »<sup>8</sup> (Il est vrai que Jean Larose répond ensuite : « Mes étudiants » : nous reviendrons sur le rôle capital de l'Université dans le savoir aujourd'hui.) C'est ce qui explique l'éparpillement des voix aujourd'hui en littérature québécoise, leur détresse sourde. Nous ne sommes pas loin de la « solitude du littérateur américain » décrite par Saint-John Perse dans un court texte : « Il faut (...) déplorer les conditions humaines faites au littérateur américain : conditions difficiles, particulièrement difficiles, et qui peuvent arrêter en germe l'éclosion des plus beaux dons, ou limiter même en cours de route l'épanouissement des meilleures vocations – j'entends : des plus désintéressées. Je ne pense pas tant aux difficultés matérielles, qui sont les mêmes en tous pays. Je pense à la dispersion intellectuelle d'un si vaste pays, à l'automatisme industriel où l'entraîne la charge croissante de ses responsabilités techniques. La solitude morale d'un pur artiste américain devient chose redoutable. Au plus assuré de lui-même, il faut infiniment de courage et de santé d'esprit pour échapper toujours à l'oppression du doute, à la

---

<sup>8</sup> Jean Larose, *La Souveraineté rampante*, op. cit., p. 19.

désaffection secrète, à l'anxiété même, qui peut conduire l'homme à une véritable dépossession de soi. »<sup>9</sup> Ne trouve-t-on pas un écho de cela dans un texte tout récent de Victor-Lévy Beaulieu, où le grand romancier, notre Hugo en quelque sorte, se désolait, disant en substance : « Nos jeunes sont si seuls »<sup>10</sup>?

### **L'Université, asile des lettres en Amérique**

Pour quiconque s'intéresse un peu sérieusement à la littérature, l'Université apparaît aujourd'hui un passage obligé. On n'a qu'à regarder la quatrième de couverture de la plupart des premiers romans qui paraissent pour s'apercevoir que les auteurs ont souvent au moins fait un baccalauréat en lettres, sinon un mémoire de maîtrise. Faut-il s'en étonner? Nous avons vu en effet précédemment qu'il fallait attendre le niveau collégial pour recevoir un premier enseignement de la littérature et que cet enseignement était sommaire. Nous avons vu qu'il existait désormais pour tout des écoles spécialisées, hors desquelles il n'y a point de salut, en communication et en journalisme notamment. Nous avons vu que nous vivions dans une société purgée de culture. On verrait mal aujourd'hui un jeune homme, sous la pression propre au début de l'âge adulte de se trouver une « place », voulant devenir écrivain, se contenter, comme Lautréamont à la fin du XIXe siècle, de monter à Paris, de prendre une chambre, cela pour se mettre à écrire *Les Chants de Maldoror*.

Nietzsche, lui dont l'œuvre semble moins être de la fin du XIXe siècle que de plain-pied dans le XXe et même dans le XXIe, écrit dans *Humain, trop humain* : « Nous

---

<sup>9</sup> Saint-John Perse, *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1972, p. 556.

<sup>10</sup> Victor-Lévy Beaulieu, « Victor-Lévy Beaulieu s'inquiète », *La Presse*, 29 février 2004.

avons la conscience morale d'une époque laborieuse : cela ne nous permet pas de réserver à l'art les meilleures heures et les meilleurs matins, quand même cet art serait le plus grand et plus digne. Il est à nos yeux affaire de loisir, de récréation : nous lui vouons les restes de notre temps, de nos forces. »<sup>11</sup> Plus loin dans le même fragment Nietzsche se demande si ce n'en est pas fait du grand art, à cause du manque de temps généralisé.

À n'en pas douter, dans ce monde qui hait le vague des états et qui a aboli la ville, où la culture, comme nous l'avons dit, n'existe qu'en apparence, le jeune homme qui souhaite avoir une vie de l'esprit ne saurait, à la fin de ses études collégiales, ne pas s'inscrire à l'Université, qui accueille par ailleurs tant de gens qui ne sont appelés qu'à être des techniciens supérieurs. Voilà une situation singulière dans l'histoire mais bien réelle : l'Université est aujourd'hui le carrefour de toute pensée, non seulement de la pensée scientifique, mais de la pensée littéraire. On trouve d'ailleurs dans les départements de littérature québécois une quantité non négligeable de professeurs qui écrivent des œuvres de fiction : c'est qu'écrivains, ils ne pouvaient vivre de leur plume et ont dû accepter ce métier. Comment expliquer autrement qu'un Jacques Brault ait enseigné, bien davantage un contemplatif qu'un glossateur? Marie-Andrée Lamontagne, dans un article paru dans *Spirale*, a d'ailleurs critiqué cet état de choses, en prétendant que la faute en incombait principalement au Québec aux classes aisées et aux professions libérales qui, moins qu'en France, lisent ici. (« Comment pourrait-il en être autrement, demandait-elle, dans une société où la condition d'écrivain se réduit souvent à celle de prof ou de boursier, où les lieux de l'esprit se comptent sur les doigts de la main? »<sup>12</sup>.)

---

<sup>11</sup> Friedrich Nietzsche, *Humain, trop humain*, Paris, Hachette « Pluriel », 1988, p. 601.

<sup>12</sup> Marie-Andrée Lamontagne, « Une sorte de coma », *Spirale*, juillet-août 2003, p. 9.

La situation actuelle est malsaine : des milliers de jeunes arrivent à l'Université en attendant d'elle ce qu'elle ne peut plus donner : un lieu où pouvoir seulement lire, penser et écrire, où rencontrer des pareils, un peu de chaleur. Par exemple, il n'y a pas, parions-le, un jeune sur deux qui ne s'inscrivent en « Études françaises » en ne caressant le projet d'écrire. Leur nombre est infime, ceux qui s'inscrivent en histoire, en philosophie, en littérature, dans le but reconnu dès le commencement d'y faire une *carrière*. Faut-il s'étonner qu'il y en ait tant que l'Université déçoive? Faut-il se surprendre du taux d'abandon la première année et l'expliquer seulement par un manque de volonté et de sérieux des étudiants? Ils sont venus chercher des réponses *générales*, ils sont venus à la recherche d'*hommes* et d'esprit, après le désert de leur adolescence, et ils ne trouvent qu'une cohorte de chercheurs imbus de leur petit terrain pointu d'études, confiants que la « chapitration » est un enjeu majeur pour l'humanité. Les étudiants cherchent une *parole* dans le désert, ils voudraient dire s'ils n'étaient pas encore si plein de révérence pour l'institution : « Descendez de votre chaire, parlez-nous sincèrement, lâchez votre langue de bois pour nous montrer que vous *savez* vous aussi ce qui se passe. » Mais beaucoup de professeurs sont insensibles à leurs préoccupations, car le temps est loin où enseigner faisait penser à la prêtrise et où le professeur, célibataire, consacrait tout son temps à ses élèves comme s'ils étaient ses enfants. Les professeurs, quand c'en sont et que ce ne sont pas de pauvres chargés de cours tremblotants, s'avèrent incapables d'assurer le rôle de *pères de la jeunesse* qui leur reviendrait et d'hommes et de femmes d'esprit, celui de *grands pédagogues*. Les doctrines théoriques qu'ils répandent semblent avoir, en littérature du moins, pour dénominateur commun d'humilier le texte et de refroidir les ardeurs de la jeunesse, en montrant comme il est tributaire de lois qui le dépassent, que

celles-ci ressortissent à la sociologie, à la psychanalyse ou à la déconstruction. Toutes les doctrines s'entendent sur le point de refuser au texte un espoir quelconque de transcendance. Toutes instillent dans l'étudiant un doute sur la valeur de la vie et de ce que jusqu'alors il a aimé plus que tout. Il semble, craignons-nous, que nous n'ayons pas beaucoup appris du désespoir de Claudel au siècle passé, lorsque Taine et Renan prétendaient dominer la littérature. Si l'on suit en effet l'analyse d'un François Ricard, ç'aura été finalement le travail de la génération de l'après-guerre en littérature que de la désacraliser, déboulonner ce qui pouvait paraître comme l'indécrite « dernière idole »<sup>13</sup>.

Oh! Combien rares sont-ils, ces moments dont parle Jean Larose : « Entourés des autres salles de classe où s'enseignent des savoirs récents, longés par des couloirs assourdis de conversations vaines, cernés par la ville grouillante, traversés par les ondes des médias saturées de paroles mort-nées, seuls dans la cacophonie du jour agitée sans cesse à nos oreilles comme la crécelle d'un carnaval mécanique et sans joie, nous, nous et notre orgueil, nous et notre amour arrogant, avec notre beau texte nous sommes les seuls, presque les seuls, à vivre ces instants en compagnie d'un grand mort, à prendre auprès de lui, fût-il mort depuis trois mille ans, une leçon de réel. »<sup>14</sup> Où sont-ils, les professeurs *humains*, les historiens tels Brunet, Séguin, Groulx, davantage des conteurs que des scientifiques, comme le devraient être les historiens conséquents? Où sont-ils, les philosophes non occupés à de la philosophie analytique, poursuivant dans une certaine mesure la tradition orale de « l'amour de la connaissance » instituée par Platon? Le procès d'objectivation dont nous constatons qu'il travaille toute la société, a gagné l'Université. L'Université apparaît aujourd'hui, même dans les sciences humaines,

---

<sup>13</sup> Voir François Ricard, *La Génération lyrique*, Montréal, Boréal, 1992.

<sup>14</sup> Jean Larose, *L'Amour du pauvre*, Montréal, Boréal « Papiers collés », 1991, p. 25.



comme une gigantesque école *technique*, au savoir désincarné et inoffensif. L'Université québécoise, dans un temps de si grand péril pour la nation et la culture, rappelle l'Université allemande au XIXe et XXe siècle, lorsqu'elle a accompagné sans broncher la militarisation exacerbée de la Prusse et son expansion, sourde aux avertissements d'un Nietzsche en Haute-Engadine. Nietzsche apercevait, seul et impuissant, la perversion de l'esprit allemand dans le pangermanisme, alors que les philologues de l'Université étaient occupés à scruter les métriciens. Il est triste de constater que l'Université allemande a fidèlement accompagné, au XIXe siècle et XXe siècle, d'abord la militarisation et l'expansion de la Prusse, ensuite, avec de plus graves conséquences, la poussée nazie. De la même manière, nous voyons une Université enseigner aujourd'hui la science politique, l'histoire et la littérature sans provoquer la remise en question de rien de ce qui dans le système actuel est pervers pour l'homme québécois. L'Université *collabore* au Disneyland fasciste que nous préparent les Américains. L'Université collabore à la dépolitisation croissante et ruineuse de la jeunesse (elle qui se targue d'enseigner Miron!), en donnant l'impression de discourir depuis les limbes. Nous avons vu des cours se donner à une distance infime de grands panneaux publicitaires incitant à l'achat d'une voiture de marque GM; nous avons vu des professeurs de science politique et de littérature québécoise accepter des chaires de recherche du Canada, sans qu'ils voient ou veillent voir l'entreprise de centralisation et de propagande « Canadian » que représentaient de tels octrois. Nous voyons tous les jours cohabiter un cartel mass-médiatique *inacceptable* pour toutes les disciplines de l'esprit avec une Université dont nous n'entendons même pas qu'elle le critique, mais plutôt qu'elle lui fait la cour...

Par ailleurs, pour la littérature, il résulte de l'hégémonie de l'Université une situation particulière qui fait que, si dans la ville le littérateur a été doublé par le grand journaliste en ce qui a trait au prestige, et de loin, à l'Université, où il est contraint de se réfugier, il se trouve dominé par le commentateur. Aujourd'hui, qui nierait que le travail de commentateur soit bien moins ingrat et bien plus vivable que celui d'écrivain? Faites-en l'expérience auprès de votre famille. Dites que vous souhaitez devenir professeur de littérature : vous obtiendrez les louanges de tous. Mais affirmez que vous voulez devenir écrivain, et l'on vous plaindra, on vous demandera si vous êtes vraiment sûrs de votre choix et si vous ne voulez pas emprunter d'autres avenues (peut-être au reste, il est vrai, parce qu'on vous aime et qu'on ne souhaite pas vous voir plus tard à la rue...). Le commentateur a devant lui une carrière, un salaire, un corps de métier; il existe même un genre régnant aujourd'hui – le commentaire écrit dans le style journalistico-universitaire – où le commentateur peut être un artiste prudent. Il existe aujourd'hui une liberté du commentaire, loin des débuts de l'Université et de l'étude des lettres, alors que le travail sur le texte se bornait à la philologie (éclaircir le sens de textes anciens) et à l'établissement d'éditions fidèles. La glose, aussi étonnant que cela puisse paraître, a acquis son indépendance! Il n'y a qu'à visiter aujourd'hui une librairie de renom pour constater toute la place qui est réservée à des ouvrages qui commentent des textes qui n'apparaissent plus que comme de simples *pré-textes*. Certains commentateurs universitaires sont aujourd'hui des vedettes littéraires qui supplantent en renom de très bons écrivains. George Steiner, dans *Langage et silence*, n'y va pas de main morte à propos de ce monstrueux renversement de l'antique hiérarchie : « Notre bouillante époque pare la profession (de critique) d'un immense prestige. Les revues déversent un

torrent de commentaires et d'interprétations; les Américains ont des écoles de critique comme nous avons des écoles de journalisme. Le censeur existe de plein droit, ses convictions et ses querelles ont force de loi. L'exégète scrute les écrits de ses confrères, et le petit jeune homme plein d'avenir, loin de considérer son travail comme un aveu d'échec, comme la reconnaissance sournoise et blafarde des limites de son propre talent, s'imagine faire carrière. Ce pourrait être drôle; en fait c'est sinistre. »<sup>15</sup> Telle est la vérité de notre époque : faire un doctorat est perçu comme éminemment plus valable qu'écrire un roman. On ne peut s'empêcher malgré soi de trouver un manque de rigueur à la création, parce que notre société a pour Dieu la Science, ou, pour le cas qui nous intéresse, la pseudo-science.

L'Université américaine a dû cependant faire une place à la création dans ses murs à cause de la situation que nous avons dite d'absence de la littérature dans la société. La création habite cependant ce lieu comme une parente pauvre, et de sa présence il découle encore un indiscutable *malaise*. De nombreux professeurs ne savent pas encore cacher leur dédain pour une telle pratique – dénaturée certes, car la création ne saurait jamais s'apprendre que dans la solitude et par la seule pratique, mais néanmoins vitale, dans le contexte que nous avons dit. L'Université a consenti, chose remarquable, à établir des programmes de création aux deuxième et troisième cycles. L'Université américaine est en effet bien plus qu'une institution parmi d'autres pour les lettres : elle en est le milieu vital. Tant que les conditions sociales n'auront pas changé, il est difficile de voir comment on pourrait se passer de tels programmes. L'Université ne peut tout simplement pas ignorer la création et se limiter à la recherche, sous peine de voir la création elle-même disparaître, et partant devoir se borner à un rôle archéologique. Il

---

<sup>15</sup> George Steiner, *Langage et silence*, Paris, 10/18, 1999, p. 18.

faudra à notre sens aller encore bien plus loin dans cette direction, en instituant s'il se peut de véritables Académies d'écriture, ou programmes de création dignes de ce nom, qui ne partiront pas des critiques mais des écrivains.

Saint-John Perse écrivait, dans le texte que nous avons précédemment cité : « À cette raréfaction du climat intellectuel, le jeune littérateur américain ne trouve guère de correctif. Nul habitat réel pour une société d'esprits : ni vrai centre nerveux pour l'émulation, ni foyers naturels d'échanges, ni, pour les liaisons lointaines, quelque large revue littéraire, animatrice de mouvements créateurs; pas même une Capitale vraiment nationale, pouvant jouer humainement le rôle de milieu artistique – la capitale fédérale s'attardant, abstraitement, à n'être qu'une capitale administrative. Rien, en un mot, qui puisse favoriser le rapprochement courant des élites, ni la multiplicité des contacts entre représentants des générations successives. »<sup>16</sup> Pour diverses raisons (les unes locales, les autres tenant au contexte occidental tout entier), pas plus qu'au temps où il écrivait, nous ne pouvons aujourd'hui, semble-t-il, rien attendre au Québec d'une « Capitale vraiment nationale », ni d'une « Métropole » pour favoriser le développement d'un grand art, malgré les « nuits de la poésie » et les journaux « culturels » gratuits. L'Université apparaît comme le seul lieu où il soit aujourd'hui possible d'établir ce que Saint-John Perse disait qu'il manquait si cruellement au littérateur d'Amérique, quand ce ne serait que très imparfaitement. L'Université québécoise prendra-t-elle conscience de ce rôle extrêmement grand qui lui revient?

---

<sup>16</sup> Saint-John Perse, *op. cit.*, p. 556.

## Un mal plus profond

Aujourd'hui, l'avenir de la littérature et des arts n'est guère assuré, bien qu'il semble que la littérature se trouve en meilleure santé que les autres arts, plastiques notamment, comme en témoigne la violence des récents débats sur la validité même d'une bonne part de l'art conceptuel. Cependant, même la nécessité de conserver quelque chose comme la littérature ne fait rien moins que l'unanimité. Il y a en effet bien pire que la « misère » sociale de la littérature dont nous avons parlé et que l'hégémonie de l'Université et de la critique. Dans la mesure où une grande littérature, une grande poésie continueraient à se faire dans la foi la plus pure et à toucher quelques lecteurs rares mais sincères, il n'y aurait pas lieu de se formaliser trop de ces faits. Or ce ne sont là que des *symptômes* à proprement parler d'une crise essentielle qui secoue le monde des arts lui-même, et l'artiste et le lecteur au tréfonds de leur être. Un doute terrible s'est emparé de tous : moins que jamais, nous n'avons été certains de la validité de l'œuvre d'art. Alain Finkielkraut rapportait d'ailleurs qu'à sa stupéfaction, assistant un jour à Oxford à une conférence sur « la mort de la littérature » (thème commun s'il en est un aujourd'hui), il avait entendu le conférencier proclamer cette mort, et cependant non pas s'en désoler, mais s'en réjouir!<sup>17</sup> La situation prévalant aujourd'hui n'aurait jamais pu avoir lieu si au départ des penseurs, des artistes mêmes, n'avaient ouvert la voie – indirectement certes le plus souvent – au déclin de l'œuvre d'art et de la littérature. Au départ, le doute sur l'art fut celui des créateurs et des penseurs eux-mêmes.

Écrire en vaut-il encore la peine? Pour diverses raisons, il semble selon Jean-François Bourgeault que nous approchions de ce moment où « le jeu n'en vaut plus la

<sup>17</sup> Épisode rapporté dans Alain Finkielkraut, *Le Mécontemporain*, Paris, Gallimard, « Folio », 1991.

chandelle ». Évoquant un parallèle entre la figure de Judas (véritable incarnation de Dieu selon le théologien hérétique Nils Runeberg, cité par Borges) et l'écrivain, en ce que les deux trahissent la communauté, Bourgeault laisse entendre que nous entrerions dans une nouvelle phase de l'histoire : « Il manque aux blasphèmes de Nils Runeberg une quatrième version de Judas, située au-delà même des frontières de ce que Borges pouvait concevoir, et dont les signes sociaux les plus manifestes commencent aujourd'hui à être perceptibles autour de nous : celle où l'apôtre, l'écrivain, aurait simplement renoncé à trahir, où il aurait cessé de croire à la finalité sacrée de ce pourquoi il se détourne. Partant, incapable de redonner une *aura* à cette solitude qui exige tant, il cesserait toujours davantage de se détourner, pour demeurer en présence de tous et déplacer dans ce nouveau territoire eucharistique les voies de la création littéraire.<sup>18</sup> » Nous entrerions dans cette époque où la question du pourquoi de l'existence n'aurait plus assez de poids pour justifier les sacrifices qu'elle a engendrés autrefois : « Au lieu de subir en prenant la plume la pression la plus grave du pourquoi de l'existence, manifestement centrale encore chez Rilke s'angoissant dans son château à Duino, Borges aurait flairé avec malice le moment dans le siècle où cette pression ontologique se retire<sup>19</sup> ». La question du pourquoi aurait été remplacée selon Bourgeault par la nouvelle question post-moderne : « Pourquoi pas? » signe d'une perte de foi en le caractère *nécessaire* et transcendant de l'art. Déjà Nietzsche d'ailleurs, à la fin du XIXe siècle, pouvait se féliciter d'être né à une époque qui comprenait encore l'art et annoncer, avec celui des idoles, un autre crépuscule : « *Crépuscule de l'art*. – De même que dans la vieillesse on

---

<sup>18</sup> Jean-François Bourgeault, « Le Minotaure de la plaine », *Contre-jour*, no 2, 2003, p. 27.

<sup>19</sup> *Ibid.*, p. 28.

se souvient du jeune âge et qu'on célèbre des fêtes du souvenir, de même l'humanité se laisse aller à considérer l'art comme un *souvenir ému* des joies de sa jeunesse. »<sup>20</sup>

Comment en sommes-nous arrivés là? La question dépasse évidemment nos faibles capacités, tant les explications peuvent être variées, les causes et les effets inextricables. À une telle question du déclin de l'art et du retrait de la pression ontologique il ne saurait y avoir aucune réponse du genre : « Ce n'est que parce que... » Voilà pourtant une réalité fondamentale sur laquelle nous ne saurions glisser, auquel cas nous nous condamnerions à une analyse superficielle, à l'ombre des événements. Nous nous bornerons ici à quelques remarques (des pistes pour un plus grand travail), en cherchant à établir les raisons essentielles d'un tel état de faits. Pour cette analyse, nous emprunterons beaucoup à George Steiner et à Jacques Brault<sup>21</sup>.

Il faut sans doute mettre en relation le déclin de la littérature avec un déclin plus général de la langue. Nous oublions souvent qu'il n'y a encore pas si longtemps un poète comme Shakespeare pouvait aspirer à régner dans ses œuvres sur tout le savoir humain. Les mathématiques encore peu développées au XVIIe siècle pouvaient se traduire dans leur entièreté en propositions verbales et n'étaient guère autre chose que des *abréviations*. Depuis deux siècles, cette correspondance entre les langages verbal et mathématique est devenue impossible : de nombreux concepts mathématiques sont devenus proprement intraduisibles, voire souvent impossibles à visualiser. Les sciences, dans leur fulgurant essor depuis deux siècles, ont fait des mathématiques la pièce maîtresse de leur compréhension du monde, au point où aujourd'hui une science a d'autant plus de renom qu'elle emploie moins de mots pour rendre compte de ce qu'elle étudie, et davantage

---

<sup>20</sup> Friedrich Nietzsche, *op. cit.*, p. 126.

<sup>21</sup> Principalement dans les livres *Réelles Présences* (George Steiner, Paris, Gallimard, 1991) et *La Poussière du chemin* (Jacques Brault, Montréal, Boréal, 1989).

d'équations. Formidable déclin de la langue! À l'Antiquité émanation de Dieu, la langue, à mesure que nous nous rapprochons du XXe siècle, devient de plus en plus objet de méfiance : un Nietzsche, un Valéry, pour ne nommer que ceux-là, insistent dans leurs œuvres sur son caractère trompeur. Dans la soif de rigueur née du positivisme, on vise toujours davantage à circonscrire son activité dans le savoir. La linguistique naît dans ces circonstances à la fin du XIXe siècle, science qui par son projet aurait été impensable pour toute autre époque antérieure. Son représentant qui aura le plus de succès, Saussure, rend absurde la conception dont il est question entre autres dans le *Cratyle* de Platon, à savoir que les mots disent la réalité *en tant que telle*, que le mot « cheval » par exemple n'existe pas arbitrairement, mais a une raison d'être essentielle. La réalité est évidemment bien moins enivrante et bien plus chaotique : les langues sont comme des échiquiers où se meuvent des pièces, les mots; aucune nécessité autre qu'interne au système même d'une langue n'existe; les langues sont *au fond* le fruit de l'arbitraire et du hasard. Au XXe siècle fleurira une pléthore de théories sur le langage, dont le seul dénominateur commun est qu'elles nous mettent en garde de l'utiliser. Comme le fait remarquer George Steiner, il résulte d'un tel déclin la conséquence pour la littérature qu'elle ne peut plus avoir pour sujet, du moins dans une certaine mesure, qu'une part limitée du savoir humain : son prestige en pâtit forcément. De plus, son matériau a perdu la sacralité qu'il avait auparavant. N'est-ce pas là déjà ouvrir grand la porte au « Pourquoi pas? » post-moderne remplaçant le « Pourquoi? » originel?

Ensuite, science et art s'accrochent-ils? Pour un Valéry, c'est une erreur de gens de peu d'esprit que d'avoir séparé, dans le système d'éducation où il grandit, ces deux façons d'envisager le réel. « Sciences opposées aux Lettres par des sots qui ne



conçoivent que ce qui est d'usage »<sup>22</sup>, dira-t-il. Il est vrai que jusqu'à tard dans la Renaissance on ne sépare pas ces deux mouvements de l'esprit, pas plus d'ailleurs qu'on ne sépare philosophie grecque de révélation biblique. C'est d'une telle époque que nous vient ce mariage qui nous apparaît aujourd'hui singulier, tant pour nous artistes et scientifiques sont deux races distinctes : la faculté, à l'Université, des « Arts et Sciences »<sup>23</sup>. Dans l'Antiquité, un Lucrèce pouvait écrire un poème scientifique sur la « nature des choses ». À la Renaissance, artistes-peintres et scientifiques ne faisaient souvent qu'un, le cas le plus célèbre étant évidemment Léonard de Vinci. Les peintres à cette époque étaient également des anatomistes et des géomètres, de même que tous les architectes étaient aussi des ingénieurs. Science et art ne s'opposent donc pas de tout temps, loin s'en faut. Pourtant comment ne pas voir aujourd'hui combien la science, dans son hégémonie, dans le formidable progrès qu'elle a connu, s'avère une menace pour l'art? La science n'est plus du tout cette connaissance désintéressée qu'elle était à l'Antiquité : il conviendrait plutôt pour nous de parler de techno-science, tant toute découverte fondamentale en elle trouve aussitôt de multiples applications pratiques et tant son impact est grand sur notre mode de vie. Nous avons appris à mépriser, à mesure que la méthode hypothético-déductive s'imposait davantage dans les esprits, toute connaissance gratuite, approximative, incapable de fournir de preuves de sa vérité. Art et science qui jusqu'alors faisaient bon ménage, ont dû se séparer à cause du monstrueux déséquilibre qu'il commençait à y avoir entre eux dans le *progrès*, cette notion que ne connaît en vérité pas l'art. De la même manière, dès la fin de la Renaissance, il

---

<sup>22</sup> Paul Valéry, *Cahiers*, t. 2, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1974, p. 1560.

<sup>23</sup> Jean Grondin, dans une conférence récente, rappelait d'ailleurs la devise de l'Université de Montréal : « Splendet fide et scientia ».

apparaissait qu'on ne pouvait concilier les enseignements de la Bible et ceux d'Aristote qui se précisaient : ils n'étaient pas du tout de la même nature.

L'art peut-il subsister chez un type d'homme dont le mot d'ordre est qu'il doit devenir « maître et possesseur de la nature »? C'est en effet tout ce que nous retenons du projet cartésien, pierre d'assise de notre modernité. L'idée d'un Dieu omniscient surplombant toute l'entreprise, d'une transcendance fondamentale, présente chez Descartes dans la troisième *Méditation philosophique*, nous l'avons oubliée, la considérant sans doute inutile et contraire au reste du projet. Nous envisageons depuis Descartes, et quoi qu'il ait pu penser lui-même, la nature comme une chose dénuée d'esprit, ce qui nous autorise, selon le mot de Bacon, à la « soumettre à la question »<sup>24</sup>. De cette façon, nous la forçons à nous révéler ses secrets, exactement comme si elle avait été notre prisonnière ou notre otage, et à nous en servir, et nous disons, toujours avec Bacon : « Savoir, c'est pouvoir » (ce qu'aucun poète ne reconnaîtra). Pour une telle science, le monde n'est plus qu'une énorme machine (« Le corps est une formidable machine », disait déjà Descartes; et Voltaire dira que « Dieu est un grand horloger »), une structure vide pour ainsi dire à laquelle il convient seulement d'ajouter des prothèses, d'autres rouages dans la machine pour que nous nous y trouvions mieux. Ne craignons pas d'affirmer qu'il y a là quelque mouvement de l'esprit fondamentalement contraire à celui de l'art et de la poésie, lesquels ont partie liée avec la gratuité et avec l'acte de « rendre grâce » et ne pourront jamais être qu'*impuissants* comme « sciences ». Qui d'autre qu'un poète en effet pouvait, dans la modernité déjà avancée de la fin du XIXe siècle, parler de la nature en ces termes : « Le paysan a beau veiller à tout, / là où le grain

---

<sup>24</sup> Cité par George Steiner dans *Martin Heidegger*, Paris, Flammarion, 1987.

en été se transforme, / jamais il n'y suffit. La terre *donne* »<sup>25</sup>? Il y a dans tout art quelque chose de profondément gratuit et intransitif.

Remarquons aussi combien la techno-science nous a donné des habitudes qui nous éloignent des sources de l'art. La science a fait du scepticisme sa principale arme, or il est évident que pour écrire un poème (et sans tomber dans le travers contraire, venu en réaction à cela : l'écriture automatique, le culte de la spontanéité), rien n'est moins souhaitable. L'artiste pour écrire et le lecteur pour lire (comme nous le rappelle Proust dans *Contre Sainte-Beuve*) ont besoin d'empathie et d'ouverture d'âme : on ne fait ni ne comprend aucune œuvre en restant perpétuellement sur ses gardes. Il faut moins notamment dans un poème comprendre que *ressentir* : la connaissance, car il y en a certainement une, donnée par le poème n'est pas une connaissance primitive, pré-conceptuelle et donc un peu bête; c'est une connaissance de la plus grande intelligence et pourtant inutile et foncièrement différente de celle de la science. La science nous a habitué à un savoir désincarné et positif que nous tenons aujourd'hui pour le seul : le savoir de la poésie est quant à lui lié inextricablement à la sensation et au corps : il réclame un « saut » à partir duquel il ne sera plus possible d'avoir de preuves : on aura plutôt la connaissance par le corps. De la volonté de maîtrise nous tirons sans doute aujourd'hui notre préférence pour l'écriture à l'ordinateur plutôt qu'à la main : nous avançons ainsi dans le texte que nous écrivons à pas lents, corrigeant presque sans cesse ce que nous venons d'écrire : il en résulte peut-être un peu plus de logique, et cependant nous avons par là érodé toutes les aspérités naturelles qu'aurait eues, écrit à la main, le texte, et dans lesquelles on aurait pu trouver une vérité autrement convaincante. Notre refus de nous abandonner a fait de nous les mal-aimés des muses et des dieux! Il faudrait

---

<sup>25</sup> Rainer Maria Rilke, *Élégies de Duino, Sonnets à Orphée*, Paris, Gallimard, « Poésie », 1994, p. 155.

aussi montrer tous les rapports qui jusqu'à récemment ont existé entre l'art et l'artisanat, perdus en même temps que les rapports entre corps et intellect à cause d'une certaine pensée scientifique. Chez les Romains, *artifex* désigne en même temps artisan et artiste; à la Renaissance encore on a du mal à voir ce qui sépare fondamentalement Piero Della Francesca et Brunelleschi des plus humbles peintres et maçons. Gaston Miron, plus près de nous, dans un film d'André Gladu, n'hésitait pas à dire qu'il n'avait fait que transposer sur la feuille le travail que ses pères, menuisiers, avaient fait sur le bois. Poète, il ne se disait guère plus qu'un « menuisier des mots » : c'est là ce que notre époque comprend mal. Miron parlait aussi d'ailleurs dans le même film de ces longues soirées d'études vécues dans le silence chez les frères des écoles chrétiennes, elles aussi perdues et ayant partie liée avec l'acte de création...

Une certaine science technique apparaît donc comme responsable du déclin de l'art et de la littérature. Pour cette dernière, il est évident que la science a relativisé grandement son matériau, la langue. Mais plus généralement, la science technique aujourd'hui hégémonique et quasi totalitaire par les innovations incessantes qu'elle engendre, a amené les hommes à adopter une conception du monde et de la nature où la nature est « morte » et où le monde est une structure sans finalité supérieure. C'est ce processus qu'on a appelé le « désenchantement du monde ». Au reste, nous l'avons dit, il ne faut pas croire ici que nous cherchions à établir des causalités trop fortes. L'histoire ne sera jamais qu'une science inexacte où causes et effets s'entremêlent inextricablement (ces notions sont d'ailleurs quelque peu artificielles), de sorte que là où nous voyons un fait moteur, d'autres ne verront que le résultat d'un autre fait antérieur. C'est ainsi que pour Marcel Gauchet, par exemple, c'est moins la science qui est responsable du

désenchantement du monde que la pensée judéo-chrétienne en dernière analyse, qui par l'invention d'un Dieu unique renfermait elle-même en latence le germe du « cogito ergo sum » et de la nature « morte »<sup>26</sup>. Pour Gauchet, le christianisme aurait été la « religion de la sortie de la religion ». Quoi qu'il en soit, il faut nous demander si la raison pour laquelle la science, qui a aujourd'hui assurément remplacé Dieu dans la tête de beaucoup de gens, a provoqué avec la mort de Dieu le déclin de l'art, ce n'est pas parce que l'art est lié à la religion, plus exactement à l'idée de la transcendance. Il faut pointer dans cette direction.

Le rapport entre l'art et la religion apparaît fondamental. En effet une part essentielle de l'art d'Occident a pour sujet des motifs religieux. Comment ne pas voir les liens qui existent entre la création et la prière? « Rendre grâce »... n'est-ce pas là tout l'art? Rendre gloire à Dieu en révélant plus explicitement la beauté de la Création : c'est là le sens de l'idée de *Mimésis*, qui jusqu'à tout récemment s'est trouvé au cœur de toutes les poétiques d'Occident. C'est toute l'idée de George Steiner que l'art n'a de sens que si l'on aspire à la transcendance. Entre l'oubli de l'Être et la misère de la poésie, comment ne verrait-on pas de liens? L'art, comme la religion, trouve sa valeur symboliquement. À partir du moment où le symbole décline et le monde invisible avec lui, l'art et Dieu sont en danger de mort. Il arrive qu'on oppose croyance à création, mais cela a-t-il un sens : un artiste peut-il concevoir, qu'il ne *croie* absolument à son œuvre? C'est d'ailleurs l'argument qu'employait Faulkner pour affirmer que du Nouveau Roman il ne resterait en dernière analyse pas grand-chose : ses tenants, contrairement à Balzac et à lui-même, *ne croyaient pas* aux histoires qu'ils racontaient; c'était un jeu sans

---

<sup>26</sup> Marcel Gauchet, *Le Désenchantement du monde*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque des sciences humaines », 1985.

importance, or l'art ne pouvait s'accommoder que d'une sincérité entière : « On ne joue pas avec la littérature », dit Blanchot. Valéry, lorsqu'il se met à estimer, en rupture profonde avec la doctrine de son maître Mallarmé, que la poésie est un « sport » et qu'il préférerait qu'on l'appelle un versificateur plutôt qu'un poète, parce que ce mot est davantage précis, cesse dans les faits d'écrire des poèmes pour se consacrer à la rédaction de ses *Cahiers* : on ne travaille pas longtemps une œuvre sceptique. La sagesse difficile à laquelle nous convie Camus dans *Le Mythe de Sisyphe*, à savoir qu'il faudrait que l'artiste, à tout moment de son travail, soit conscient de sa vacuité fondamentale et de son inutilité, donc qu'il puisse jeter n'importe quand ce qu'il vient de faire, n'est pas possible et annonce à moyen terme la fin de l'art. Un art pratiqué dans de telles conditions ne donnera jamais naissance aux grandes œuvres des siècles de foi, voire à celle encore toute récente d'un Proust, pour qui il n'y avait aucun doute qu'il écrivait dans l'espoir d'un salut, pour durer éternellement.

Les conséquences des événements dans l'histoire mettent parfois un très long temps avant de se faire sentir. Nous continuons encore à vivre aujourd'hui les contrecoups d'événements ayant eu lieu il y a des milliers d'années. Ainsi Marcel Gauchet prétendait-il, dans *Le Désenchantement du monde*, jeter un premier regard rétrospectif sur le christianisme pas moins de deux mille ans après la crucifixion! Qui aurait pu deviner, quelques siècles après elle, si l'on suit l'analyse de Gauchet, que la mort du Christ provoquerait en dernier lieu la *sortie de la religion*, donnerait naissance à la « religion de la sortie de la religion », ouvrirait la voie au projet cartésien? Les événements dans l'histoire font penser aux saisons et aux révolutions de la terre, à savoir que longtemps avant que nous ne nous en rendions compte, au plus profond du mois de

janvier, nous avons cessé sur l'hémisphère nord de nous éloigner du soleil pour nous en rapprocher. À son apogée l'hiver voit aussi commencer son déclin, et ainsi également de l'été, où avant même les canicules de juillet les journées ont déjà commencé à être moins longues et le dépérissement des arbres de l'automne plus proches... Il s'est trouvé plusieurs personnes, rapporte Gustave Lanson, pour estimer qu'après le *Discours de la méthode* la foi était assise sur de meilleures bases et plus certaine<sup>27</sup>. Ne doit-il pas en aller de même de l'art, c'est-à-dire qu'après que le projet cartésien en eut prononcé implicitement la caducité avec celle de l'idée de Dieu (pour certains peut-être il parut qu'il libérait l'art de chaînes intolérables), il a continué à fleurir apparemment comme si de rien n'était, mais qu'il est aujourd'hui appelé à disparaître? La littérature et l'art, depuis quelques siècles, ne vivent-ils pas sur un immense crédit, accumulé pendant une longue période de l'histoire, mais qui depuis quelques siècles déjà a cessé de grandir et se dilapide à un rythme tel qu'il ne sera bientôt plus grand-chose, n'est désormais peut-être plus grand-chose?... Il y a cette question de Valéry, terrible et qui nous laisse songeur : « Si la littérature n'eût pas existé jusqu'ici – ni les vers – les eussé-je inventés? – / Notre temps les eût-il inventés? »<sup>28</sup> À quoi nous ne pouvons que répondre aujourd'hui d'après toute apparence que non. Tocqueville rappelle, pour donner encore un autre exemple de ce dont nous parlons, qu'au lendemain de la Révolution et pendant de nombreuses années, l'aristocratie, même si elle n'existait plus effectivement, continuait d'exercer son influence et de réguler les mœurs : elle ne le ferait pas toujours... Combien remarquable, dit Steiner, est l'attitude des artistes depuis deux siècles, qui ignorent les

---

<sup>27</sup> Gustave Lanson, « L'influence de la philosophie cartésienne sur la littérature française », *Études d'histoire littéraire*, Paris, Librairie ancienne Honoré Champion, 1929, p. 58-96. – N'est-ce pas d'ailleurs le propre d'un bon nombre de philosophes que d'avoir voulu « rouvrir le chemin de la foi », pour employer l'expression de Kant, et cependant de l'avoir toujours mieux fermé? Voyez Spinoza...

<sup>28</sup> Paul Valéry, *Ego scriptor*, Paris, Gallimard, « Poésie », 1992, p. XXX.

nouvelles façons de voir le monde, de plus en plus répandues, dans un salutaire autisme. Mais cet autisme ne sera pas toujours possible. N'est-il pas temps de payer notre dû?

Écrire au Québec... tâche énorme donc, que la candeur seule nous a permis de commencer. En effet, le jeune littérateur n'est pas au bout de ses peines une fois que, contre la théorie qui le met en garde, contre un milieu culturel d'une aridité inouïe et pis encore, contre un doute ontologique qui l'atteint lui-même quelquefois, il s'est assis à sa table et a entrepris, contre toute attente, d'élaborer une œuvre. C'est qu'on n'accouche pas le plus souvent d'une œuvre sans d'atroces contractions – sensations vraiment physiques. Bourgeault parlait à juste titre plus haut de « cette solitude qui demande tant ». Il ne s'agit pas dans l'acte créateur de rester devant une feuille les bras croisés, pas plus que de s'y épancher lorsqu'on a l'« inspiration » : travail, et entendons ici travail manuel pour mieux évoquer la sueur du poète, travail et création vont de pair. Gide, à qui l'on parlait d'inspiration, aimait à rappeler la boutade de Flaubert : « L'inspiration consiste à se mettre devant sa table de travail tous les jours à la même heure. »<sup>29</sup> Il y a dans la *Défense et illustration de la langue française* de Du Bellay ce passage magnifique : « Qui veut voler par les mains et bouches des hommes doit longtemps demeurer en sa chambre; comme mort en soi-même, suer et trembler maintes fois, et autant que nos poètes courtisans boivent, mangent et dorment à leur aise, endurer de faim, de soif et de longues vigiles. Ce sont les ailes dont les écrits des hommes volent au ciel. »<sup>30</sup> Il faut s'entendre cependant : l'inspiration existe, et quelque chose comme

---

<sup>29</sup> André Gide, *Anthologie de la poésie française*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1949, p. 33.

<sup>30</sup> Joachim du Bellay, *Les Regrets, les Antiquités de Rome, Défense et illustration de la langue française*, Paris, Gallimard « Poésie », 1967, p. 237.



l'art au-dessus de l'artisanat, et l'acte de création est quelque chose d'éminemment complexe, où quelques minutes, ou une nuit pour un ouvrage plus long, suffisent parfois là où des heures ou des mois entiers n'avaient pas suffi pour trouver les mots qui convenaient. En fait, le travail créateur se compare à celui du primitif qui cherche à allumer le feu. Vous le voyez longtemps frotter le bout de bois au tronc, en vain; et voici que soudainement, après une minute ou une heure, le feu s'allume : si l'homme n'en est pas à sa première tentative, il saura conserver l'étincelle et la transmettre aux grosses bûches : le feu se répandra, il en résultera peut-être un magnifique incendie... C'est durant ces moments qu'un contentement inattaquable le gagnera et qu'il se félicitera d'avoir longuement patienté. Il sait en effet, tant sa chaleur est vive et sa lumière merveilleuse, que le feu est divin et qu'un dieu l'a volé au ciel pour en faire présent aux hommes; depuis lors, chaque fois qu'il en allume un, il a l'impression de re-communiquer avec ce monde supérieur qui existe. Il voit dans ce cadeau qu'on lui a fait la preuve qu'on veille sur lui et qu'il a, contre toutes les évidences, partie liée un peu lui aussi avec le monde...

Laissons ici les derniers mots à Pascal Quignard : « À mesure que le monde vieillit, le monde s'éloigna dans le temps. À mesure que le passé s'éloigna dans le temps, plus irrémédiable parut sa perte. Plus irrémédiable sembla la perte, plus inconsolable fut l'abandonné qui en conservait dans son cœur l'incertain souvenir. À mesure que la perte aggravait l'abandon, la nostalgie se fit plus grande. Plus étendue se fit la nostalgie, plus lourde se fit l'angoisse. Plus l'angoisse se fit lourde dans le cœur, plus la gorge se serra.

Plus la gorge se serra, plus le ressort de la voix fut remonté à cran et c'est la première aube et le premier soleil.<sup>31</sup> »

---

<sup>31</sup> Pascal Quignard, *op. cit.*, p. 67.

